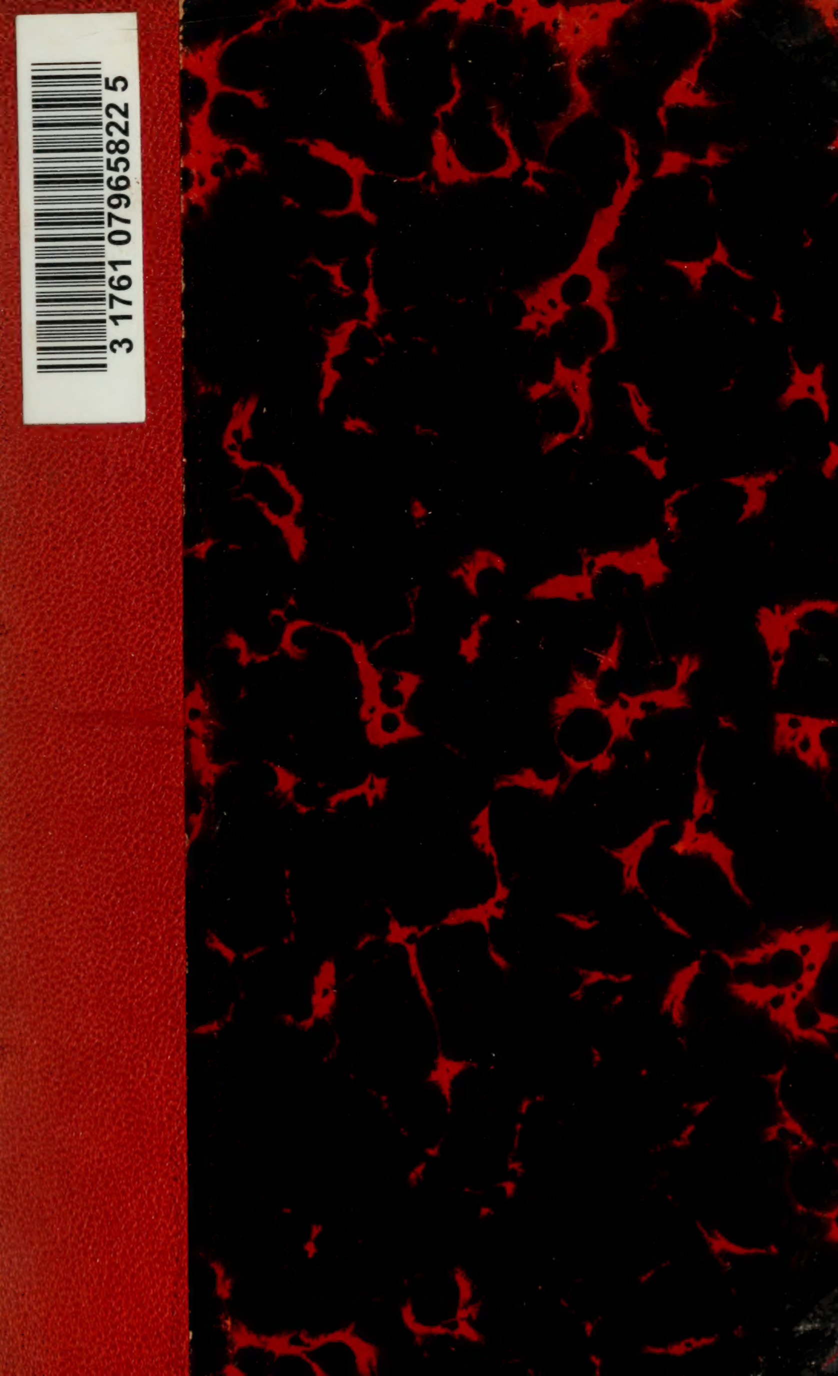






THI-BÂ

FILLE D'ANNAM

JEAN D'ESME

THI-BÂ

FILLE D'ANNAM

ROMAN



PARIS

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, Boulevard Saint-Michel, 78

Il a été tiré de cet ouvrage
8 exemplaires sur papier pur fil Lafuma
Numérotés de 1 à 8.

THI-BÂ

FILLE D'ANNAM

PREMIÈRE PARTIE

O mon village! Mon doux village, enfoui parmi la forêt profonde où la pluie, en tombant, fait un immense bruit de mer, et où le soleil, chaque jour, met tout un monde de clartés et d'ombre... C'est là — là seul — qu'il fait bon vivre avec les siens!

(Stance du *Dhammapada*.)

I

Sur le ciel lumineux et pâle, que l'approche de la nuit brouille déjà de pénombre mauve, la Grande Montagne profile nettement ses croupes épaisses et lourdes. En bas, dans l'ombre énorme que projettent les pentes abruptes, le petit village de Thua-Doÿ éparpille ses cai-nhas aux toits de paille jaune, et la plaine, au seuil de laquelle viennent s'arrêter les derniers arbres de la forêt, déroule la monotonie verdâtre de ses rizières, l'ondulement uniforme de ses prés et le moutonnement roux de ses dunes qui rampent vers l'horizon rose.

Sur les rives de l'Etang-aux-Nénuphars, les martins-pêcheurs bleus et rouges prennent leur vol et, avant de regagner leur nid aux creux des vieux troncs moussus, plongent une dernière fois dans les eaux immobiles et transparentes que la fuite d'un poisson vient de rider, fugitivement.

Dans le silence qui règne, la voix mélancolique et lente d'un gong monte et vibre, pointant la première veille nocturne, cependant que parmi la douceur du crépuscule qui s'étale, l'immense paysage s'apaise et s'endort...

2

Lorsque Thi-Bâ, la petite fille de Sao, la vieille marchande, arriva sur la place du village où les habitants étaient réunis pour assister aux luttes qui, chaque semaine, mettaient aux prises les chasseurs les plus réputés du canton, Tseu, le notable, se levait déjà, et, tourné vers la natte claire qui servait d'arène aux lutteurs, il prononçait les mots rituels :

— Laï, le Tueur-de-Paons, et toi Bao-le-Tortu, qui allez vous combattre, n'oubliez pas que vos cœurs doivent s'affronter sans haine et vos chairs s'étreindre sans fureur. Telle est la règle !

Thi-Bâ tressaillit. Montant sur une souche de palétuvier, elle se haussa pour mieux voir les adversaires.

Autour d'elle, des groupes distincts que formaient les vieillards, les chasseurs et les femmes, un bruit de conversation et de rires montait, qui s'éteignit subitement.

Il y eut une pause, durant laquelle toute l'assemblée répéta :

— Telle est la règle....

Puis Tseu, caressant sa barbiche blanche, jeta la sentence traditionnelle que tous attendaient :

— Que votre lutte, frères cadets, soit belle et loyale !...

Un silence plana, traversé par le chuchotement monotone du vent à travers la forêt proche. A l'horizon, le soleil sombrait, illuminant le ciel pâle de son rougeoiement immense. Accotée à son arbre, Thi-Bâ contemplait les deux hommes qui allaient se mesurer et souriait doucement, d'un sourire ambigu et cruel un peu, en songeant que tous deux se haïssaient, à cause d'elle...

3

Laï et Bao s'étaient légèrement écartés. Ramassés sur eux-mêmes, prêts à bondir, ils tournaient lentement l'un autour de l'autre, et se guettaient avec des regards flambants.

La lueur pourpre du jour en train de mourir flottait sur leurs torses bruns et les illuminait de reflets roux, faisant ressortir la bosselure de leurs muscles, accentuant l'avancée têtue de leurs fronts et la rudesse de leurs visages qui s'épiaient.

Ils étaient d'ailleurs beaux tous deux, d'une beauté différente et qui contrastait étrangement.

Le Tueur-de-Paons avait des jambes à la fois minces et souples. A les voir, on évoquait d'instinct des visions de bondissements aisés qui devaient s'accomplir en une détente harmonieuse de tout le corps. Sur le buste qui s'évasait progressivement, de la taille étroite aux épaules larges, des muscles vibraient, enlaçant les côtes, montant le long des flancs et s'attachant aux épaules où ils se creusaient en replis mobiles. L'ensemble donnait l'impression d'une force élégante, faite d'harmonie et de finesse, et les femmes, en contemplant le chasseur, avaient un sourire machinal et caresseur où se mêlaient et se confondaient la crispation d'un désir instinctif et le trouble d'une admiration.

Les hommes, eux, regardaient Bao. En connaisseurs avertis, ils détaillaient toute la splendeur que révélait son corps épais et rude. Plus petit que son adversaire, il avait un torse lourd et des épaules carrées que rehaussait encore sa difformité, cette brusque déviation de la colonne vertébrale qui lui valait son surnom. Avec son cou bref, noué de veines et de nerfs rigides, ses bras courts et ses jambes ramassées, le Tortu offrait l'image de quelque bronze primitif de la force brutale. Sous l'enveloppe tendue et cuivrée de la peau, des muscles se contractaient en boule et roulaient. Prêt à se ruer sur son rival, il se tenait replié sur lui-même, énorme et velu, formidablement puissant et laid...

Brusquement, une rumeur monta, envahissant la petite place :

— Tia !... Tia !... O... Tia !...

Bao venait de se jeter en avant et les deux hommes, ayant réussi à s'agripper, s'étreignaient avec fureur. Leurs corps, étroitement enlacés, ondulaient et craquaient. Avec des cambrures de leurs reins ployés, avec des bombements de torse et des enlacements de jambes, ils avançaient, reculaient ou piétinaient sur place. Ils étaient arc-boutés, crispés, luisants de sueur. Accolés l'un à l'autre, ils ne formaient plus qu'une masse étrange, qu'un monstre bizarre qui se tordait convulsivement, environné d'ombres violettes et de clartés pourpres. Leurs turbans s'étant défaits, leur chevelure déroulée s'échevelait autour de leur visage.

Ils avaient réussi à s'arracher du sol et se roulaient sur la natte. Dans le silence qui les environnait, on les entendait panteler et haleter avec un souffle rauque qui semblait jaillir du fond de leur poitrine et racler leur gorge, en passant.

Et soudain, un grand cri éclata :

— Laï... Laï... Honneur à Laï !...

Le chasseur, d'un effort farouche, venait de dominer son adversaire. Un genou sur la poitrine du Tortu, les deux mains à sa gorge, pesant de toute sa colère exaspérée, il le maintenait et le clouait au sol, tandis que son regard, vacillant d'orgueil et d'ivresse joyeuse, cherchait Thi-Bâ.

4

Alors, le cercle des spectateurs se rompit et entoura le vainqueur. Bao se remettait lentement debout. Il avait le visage tuméfié ; le long de son cou une large balafre saignait. Il ramassa son turban et refit son chignon. Sur sa poitrine, un mince filet de sang coulait, qu'il essuya d'un revers de main.

On ne s'occupait pas de lui. Il était seul, à l'écart, contemplant l'assistance qui s'empressait autour de son adversaire en l'accablant d'éloges et de compliments. A lui, personne ne songeait !... Et pourtant, il s'était bien battu. Il avait été vaincu, soit ! mais sa défaite, du moins, avait été belle, aussi belle que la victoire du chasseur. Il regarda autour de lui et sentit cette indifférence, cette hostilité dont on l'enveloppait.

A ce moment, la voix de Thi-Bâ parvint jusqu'à lui. Accourue une des premières, la jeune fille félicitait le Tueur-de-Paons ; elle lui disait d'un petit ton satisfait :

— O Laï, comme tu l'as bien battu !...

Bao tressaillit. Il lui sembla que son cœur se crispait tout d'un coup. Il resta une minute incertain, puis une brusque bouffée de sang lui brûla le visage ; une colère le souleva, lui faisant éprouver l'envie de

crier très haut à cette fille coquette et fausse qui se réjouissait de sa défaite :

— Tais-toi !... Tais-toi !... Souviens-toi qu'hier, sur la rive de l'Etang-aux-Nénuphars, quand je t'ai demandé un baiser, c'est toi qui, spontanément, m'as tendu tes lèvres, — ces lèvres menteuses et peintes, dont toutes les paroles sont artificielles et fardées... Souviens-toi que, ce matin, tu me souriais encore pendant que je te prenais la main et t'avouais mon amour... Hypocrite !...

Mais, par-dessus la tête des assistants, son regard croisa celui du Tueur-de-Paons qui le dévisageait avec des yeux d'ironie triomphante, et, secouant sa lourde tête, il recula lentement, s'enfonça dans l'ombre des arbres et s'enfuit désespérément en balbutiant des mots de fureur, de menace et d'injure.

5

La nuit maintenant était tout à fait venue... La place se vidait rapidement. Parmi les lueurs des torches, les habitants s'en allaient par groupes, regagnant leurs demeures.

Thi-Bâ était partie une des premières. Elle habitait, tout au bout du village, une petite cai-nha qui se dressait en bordure de la route conduisant à Hué, la grande ville des Européens. Laï l'accompagnait et

le long du sentier qui s'enfonçait parmi la verdure, ils allaient avec lenteur, se tenant par la main...

La soirée était tiède, d'une tiédeur humide et stagnante qui s'élevait en ondes molles du sol surchauffé.

Dans l'air immobile, un parfum sucré flottait lourdement ; soulevé par-dessus l'obscurité qui baignait la terre, un ciel irréel de cristal bleu régnait, immense et limpide, étoilé d'or innombrable.

Thi-Bâ, tout en marchant, avait fait sauter les petites boules de cuivre qui boutonnaient sa tunique. De la naissance de la gorge à l'attache ronde du cou, un coin de chair se dévoila, lisse et ambrée, perlée de gouttelettes de sueur... Sur ses doigts aux ongles pointus, elle sentit la main du chasseur se crisper et vite, pour rompre le silence qui régnait entre eux et qui tout à coup lui faisait peur, elle dit, banalement :

— Comme tu as dû avoir chaud en luttant, frère aîné !

Il secoua la tête et serra plus doucement la main de la jeune fille.

— Je n'y pensais pas, dit-il. Je n'avais qu'une idée : battre cet individu stupide !...

Il rit, et avec brusquerie demanda :

— As-tu vu la figure qu'il faisait, en se relevant?

— Oui, dit-elle, en le regardant et en riant à son tour. J'ai jeté un coup d'œil sur lui pendant qu'il

refaisait son turban... Par le Bouddha ! jamais je n'aperçus visage plus laid. Il avait une joue tout enflée et ses yeux luisaient de rage tandis qu'il nous regardait. Ses grosses lèvres saignaient et j'étais contente en songeant que c'était cette bouche que ton poing venait de meurtrir qui s'était posée de force sur moi, là...

On n'entendait plus son rire, mais dans l'angle aigu de ses yeux, un regard de coin s'effilait, acéré, et luisait ironique. De son doigt pointu, elle soulevait le lobe de son oreille et, inclinant un peu la tête, elle montrait au chasseur la place où le Tortu avait enfoui son baïser, au repli tiède du cou, près des premiers cheveux. Une angoisse voluptueuse au cœur, Laï se pencha pour mieux voir. Sa bouche effleurait presque la nuque de la congaï, qui sentait courir le long de son cou le souffle frôleur de l'homme... Ils avançaient toujours. Elle avait à moitié fermé les yeux dans l'attente anxieuse de la caresse qu'elle prévoyait. Lui, de son côté, fixait de ses yeux embués de désir le coin de chair qui s'offrait à lui et qui était si près de ses lèvres qu'il pouvait discerner l'odeur légère qu'exhalait la chevelure de la jeune fille. Mais il n'osait point encore lui infliger la douceur trop ardente de son baiser ; il hésitait, pris d'une timidité soudaine. Et ce fut un cahot de leur marche désaccordée qui, brusquant la caresse de façon inattendue, la fit s'abattre sur le cou de Thi-Bâ et glisser le long de sa joue pour venir ago-

niser timidement, longuement, et comme à bout a. souffle, au coin de ses lèvres peintes, qui continuaient à sourire mystérieusement.

6

Quand il releva la tête, il la vit, tout contre lui, la nuque renversée, les paupières closes. Il sentait, contre sa poitrine, l'épaule de la jeune fille qui s'appuyait plus lourdement, de tout le poids de son corps, livré. Un émoi profond le bouleversa. Il l'entoura de ses bras, la souleva, l'emporta, comme une petite chose fragile, infiniment précieuse.

Ils poursuivirent ainsi leur route. Elle avait posé la tête au creux de l'épaule du jeune homme et elle regardait le ciel lointain, où tremblaient les étoiles. Autour d'elle, des branches d'arbres défilaient lentement, zébrant l'azur de rayures noires, et des ombres dansaient fantastiquement. La marche du chasseur la berçait de sa cadence régulière et sûre. Une douceur infinie descendait en elle, la pénétrant d'une griserie voluptueuse qui lui brouillait un peu la tête. Elle ferma les yeux, s'abandonnant.

Il continua son chemin, de sa même allure souple et allongée. Un sentiment d'ardente tendresse l'entraînait et le poussait. Elle ne pesait presque pas à ses bras, et il sentait battre contre son cœur

le cœur de la jeune fille. De temps à autre il inclinait un peu la tête et contemplait le visage clair qui reposait sur son épaule. Son regard s'attardait une seconde, détaillant les traits délicats, puis se reportait très vite sur la sente qu'il suivait. La lune, lentement levée, baignait le paysage de lumière pâle. Un grand silence les enveloppait, que ne troublait pas même le bruit de sa marche sur le sol tapissé de mousse. Et tout en avançant, il songeait. Sa tête bourdonnait de pensées confuses. Il revivait sa première rencontre avec Thi-Bâ, un matin, à l'aube, sur les bords de l'étang fleuri de nénuphars, et il se rappelait combien elle lui avait plu, tout de suite, avec ses yeux clairs, ses yeux étrangement pâles pour une fille d'Annam ! L'idée que c'était elle qu'il tenait ainsi tout entière dans ses bras, lui faisait éprouver un sentiment complexe, où un âpre orgueil se mêlait à un attendrissement infini. Il se disait que, dans toute la région, nul n'aurait pu trouver plus jolie fille. Les habitants de Thua-Doÿ le savaient d'ailleurs et s'enorgueillissaient qu'elle fût de chez eux — et lui plus encore que les autres ! En vérité, le village était petit et pauvre — il comptait quarante paillottes en tout — mais il avait Thi-Bâ, la plus délicate fleur de joliesse et d'amour de tout le canton !... Comme il songeait à toutes ces choses, un sourire lui vint aux lèvres, un sourire très doux et anxieux un peu, tandis qu'il s'arrêtait et posait la congaï par terre.

Surprise, Thi-Bâ avait rouvert les yeux et regardait autour d'elle. Les halliers touffus cessaient brusquement, et le sentier débouchait dans la plaine, qui s'étalait devant eux, plate et baignée de lune. Sur leur droite, la grande route, toute blanche, déroulait son large ruban poussiéreux, et, accotée contre elle, la cai-nha de la jeune fille posait sa tache sombre. Par la porte ouverte, la lueur du foyer, entr'aperçue, clignait, indécise et rougeâtre.

Thi-Bâ leva les yeux vers le ciel. Une minute, elle contempla la nuit, puis, se tournant vers le chasseur, debout à ses côtés, elle dit doucement, une inflexion câline dans la voix :

— Bonsoir, frère aîné !... Puissent les bons génies peupler ton sommeil de rêves heureux...

— Puisse plutôt le Bouddha veiller sur moi : Je chasse là-haut, ce soir.

De la main, il désignait la montagne dont la masse sombre se profilait nettement sur le ciel transparent.

Elle approuva de la tête et répéta :

— Puisse-t-il te protéger...

Et, brusquement, elle s'enfuit.

Un instant encore, il distingua sa silhouette qui courait, légère, parmi l'ombre environnante... Puis elle s'imprécisa, disparut, happée par l'obscurité, et il se retrouva seul avec son bonheur, en face de la vallée immense et monotone...

7

Quand elle eut refermé la porte et glissé la barre de bois dans ses crochets, Thi-Bâ se retourna lentement. Son regard courut à travers la pièce obscure, où elle s'étonna de ne pas voir sa grand'mère.

— La vieille Sao est sortie?.... demanda-t-elle à son jeune frère qui, assis près du foyer, fumait une cigarette.

Le regard vague, il répondit :

— Elle vient de partir.

S'asseyant en face du gamin, Thi-Bâ tendit machinalement ses mains à la flamme et se mit à réfléchir. Dans quelques mois elle aurait dix-sept ans, c'est l'âge où les filles de la montagne doivent songer à se marier. Elle pensait qu'elle aurait aimé avoir encore son père et sa mère qui étaient morts, trois ans plus tôt, à bord de leur barque, noyés dans la rivière claire où ils pêchaient, au flambeau, la nuit.

Dehors l'obscurité régnait et la brise, soudainement levée, hululait longuement à travers les fentes de la porte.

Secouant sa rêverie, elle demanda :

— Sais-tu où est allée la vieille mère?

— Chez Nguyen. Le bonhomme est venu la voir à l'heure où le soleil qui meurt fait toute rose la tête des bambous. Il lui a dit qu'il l'attendait ce soir pour causer...

Thi-Bâ s'étonna :

— Quel besoin a-t-elle depuis quelque temps de causer comme ça avec la « vieille barbiche tremblante »? demanda-t-elle, intriguée.

Son frère sourit, narquois :

— Sais pas ! Elle est partie en laissant ton dîner. Tiens, le voilà.

Thi-Bâ prit le bol de riz, le poisson sec et la sauce de piment qu'il lui passait et se mit à manger.

Son frère la regardait, en silence :

— Tu as de la chance que la mère ne t'ait pas entendue tout à l'heure !... finit-il par dire avec un petit rire sec.

— Pourquoi? demanda Thi-Bâ.

— *Tia-mê* !... Parce que, depuis quinze jours, il n'y a plus de « barbiche tremblante ». On dit « l'aïeul » maintenant, en parlant de Nguyen !...

Il prononçait « aïeul » en imitant l'onction déférente de la voix maternelle. Thi-Bâ rit, amusée. Elle évoqua l'anguleuse silhouette du vieillard que sa mère jadis avait surnommé, en manière de dérision, « la vieille barbiche tremblante ». En ce temps-là, les deux familles ne se voyaient plus ; elles s'étaient en effet brouillées un jour que la vieille Sao avait surpris Thanh, le plus jeune fils de Nguyen, en train de piller l'unique citronnier de son jardin. L'affaire avait fait scandale, grâce aux criailleries de la vieille, et Nguyen ne lui avait point pardonné d'avoir ameuté le village pour un incident aussi futile. Depuis lors,

rien ne s'était passé qui pût justifier cette soudaine eprise d'amitié, et Thi-Bâ ne pouvait s'expliquer l'objet des fréquentes et mystérieuses entrevues que, depuis quelque temps, les deux vieilles gens avaient ensemble. Le sujet, d'ailleurs, lui apparaissait de mince importance. Elle haussa les épaules.

Tout en réfléchissant de la sorte, elle avait achevé de dîner. Se levant, elle s'étira longuement et conclut insouciante :

— Je vais toujours me coucher. Quand la mère rentrera, tu lui ouvriras la porte, petit frère.

8

Au coin du foyer où flambaient des branches de manguier, les deux vieillards étaient accroupis. Les bras aux genoux et les mains pendantes, ils regardaient les bûches se consumer et se tordre. Sur le sol de terre battue de la cai-nha, leurs deux ombres s'étiraient agrandies et la flamme dansante du feu illuminait leurs visages semblables. Ils avaient tous deux un front court et bombé, des yeux bridés où luisaient des prunelles marron, et des lèvres étroites et pincées. Ils se ressemblaient singulièrement, révélant, par là, l'exacte similitude de leurs âmes nées d'une même race, formées par les mêmes tristesses et les mêmes joies, nourries des mêmes soucis,

et des mêmes rêves, et agitées de passions identiques.

La vieille Sao tisonnait parmi les cendres et, près d'elle, « l'aïeul-à-la-barbiche-tremblante » mâchonnait sa chique de bétel, en lançant, à intervalles réguliers, un jet de salive rougeâtre qui tombait sur les cendres avec un petit bruit mat.

Sao, cessant de tracasser le feu, demanda :

— Il est bon, ton bétel, frère aîné?

— Pff !... la noix est fraîche, mais la chaux n'est pas fameuse.

— Fais voir, veux-tu?

Le vieillard fouilla sa ceinture et tendit sa boîte. Sao souleva le couvercle : des cases où ils étaient rangés, elle sortit le morceau de noix d'arec, la feuille de bétel et la chaux nécessaires. Elle en fit une boulette qu'elle roula entre ses paumes tièdes et, satisfaite, elle savoura posément sa chique. Au bout d'un instant, elle dit, l'haleine parfumée :

— Oui, la chaux est trop sèche.

Le silence régna de nouveau. Tous deux suivaient leur préoccupation intérieure et cherchaient le biais par lequel ils pourraient exprimer leur pensée sans brusquerie, savamment, selon le code rituel du savoir-vivre annamite.

Et ils parlaient de choses indifférentes, n'osant ni l'un ni l'autre aborder le sujet qui les intéressait.

Dans l'âtre, la flamme grésillait éclairant la cai-nha. Les murs, en écorce de bambou tressée, étaient squameux et jaunâtres, pareils à la peau desséchée d'un énorme reptile. Au fond de la pièce s'allongeait le lit de camp sur lequel, depuis des générations, tous les membres de la famille avaient tour à tour dormi. Sous les lourds sommeils de ces corps las, le rude bois s'était poli et avait pris ce reflet lustré qui est la marque du temps sur les vieux objets familiers d'une demeure. L'oreiller de bois lui-même, rectangulaire et concave, semblait s'être lentement creusé au contact de toutes les nuques qui s'y étaient appesanties, tant et tant de nuits durant. En face du lit, un bahut épais et brunâtre était chargé d'un plateau où, autour d'une théière de terre cuite, s'alignaient des bols blancs en leurs soucoupes de porcelaine. A côté d'un coffret à bétel incrusté de nacre, des baguettes étaient réunies en faisceau dans un vase ancien, grisâtre et craquelé, — baguettes rondes de bambou, baguettes carrées de bois d'ébène, baguettes enluminées de rouge, et baguettes d'ivoire... Au-dessus du bahut, sur une étagère rustique, un Bouddha de bronze somnolait. De ses yeux mi-clos, il contemplait les bananes jaunes, les patates brunes et les letchis pourpres déposés à ses pieds en pieuse offrande. Parmi les minces colonnes de fumée bleuâtre qui montaient vers lui des bâtonnets d'encens, fichés en deux vases de cuivre placés à ses côtés, le « Parfait », satisfait et ventru, souriait béatement. Dans un coin

de la chambre, des vestes et des pantalons en simple toile étaient pendus auprès de tuniques de cérémonie en soie brochée. A travers la pièce, quelques escabeaux traînaient sur des nattes.

9

Las de ne pas trouver les transitions minutieuses et les circonlocutions alambiquées que prescrit le cérémonial d'usage, Nguyen se décida :

— Mon fils, le Tueur-de-Paons, a vingt-deux ans, dit-il.

Il hésita encore, puis ajouta :

— Et Thi-Bâ a eu seize ans, à la dernière lune !...

Mais Sao l'interrompit ; elle ne voulait pas qu'il précisât, aussi vite, la demande qu'elle prévoyait.

Et d'une vieille voix usée, criarde, elle se hâta d'entamer l'éloge de la congaï :

— Thi-Bâ est une belle fille ; elle a un corps pareil à une mangue ferme et dorée. Ses jambes, longues et lisses, sont semblables à du jade poli; sa peau est plus fine et plus douce que les pétales veloutés de l'hibiscus rose et, de toutes les « congaïs » du canton, aucune n'a des yeux aussi lumineux que les siens !...

— En vérité, vieille Sao, ta petite-fille est digne d'être louée, mais elle est bien jeune et...

— Tu dis vrai, frère aîné, elle est jeune, mais elle est déjà bonne ménagère. D'ailleurs Bao-le-Tortu l'a fait demander en mariage. C'est un chasseur réputé. Il est comme fou de la petite depuis le jour où, à la Réunion-des-hommes, sous les Tamariniers qui entourent la place, elle lui a souri et lui a parlé. Oui, il l'a fait demander, mais elle lui a répondu d'attendre, elle n'est pas pressée. Je te le dis, Nguyen, heureux sera l'homme qui possédera une telle épouse !

Pressé de conclure, Nguyen saisit l'occasion que lui offrait la vieille marchande :

— Si tu voulais, sœur cadette, Laï pourrait être cet homme...

— Pourquoi pas, dit-elle.

— Je te remercie, vieille Sao, et je saurai être généreux : je te la paierai du plus beau de mes buffles noirs !

La vieille femme le considéra en branlant la tête.

— Est-ce là ta générosité? fit-elle avec une moue de dédain.

— Tu en auras un de plus, sœur cadette.

Et comme elle faisait mine de se lever, il la retint par le bras :

— Laï te donnera aussi un picule de riz par an. Oui, en vérité, il te le donnera... et une tunique de soie noire Il tient à ta fille !..

— C'est bien ainsi, vénérable aïeul. Que ton garçon vienne voir Thi-Bâ demain, ils échangeront la

feuille de bétel et la noix d'arec des fiançailles.

Et, satisfaits de s'être entendus, ils se sourirent mutuellement

. . . .

Dans la cai-nha close, le feu achevait de s'éteindre avec d'ultimes sursauts de clarté rose. Sous le lent envahissement de l'obscurité, le rayonnement lumineux du foyer s'étrécissait peu à peu, tandis qu'aux murs les ombres dansaient plus faiblement.

Sur son étagère, au-dessus du bahut, le Bouddha de bronze s'extasiait toujours, mais on ne pouvait plus distinguer la figure de l'idole et son divin sourire se perdait dans la nuit...

Thi-Bâ était fiancée...

IO

Le lendemain de bonne heure, Thi-Bâ s'habillait et la vieille Sao, déjà prête, rangeait quelques ustensiles lorsqu'on entendit frapper à la porte

— Qui est là? demanda Sao.

— Moi, Laï !

Thi-Bâ venait d'enrouler son turban. Elle se hâta d'ouvrir.

Sur le seuil, le Tueur-de-Paons s'inclina :

— Bonjour, vieille mère.

— Bonjour, enfant. Entre donc ! tu viens échanger la feuille de bétel et la noix d'arec avec Thi-Bâ, hein ?

— Oui, mais, auparavant, j'ai quelque chose à te demander.

— Quoi donc, petit frère ?

— Voilà ! Je... Je... voudrais que Thi-Bâ n'oublie pas d'aller à la Grande Pagode.

— Mais oui, bien sûr, elle ira.

En manière d'excuse, Laï expliquait :

— Tu sais bien, vénérable mère, que les filles de la Montagne doivent — avant leur mariage — aller sacrifier au Bouddha des mariés ; sinon elles risqueraient de prendre un époux contre la volonté du Parfait et alors qu'amèneraient-elles dans leur nouvelle cai-nha, sinon le malheur et la tristesse ?...

— J'irai... j'irai... intervint Thi-Bâ, et j'honorerai le Parfait comme il convient que le fasse une fille de la Montagne.

Et elle courut chercher le coffret à bétel qu'elle tendit à Laï. Debout au milieu de la chambre, ils procédèrent à l'échange qui, désormais, les liait mieux que n'importe quel contrat.

Quand ils eurent terminé, la vieille Sao s'en alla silencieusement étendre une natte sur le lit de camp ; puis elle se tourna vers Laï.

— La fillette est donc à toi, dit-elle, et s'il plaît

au Bouddha, nul autre homme ne sera son époux. Maintenant, si tu veux habiter chez nous pendant tes fiançailles, ta natte est prête sur le lit de camp, à côté de celle de Thi-Bâ.

— Je te remercie, vieille femme. Tu peux rouler ta natte et laisser fraîche ma place sur le lit de camp. Je fréquente ta fille depuis qu'elle est née ; je n'ai donc pas besoin de venir loger dans ta maison pour la connaître.

— Fais selon ta volonté, fils ! mais à quelque heure que tu viennes, Thi-Bâ t'ouvrira la porte et t'offrira le thé bouillant et le bétel embaumé.

— Merci, vénérable mère. Je ne chasse pas aujourd'hui, veux-tu que Thi-Bâ et moi nous nous promenions ensemble, à travers le village?

— Bien sûr, petit frère. Moi, je vais au marché de Badon ; la route est longue et je ne rentrerai que tard ce soir.

Le chapeau pendu au bras, elle se hâtait, à travers la pièce. Et comme Laï la remerciait, elle appela Thi-Bâ et les poussa dehors tous les deux, criant :

— A ce soir...

Et elle partit, les laissant seuls.

La journée était éclatante de soleil et ils se sentaient tous deux une grande joie au cœur : lui frissonnait de bonheur d'avoir obtenu la fille aux yeux clairs qu'il convoitait, et elle rayonnait d'orgueil

d'avoir été choisie par ce grand garçon, audacieux et fort, qui était le chasseur le plus habile et le plus renommé du village.

Se tenant par la main, ils errèrent de cai-nha en cai-nha. Ils flânèrent à travers les ruelles, escortés par une troupe bruyante de gamins qui agitaient autour d'eux la nudité de leurs petits corps ventrus et bronzés. A leur tête marchait triomphalement, plus ventru et plus frénétique que les autres, Thanh, le frère du fiancé. Ils bavardèrent avec les commères du voisinage, quêtant les menus propos et les vœux. Ils rendirent visite à tous les villageois et burent d'innombrables tasses de thé, qu'on leur versa cérémonieusement en de minuscules bols de porcelaine bleue. Et leur première journée de fiançailles s'écoula, radieuse, toute peuplée des mille petites joies orgueilleuses que leur apportaient à tout instant les compliments et les félicitations, toute pleine des projets multiples dont ils meublaient leur avenir et toute chargée, surtout, de l'adorable griserie qu'ils ressentaient d'aller ainsi librement, côte à côte, et déjà l'un à l'autre, presque !...

Un peu plus tard, dans l'après-midi, comme ils sortaient de chez la vieille Mâ, ils aperçurent Bao-le-Tortu, qui, en les voyant, hésita, puis, tournant brusquement, s'enfonça dans une ruelle où il disparut en feignant de ne les avoir point reconnus.

Ils étaient si occupés d'eux et de leur bonheur, qu'ils se contentèrent de sourire, indifférents.

A six heures, Nguyen rentra de la rizière, reconduisant ses buffles, et ils dînèrent tous les trois ensemble dans la pièce obscure où le Bouddha, sur son étagère, souriait de son sourire éternel. Puis, assis devant la porte de la cai-nhâ, ils causèrent, en regardant monter la nuit.

Thi-Bâ raconta, en riant, leur rencontre avec Bao. Mais Nguyen hocha la tête soucieusement :

— Le Tortu n'est guère ton ami, dit-il en se tournant vers Laï ; de plus il est rancunier et fourbe. Prends garde, fils.

Laï continua de regarder sa fiancée.

Au bout d'un instant, il dit, en caressant la main de Thi-Bâ qui lui souriait :

— Le buffle qui est attaché en veut toujours au buffle qui broute...

Et, comme elle se levait pour regagner sa demeure, il l'accompagna.

II

Ils ne rentrèrent pas tout de suite. Ils ressentaient, tous deux, le désir d'être seuls l'un avec l'autre. La nuit voluptueuse les pénétrait d'une émotion inconnue qui les rendait incapables de se parler. Ils allaient au hasard, suivant machinalement le sentier qui

fuyait devant eux. Ils arrivèrent ainsi à la lisière d'un petit bois d'arêquiers (1) et s'enfoncèrent parmi l'ombre tachetée de lune qui s'épandait des arbres.

Las d'errer, ils finirent par s'asseoir. L'énervement qui les avait fait palpiter durant toute leur promenade était brusquement tombé. Ils n'éprouvaient plus maintenant qu'un alanguissement inusité qui noyait leurs pensées et dissolvait leur fièvre en une rêverie confuse...

De l'endroit où ils se trouvent, ils dominent tout le paysage. Sur le village endormi, dont ils aperçoivent les lumières parmi les ténèbres de la vallée, la brise souffle, leur apportant le double parfum des citronniers acides et des frangipaniers sucrés.

Assis sur ses talons, Laï regarde Thi-Bâ, allongée dans l'herbe près de lui. Au-dessus d'eux, les longs arêquiers oscillent mollement et leurs panaches onduleux froufroutent dans l'ombre.

Thi-Bâ contemple un coin de ciel, que les yeux d'or des étoiles font semblables aux plumes de la queue du paon.

— Laï, de quoi les arêquiers parlent-ils dans la nuit?.... demande-t-elle en fermant les yeux.

Laï, surpris, se penche vers elle.

— Qui peut savoir, petite fille? Peut-être se chu-

(1) Arbres de la famille du palmier.

chotent-ils des mots d'amour, tout comme nous, les humains ! peut-être parlent-ils de nous qui vivons dans leur ombre ; ou bien, peut-être, s'entretiennent-ils d'autrefois, du temps jadis où, d'après la légende, ils étaient des guerriers annamites !

. . . .

Il a dit cela très bas, pensivement, et il se tait. Thi-Bâ, de son côté, garde le silence, car voici que, brusquement exhumé par la phrase du chasseur, le passé fabuleux de l'Annam surgit devant eux. Tous les contes merveilleux dont on a bercé leur enfance leur reviennent à la mémoire.

Montées sur leurs éléphants caparaçonnés d'or et d'argent, des princesses délicates et mièvres défilent, vêtues d'étoffes chatoyantes et parées de bijoux rares ; des monstres antiques ressuscitent, ramenant avec eux le souvenir des âges légendaires ; les rois des très anciennes dynasties s'évoquent parmi la pompe des cérémonies, entourés de dignitaires aux habits somptueux et suivis d'une longue théorie de courtisans chamarrés...

Laï et Thi-Bâ songent encore aux grands philosophes de leur sang, aux vieux rêveurs orientaux dont la sagesse sereine et profonde modela toute une race et créa toute une civilisation : Confucius et Meng-Dze montrent, un instant, dans la nuit, leur visage ridé dont les regards lourds de pensées se perdent au loin, poursuivant quelque chimérique abstraction... D'autres évocations succèdent à

celles-là : Ce sont des guerriers bardés de peaux et casqués de fer. Leurs cuirasses allument de brefs miroitements et leurs panaches s'échevèlent au vent, tandis que les deux amoureux, silencieusement, regardent passer, parmi l'ombre, l'autrefois légendaire du pays annamite...

. . . .

Thi-Bâ avait ouvert ses yeux pâles et regardait longuement dans la nuit. De sa main légère, elle caressait le stipe rugueux d'un arêquier qui s'érigeait tout contre elle.

— Je pense, Laï, dit-elle au bout d'un instant, je pense que je voudrais bien aller à la Grande Pagode le plus tôt possible.

Le chasseur fut ému de cette hâte ; ses doigts cherchèrent ceux de la jeune fille et les étreignirent voluptueusement, tandis qu'il approuvait :

— Bon, petite fleur. Justement Duong doit bientôt arriver avec son sampan (1).

— Duong, le vieux pêcheur?... interrogea Thi-Bâ.

— Oui, il s'arrêtera au village un jour ou deux et ensuite il continuera de remonter la rivière. Je pense qu'il ne refusera pas de te déposer à la ville. C'est sur sa route...

(1) Barque annamite.

— Bien sûr, acquiesça Thi-Bâ. D'ailleurs je dirai à la mère de lui parler. Elle le connaît depuis longtemps ; ils sont du même hameau tous les deux.

Un rayon de lune glissa entre deux arbres, éclairant tout à coup son visage, et Laï fut étonné du rayonnement qu'il vit dans les yeux de la jeune fille. Il s'inclina un peu et demanda :

— Tu es contente, petite fleur?

Thi-Bâ sourit et murmura simplement :

— Je vais revoir Thi-Nam, mon amie.

— C'est vrai, dit-il, elle est allée là-bas quand elle a quitté le village, il y a quatre ans. Tu pourras facilement la trouver...

Et après un instant de silence, il soupira :

— Ce sera long, tous ces jours sans toi...

Thi-Bâ détourna la tête. Continuant de suivre sa pensée qui, déjà très loin, l'emportait vers son amie, elle répliqua, distraite :

— Mais non, tu chasseras dans la montagne... D'ailleurs je ne serai guère plus de huit jours absente.

— Oui, dit-il, et aussitôt après ton retour j'apporterai la dot que la vieille Sao a demandée. Nous pourrons alors procéder à la cérémonie des noces : le père te recevra en grande pompe et tu feras le sacrifice du fil de soie rouge en l'honneur du génie du mariage.

Le visage de Thi-Bâ s'illumina de plaisir :

— Et puis, cria-t-elle, tu m'offriras les présents

traditionnels. Nous écrirons les cartes d'invitation ! Sur la table rectangulaire, des bols de toutes les couleurs contiendront des mets délectables et nous mangerons le riz gluant teint en rouge...

Elle s'interrompit brusquement pour rêver... Puis une ombre passa sur son visage, tandis qu'elle demandait timidement :

— Et... et le bonheur sera toujours sur nous, Laï?

Il s'inclina vers elle, jusqu'à ce que passât sur son visage le frôlement embaumé des cheveux de Thi-Bâ mêlés aux brins d'herbe.

— Et le bonheur sera toujours sur nous ! affirma-t-il doucement.

Ses doigts, maintenant, avaient abandonné la main de Thi-Bâ et le long de son mince corps, ils erraient, frôleurs.

La bouche dans le creux de son oreille, il souffla tendrement :

— Le bonheur d'amour, petite fleur parfumée !...

Sous la caresse plus proche, Thi-Bâ frissonna. Ses yeux s'extasièrent et, les prunelles pâlies, elle bredouilla d'une voix soudain incertaine :

— Le bonheur d'amour, Laï?... Le bonheur d'amour?...

. . . .

Au-dessus d'eux, les longs aréquiers oscillaient mollement, tandis que dans l'ombre froufroutaient leurs panaches onduleux...

Peut-être causaient-ils entre eux du temps lointain où ils étaient de grands guerriers annamites; ou bien peut-être, tout comme les humains qui vivent dans leur ombre, se chuchotaient-ils des mots d'amour. Peut-être...

Mais, en vérité, qui peut savoir de quoi les aréquiers parlent dans la nuit?...

12

Elle était partie pour la Grande Pagode le lendemain soir. Duong, le sampanier, sollicité par la vieille Sao, avait bien voulu se charger de la jeune fille.

Et tandis que la barque dérivait lentement au fil de l'eau, Thi-Bâ, allongée sous le roof qui abritait la partie centrale du sampan, songeait, sans pouvoir s'endormir. Ses pensées étaient coupées par la voix de Duong qui, assis à l'arrière, fredonnait une vieille complainte monotone et dolente, une complainte annamite, naïve et triste :

. . . .

Lentement, dans l'ombre, balance ton corps, sampanier !
          Que chacun de tes coups de rame,
          Soit doux et léger à l'eau, notre mère,
                    Doux, comme à l'air,
          Le coup d'aile du ramier...

. . . .

Thi-Bâ, les yeux ouverts dans la nuit, revivait toute sa lointaine enfance à laquelle était mêlée cette amie qu'elle allait retrouver après quatre ans de séparation.

Elle évoquait leurs jeux dans les ruelles du hameau, leurs bains dans l'Etang-aux-Nénuphars, les pêches aux crapauds, dans les rizières, les soirs d'été. Ah ! qu'elles avaient été heureuses !... Et d'y songer, le charme de ce passé lui remonta brusquement au cœur. Elle revit les après-midi d'été où elles se réunissaient à la porte de leur cai-nha et où chacune d'elles racontait à l'autre les contes merveilleux qu'on lui avait appris.

Comme les jours, alors, étaient paisibles et doux !... Et, bercée de souvenirs, elle s'endormit, rêvant que, redevenue petite fille, elle s'en allait avec Thi-Nam, s'asseoir pour bavarder dans un coin de la forêt, à l'ombre d'une touffe de bambous.

. . . .

A l'arrière Duong achevait sa chanson :

Sous la coque moussue du sampan, sous la vieille coque
L'eau qui doucement se dérobe et clapote,
L'eau glauque tisse sa trame...

. . . .

Dans le ciel, la lune commençait à monter, énorme et rouge, pareille à un grand disque de cuivre...

13

Assise sur le bord de son lit de camp, Thi-Nam parlait. Appuyée sur les mains, le buste penché en avant, elle balançait ses jambes et suivait d'un regard vague la danse rose de ses pieds nus qu'enveloppait un rayon de soleil. Assise à côté d'elle, Thi-Bâ l'écoutait distraitement : tout ce que disait Thi-Nam, elle le savait déjà, puisque c'était leur passé qu'elle racontait ainsi. Arrivée le matin même, elle avait assez facilement réussi à découvrir la maison de son amie, une vieille maison basse perdue au milieu d'un jardin touffu planté de pruniers, de bambous et de pins.

Et maintenant, tout en feignant l'attention, Thi-Bâ examinait curieusement la pièce où elle se trouvait. D'un regard avide, elle scrutait la grande salle basse encombrée de meubles précieux et de bibelots rares, elle inventoriait les tentures et les objets de valeur et supputait intérieurement le prix de tout ce luxe répandu autour d'elle.

Tout au fond, dans un coin où la lumière tombant des étroites fenêtres ne parvenait point à dissiper l'ombre amassée, l'autel domestique du Bouddha s'érigeait. La statue divine était faite de bronze massif et à ses pieds une veilleuse brûlait qui l'habillait de reflets roux.

Dans une pièce voisine, Trann, la vieille mère de Thi-Nam, pilait des crevettes pour le repas de midi; par la porte entre-bâillée, on apercevait sa silhouette noire accroupie devant le mortier. Le martèlement monotone se glissait dans la grande salle et la pénétrait tout entière de vibrations sourdes.

Trann, ayant achevé sa tâche, se leva. Le bruit du pilon s'éteignit brusquement et le silence tiède régna, troublé seulement par la voix de Thi-Nam qui continuait à évoquer de vieux souvenirs, attendrissants et puérils, — de ces souvenirs de jeunesse auxquels l'on garde toujours, en un coin de son cœur, une tendresse fidèle et vivace.

Thi-Bâ reporta ses regards sur son amie.

Elle la trouva jolie, plus jolie encore que jadis. Elle avait grandi et s'était affinée. Sous l'ampleur du pantalon de toile brune et de la tunique de soie noire, on devinait la souplesse de son corps et la pureté de ses lignes. Son visage, lui-même, s'était transformé. L'ovale, jadis un peu empâté, s'en était allongé, étirant le menton et pinçant les ailes du nez légèrement aplati. La bouche charnue s'était affermie et les lèvres, avivées au carmin, dessinaient plus nettement leur arc double. Les yeux, qu'une pointe de bleu allongeait en amandes, brillaient étrangement et leurs prunelles agrandies semblaient plus sombres et plus profonds leurs regards. Mais son teint surtout étonnait Thi-Bâ, — un teint si tendre et si fragile qu'on eût pu lui comparer la plus fine et la plus déli-

cate des soieries, un teint doux et velouté avec deux petites plaques rosées, là, aux pommettes !...

Le rayon de soleil qui enveloppait les pieds de Thi-Nam s'était déplacé. Il montait lentement le long des jambes et se posait maintenant sur sa poitrine qu'il rayait d'une barre blonde. Thi-Nam fit un geste, les bracelets d'or qui lui encerclaient les poignets tintèrent, la manche de sa tunique glissa et la roseur du bras apparut un instant.

Thi-Bâ, instinctivement, s'extasia :

— Que tu es belle !...

Thi-Nam, surprise, se tourna vers son amie et, rencontrant son regard émerveillé, éclata d'un long rire cascadant qui emplit la pièce de sonorités claires et fit briller la blancheur de ses dents. Thi-Bâ, scandalisée, se souvint alors des bruits étranges qui circulaient sur son amie, au village : Thi-Nam était bien la « congaï » d'un Européen, puisque ses dents, au lieu d'être laquées de noir, selon les traditions de leur race, restaient blanches, impudiquement blanches à la mode des Barbares !...

Et d'avoir deviné cette liaison, Thi-Bâ rougit, pleine d'étonnement et de trouble.

14

Maintenant d'ailleurs elle comprenait tout : le luxe de cette demeure, la toilette somptueuse de

Thi-Nam, ses bijoux, et jusqu'aux fards dont elle usait pour embellir son visage.

Elle baissa la tête et demeura un moment silencieuse ; puis une angoisse lui serra la gorge, et avec une curiosité ardente, elle demanda, fixant les bracelets de son amie :

— Alors?... c'est vrai?...

— Vrai?... Qu'est-ce qui est vrai?... demanda à son tour Thi-Nam, surprise du ton dont avait été faite la question.

— Eh bien, mais... que tu es la femme d'un Européen...

— Ah !... on t'a déjà dit ça?...

Thi-Bâ s'empressa d'expliquer, comme si elle se disculpait d'une accusation :

— Oui, une vieille femme à qui j'ai demandé ton adresse, dans la rue.

Et, comme si elle regrettait déjà sa question trop précise, elle se lança dans des détails compliqués et oiseux :

— Oui, figure-toi... une bonne vieille qui tient une boutique de ferblanterie, toute pleine d'objets étincelants... Bien obligeante, d'ailleurs... C'est elle qui m'a fait conduire ici...

Puis, elle parla d'elle, racontant ses fiançailles et son arrivée dans la ville.

Elle avait détourné les yeux et, n'osant plus regarder son amie, elle suivait les ébats d'une mouche sur le mur, en face d'elle.

Thi-Nam l'arrêta et, la voix soudain dure, laissa tomber :

— C'est vrai !... Je suis la congaï du docteur Lebrais.

Thi-Bâ ressentit un léger choc au cœur. Elle éprouvait, à tenir cette certitude qu'elle avait redoutée, un sentiment bizarre et complexe, fait de tristesse et de fierté.

Elle se sentait triste en songeant que Thi-Nam avait tout oublié des traditions sacrées de sa race jusqu'à devenir l'épouse d'un barbare, et triste aussi d'une jalousie qui la faisait haïr presque cet étranger avec qui, à présent, elle devrait partager la tendresse de son unique amie. Mais d'autre part, elle était flattée à l'idée qu'entre toutes, Thi-Nam avait été choisie et il lui sembla qu'un peu de l'honneur qu'on avait fait à son amie rejaillissait sur elle.

Son regard courut encore à travers la pièce, admirant les richesses éparses, et elle pensa au succès que lui vaudrait cette nouvelle sensationnelle, lors de son retour au village.

Elle sourit à Thi-Nam et la reniflant (1) avec tendresse, lui dit :

— Raconte, veux-tu?

— Raconter? Oh, c'est bien simple, va !... Quand nous sommes arrivées ici, nous étions ruinées, tu le

(1) Les Annamites ignorent le baiser européen. Lorsqu'ils désirent marquer leur tendresse à une personne qui leur est chère, ils la respiront — comme on respire une fleur...

sais. Il nous restait tout juste, de la vente de notre rizière, une dizaine de piastres et c'est avec ce maigre pécule qu'il nous a fallu nous débrouiller...

« La mère se loua comme ménagère chez une voisine et moi je m'employai de mon côté comme je pus, remplissant de vagues métiers...

« J'allais tous les matins au marché faire nos achats pour la journée. Il me fallait, pour m'y rendre, traverser une partie de la ville européenne et, à l'heure où j'en revenais, je croisais des blancs qui s'en allaient à leurs occupations. Je me rangeais pour les laisser passer et je baissais la tête, car ils me dévisageaient en riant entre eux... Il en était un, surtout, que je rencontrais régulièrement et qui, plus que les autres, semblait faire attention à moi.

« Un matin, c'était le quatrième mois après mon arrivée ici, je ne le vis pas sur ma route comme de coutume ; j'en fus déçue. Notre rencontre quotidienne était devenue pour moi une habitude, un de ces nombreux fils dont se tisse lentement, et sans que nous nous en apercevions, la trame de notre vie. Je rentrai chez nous, en me demandant ce qui avait bien pu lui arriver. Devant notre maison je m'arrêtai, intriguée d'entendre un bruit de voix. Je poussai la porte et j'entrai : il était là, assis au milieu de la pièce, parlant à la vieille mère. Je m'approchai, et avec moi, par la porte ouverte, s'engouffra un flot de lumière. Se retournant, il me vit ; me fixant alors de son regard tranquille, il se leva et sourit.

Puis, après avoir répondu à mon salut, il s'en alla, disant à la vieille mère en me désignant d'un signe de tête : « Tu lui parleras ! »

« Le soir même, en effet, elle me parla : elle m'expliqua qu'il avait eu mon adresse par un « nhô » (1) qu'il avait chargé de me suivre et qu'il me faisait demander de devenir sa « congaï ». Il me louerait une maison où je vivrais avec la vieille mère, car il ne voulait pas que j'habite chez lui.

« Elle me rapporta tout cela et conclut en me disant : « Je crois que tu serais heureuse, car il semble être riche. Il m'a promis cinquante piastres si les choses s'arrangeaient !... »

« Je regardai la pièce où nous étions, l'unique pièce de notre demeure, et je songeai à lui : je le jugeai doux, plus doux que les autres Européens que j'avais rencontrés, — et j'acceptai...

« Le lendemain je n'allai pas au marché, et quelques jours après je m'installai ici, dans cette maison où je te reçois aujourd'hui...

« Il y a bientôt trois ans de cela et depuis ce temps Thi-Nam, la grave Thi-Nam qui s'en allait avec toi parler de sagesse à l'ombre des bambous de Thua-Doy, est la « congaï » de Ong Lebrais.

Sa voix, en disant cette dernière phrase, s'était faite sourde, amère un peu, et son regard se perdait

(1) Gamin.

dans des lointains mystérieux. Thi-Bâ la regarda et demanda timidement :

— Et... c'est lui qui t'a donné tout ça ?...

Du geste elle indiquait les richesses éparses dans la salle et les bijoux et les vêtements que portait son amie.

— Oui... c'est lui, petit à petit...

15

Il y eut un silence durant lequel chacune d'elles suivit ses pensées. Et toutes deux, sans même s'en douter peut-être, subissaient la présence invisible du maître éternel : l'Amour.

« Aime-t-elle cet Européen ? se demandait Thi-Bâ.

« Elle en parlait doucement, tout à l'heure, et dans sa parole, par moment, on sentait passer comme la tiédeur voluptueuse d'une tendresse... Pourtant, de sa vie avec lui elle ne m'a rien dit, ou presque. Elle a glissé vite, très vite, sans un mot d'amour, sans une parole de caresse !... L'aime-t-elle ?... »

Thi-Nam, de son côté, cherchait à lire dans son propre cœur. Jamais encore elle n'avait eu l'occasion de résumer aussi précisément son histoire. D'elle-même, elle n'avait jamais songé à embrasser d'un regard d'ensemble toute sa vie écoulée. Elle s'était contentée de vivre au jour le jour, s'attachant à de

petits détails, à la joie d'une minute, à la contrariété du moment. Il avait fallu que le hasard la remît en présence de son amie pour qu'elle évoquât son passé d'enfant et son présent de jeune femme. Et de ce parallèle, qu'involontairement elle avait été entraînée à faire, les conséquences s'imposaient à elle. Des questions, que jamais encore elle ne s'était posées, s'en dégageaient qui lui apparurent soudain et la troublèrent...

Etait-elle heureuse?... plus heureuse que là-bas dans son lointain village où elle vivait sans souci du lendemain et ignorante de toutes ces richesses, qui à présent étaient pour elle un besoin et une nécessité?... La sagesse était-elle dans les rêves de sa jeunesse où elle souhaitait une vie modeste avec l'amour d'un homme de sa condition et de son sang?... ou bien était-elle dans la réalité présente, dans la certitude d'une vie large et assurée?... Et, ce bien-être matériel dont elle jouissait, ne l'avait-elle pas trop chèrement acquis?...

Aimait-elle?... Aimait-elle cet Européen avec lequel elle vivait, dont elle était la maîtresse, — pas même ! — le plaisir fugitif d'une heure?... L'aimait-elle?... Sans doute !... et pourtant non... car elle ne ressentait pas cet élan instinctif du corps et de l'âme, cette communauté de sentiments et de désirs qui créent l'amour !... Alors?...

Décidément, il est trop difficile de connaître son cœur !...

Elle secoua la tête, et, s'arrachant à ses pensées, elle se tourna vers Thi-Bâ :

— Et toi, petite sœur, aimes-tu ton fiancé?...

Les sourcils froncés et le visage tendu dans un effort de réflexion, Thi-Bâ songea une minute ; puis elle dit :

— Aimer !... aimer !... c'est un mot que j'entends souvent prononcer autour de moi, mais que je ne comprends pas très bien... Pourtant,.. j'aime la vieille Sao, ma grand'mère !

Thi-Nam l'interrompit :

— Ce n'est pas la même chose, fit-elle doucement.

— Oui, ce n'est pas la même chose... reprit Thi-Bâ, les yeux perdus dans un rêve. Un soir où nous étions allés nous asseoir sous les arêquiers —tu sais, au bout du village — Laï m'a parlé d'amour. Je me souviens de mon trouble, un trouble étrange et profond que jamais, encore, je n'avais connu !... Je me souviens de la tiédeur que le souffle de Laï glissait au creux de mon oreille et de toute la douceur qui a couru en moi tandis qu'il me parlait du « bonheur d'amour »... et je me rappelle aussi que la lune était plus câline que de coutume, et plus embaumée la nuit qui régnait autour de nous !...

« Est-ce que je n'aimerais pas Laï, grande sœur?...

Thi-Nam sourit et, hochant la tête pensivement, elle dit :

— Peut-être, petite fille !... mais on ne sait jamais, vois-tu. On croit savoir, on se dit: « Oui en vérité

c'est bien cela... » jusqu'au moment où l'on reconnaît que ce n'est pas encore cela... L'amour c'est un peu comme un ciel d'été : c'est si grand, si grand ! qu'on se figure chaque fois l'avoir découvert tout entier et puis, un beau jour, pour être monté un peu plus haut, on s'aperçoit que ce qu'on prenait pour le ciel n'en était qu'un petit coin, qu'un tout petit coin et que les cieux sont bien plus immenses et bien plus beaux que cela !...

Devant la mine effarée avec laquelle Thi-Bâ écoutait ces propos étranges pour elle, elle éclata de rire :

— Mais, en vérité, que vais-je te dire là !... Tu crois aimer ton fiancé, c'est déjà énorme, c'est presque tout... Tiens, parlons plutôt de nos projets pour ton séjour. Demain tu iras à la Grande Pagode, les jours suivants je te ferai visiter la ville européenne et à ton retour au pays...

Thi-Bâ l'interrompit et, secouant la tête, jeta :

— Non... Je n'aurai pas le temps. Il faut que je reparte cet après-midi même...

— Comment, déjà !... s'exclama Thi-Nam... Eh bien alors, je te décrirai la ville et avec un peu d'imagination tu pourras émerveiller tout le monde. La vieille Mâ, elle-même, si jalouse de ses histoires merveilleuses, en dessèchera de dépit !...

Leur gaieté revenue, elles rirent joyeusement, tandis que dehors, dans sa cage suspendue à un arbre, un merle-mandarin, troublé dans sa quiétude, égre-

naît son répertoire d'injures, où les mots annamites se mêlaient aux mots français...

16

Au milieu de son parc touffu, qu'entoure une muraille de briques ajourées, la Grande Pagode érige ses toits aux retroussis compliqués. Un rayon de soleil, qui erre sur la campagne, fait reluire, en passant, les vieilles tuiles dépolies par le temps, et accroche des reflets bleuâtres aux angles d'un motif de céramique. Brusquement, une dorure fait flèche et l'« écran » qui veille devant le temple se barbouille d'or rose.

Thi-Bâ vient d'arriver. Elle porte sur son épaule un léger paquet où elle a entassé les offrandes qu'elle doit déposer au pied du Bouddha : quelques fruits, des fleurs, du riz et des noix d'arec. Au bonze qui monte la garde sous le portique d'entrée, elle vient d'acheter des bâtonnets odorants et, tout en les comptant machinalement, elle gravit le large perron qui conduit au temple. Sur la dernière marche, en haut de la terrasse, elle s'attarde un instant à contempler le paysage. Le jour se lève et, devant elle, sur le ciel très pur, les toits de la pagode, doublement recourbés, ont l'air d'accents circonflexes s'étageant sur l'azur. En bas, par-dessus la balustrade de la terrasse, c'est le fouillis des arbres, le

miroitement d'une pièce d'eau, la fuite ombreuse des allées, l'arrondissement d'un ponceau en dos d'âne et l'étincellement d'un portique de faïence.

Sur le seuil du sanctuaire la jeune fille s'arrête, assaillie par la pénombre qui règne autour d'elle. Ses yeux, encore éblouis par la lumière du dehors, tâtonnent dans l'obscurité, puis, peu à peu, finissent par s'habituer à la lueur incertaine que versent les lanternes chinoises suspendues au plafond. Et, un à un, les détails du temple se précisent. La salle tout entière lui apparaît maintenant, avec ses vastes lits de camp sculptés, ses tables laquées de rouge, ses bahuts incrustés de nacre, ses sellettes délicatement ouvrées et ses vitrines où sont rangés les ors ciselés et les jades rares, couleur de lotus rose.

Aux murs tendus de soie et de brocart, des panneaux rehaussés d'ivoires en relief plaquent leur lividité. Le long des colonnes de bois noir qui montent, droites et lisses, jusqu'aux poutres enchevêtrées de la toiture, des banderoles de satin rouge lamé d'or s'enroulent et accueillent les fidèles avec les trois caractères symboliques de Longévité, de Bonheur et de Richesse.

Au milieu de la salle, du haut de son maître-autel qu'il domine de son corps énorme et ventru, le Bouddha trône, souriant avec béatitude à son rêve d'éternelle félicité. Sa large face épanouie, figée en une immuable expression de sérénité, dit, mieux

que tous les dogmes et mieux que tous les enseignements, qu'il est « le Tout Puissant, l'Omniscient, le Saint du Monde, le Parfait, le Bienheureux... Celui qui est apparu sur la terre pour le salut de beaucoup, pour la joie de beaucoup, par compassion pour le monde, pour la prospérité, pour le salut, pour la joie des Dieux et des Hommes »...

Thi-Bâ l'aperçoit confusément dans l'ombre et va lentement vers lui. Sur son autel, pieusement, elle dépose les offrandes qu'elle lui destine, puis, par trois fois, très bas, elle se prosterne, les mains jointes et le front sur la natte, psalmodiant les paroles liturgiques par lesquelles on implore et on s'humilie. Sa prière achevée, elle se relève et allume les bâtonnets d'encens qui grésillent et joignent leurs minces filets de fumée bleuâtre à ceux qui déjà montent des autres bâtonnets, fichés en des vases de cuivre rouge.

Un gong quelque part tinte sans arrêt, et son appel monotone roule à travers le sanctuaire. Avant de se mettre à la recherche de Vi, la devineresse célèbre que les fiancées vont consulter avant leur mariage, Thi-Bâ s'adosse à un pilier et regarde autour d'elle avec curiosité.

Entourant le Maître du lieu, d'autres divinités de moindre grandeur s'éparpillent dans les coins obscurs, poussière de dieux ayant chacun ses adorateurs, son encens, son culte, et qui semblent monter une garde pieuse autour du divin maître. Des Annamites arrivent, qui avec des gestes lents s'ap-

prochent des autels. Silencieux et recueillis, ils renouvellent les fleurs qui se flétrissent dans les vases et offrent à leur tour les dons traditionnels. Puis ils s'agenouillent et leurs litanies chantent vaguement, emplissant le temple d'un long frisson religieux. Sous la lumière indécise qui s'épand à travers le sanctuaire, les soies ont des chatoiements discrets et les meubles laqués des luisances veloutées; les ivoires semblent plus pâles, et plus doux les étincellements brefs des nacres. L'air s'attiédit insensiblement tandis que s'épaissit le nuage laiteux qui monte des baguettes d'encens ; dans la pénombre, alourdie de senteurs âcres, les êtres et les choses vont en s'imprécisant. Les lignes se diluent et les contours se fondent. Tout devient plus vague, irréel un peu comme une vision de rêve. Les Dieux, dans leurs niches cultuelles, ont une extase plus divine et plus lointaine, et dans leur visage, dont s'efface peu à peu le relief, le sourire seul reste encore visible.

. . . .

Et de quelque côté qu'elle tourne les yeux, c'est cet éternel sourire que rencontre Thi-Bâ : un large sourire de bienveillance et de paix qui, à travers le brouillard bleuté, rayonne jusqu'à elle.

17

Thi-Bâ, maintenant, est en face de Vi, la vieille devineresse, célèbre dans tout l'Annam. Elle l'a trouvée, derrière le maître-autel, accroupie sur une natte et feuilletant le « Livre des dix mille caractères » posé, devant elle, sur un chevalet de laque rouge. Les doigts squelettiques et gourds de la pythonisse tournent les pages, soulignent des caractères, marquent un passage. Jalouse de sa science, elle étudie sans cesse et demeure indifférente aux bruits des voix éparses qui annoncent les prières autour d'elle et insensible à la plainte monotone du gong qu'une fillette aveugle, debout à ses côtés, frappe d'un mouvement continu et régulier. La veilleuse qui brûle près d'elle fait danser les caractères sacrés et éclaire son visage parcheminé, — un étrange visage fripé, impassible et mort, où les yeux seuls semblent vivre. La lueur dansante de la lampe s'y reflète par moments et allume alors dans les prunelles d'ombre deux flammes ardentes qui révèlent la vie profonde de l'âme.

Assise devant elle, Thi-Bâ regarde la petite aveugle dont les yeux sans regards errent dans la nuit et le vide.

Mais soudain elle tressaille et s'émeut, car voici l'instant troublant...

La vieille femme vient de lui tendre le tube de bambou qui contient les baguettes de divination. Entre ses mains réunies Thi-Bâ a secoué l'étui, puis, d'un petit geste sec, elle en a fait jaillir quelques bâtonnets qui se sont éparpillés sur la natte, laissant voir leur numéro inscrit en rouge. Penchée sur eux, Vi les a étudiés un instant, puis ouvrant le Livre Saint, elle s'est mise à le feuilleter. Elle cherche la « Parole » qu'a désignée le sort et qu'elle interprétera selon les principes mystérieux de son art... Ayant enfin trouvé, elle cesse de tourner les pages et les traits soudain figés, le regard fixe, elle murmure une incantation préparatoire.

Thi-Bâ, impressionnée, avait abandonné des yeux la petite aveugle et suivait maintenant, sur le visage de la devineresse, le travail obscur de l'inspiration. De la main droite, Vi traça dans l'air des figures étranges, une sorte de mystérieux appel aux puissances invisibles... La pensée de l'au-delà traversa fugitivement l'esprit de Thi-Bâ et elle en ressentit un instant d'émoi, durant lequel elle entendit plus nettement les battements de son cœur dans sa poitrine...

. . . .

Brusquement, la vieille femme parla et sa voix, à la fois rude et cassée, distante et très proche, sonna bizarrement aux oreilles de la jeune fille.

— Ecoute et crois, car ce que je vais te dire sera la vérité même !... Voici ce qui est écrit à la page du

Livre Saint que ton esprit — conduit par les Dieux — vient de désigner entre toutes :

Ce qui doit avoir lieu aura lieu.

Et ce qui aura lieu sera le meilleur...

Celui-là qui croit tenir son destin gémira et pleurera, lorsque ce destin lui échappera...

Il gémira et pleurera parce qu'il n'aura pas en partage ce qu'il souhaitait avoir...

Peut-être même accusera-t-il les dieux, peut-être se plaindra-t-il de leur injustice — car l'esprit de l'homme est toujours prêt à la révolte et à l'ingratitude...

Et pourtant, si cette chose qu'il souhaitait n'est point, c'est que la volonté du Sublime lui a réservé un autre destin...

Et, en vérité, je te le dis, cela est mieux ainsi, car la Vie a toujours raison, finalement...

Elle ferma le livre qui claqua et, fixant Thi-Bâ de son regard halluciné, elle dit :

— Le sort qui t'attend n'est point celui que tu espères... Ne parle pas, ne t'agite pas !... A quoi bon?... Crois-tu, en vérité, que ta plainte ou que ton cri de colère puisse atteindre les Dieux? Leur volonté souveraine, inflexible et clairvoyante, dirige les mondes qui s'en vont à travers les générations et les siècles, nous entraînant vers nos destinées inconnues.

« Nous ne saurions rien y faire, ni toi, ni moi; et le plus sage, vois-tu, est de se soumettre, d'aller doucement dans la vie, sans révoltes et sans désespoirs inutiles, content du jour qui passe sans être trop lourd à notre cœur et heureux de la joie qui survient sans

qu'on l'attende ! car *ce qui doit avoir lieu aura lieu et ce qui aura lieu sera le meilleur !* »

Elle se tut et ses mains firent un geste d'apaisement, un geste très doux qui conseillait la résignation.

Dans la salle, les prières s'étaient éteintes et, seul, le gong de la petite aveugle continuait à sonner inlassablement son lancinant et nostalgique appel.

L'âme de Thi-Bâ était pleine de trouble et d'incertitude. Timidement, elle demanda :

— Et... serai-je heureuse ?...

La Pythonisse eut un rire amer :

— Heureuse ?... Ah ! ah ! Heureuse ?... Elles me demandent toutes cela, les ignares !... Elles vont toutes, de désir en désir, à la conquête du bonheur, de ce bonheur qu'elles espèrent trouver dans les richesses, dans les honneurs, dans la gloire, dans l'amour d'un homme qu'elles croisent en chemin... dans tout ce qui est passager et variable !... Elles cherchent toutes à étreindre le rêve qu'elles-mêmes rendent insaisissable... et, chaque fois déçues, elles se remettent en marche vers quelque nouveau mirage !... Ensuite, elles viennent toutes me poser cette question : « Serai-je heureuse ?... » Mais pas une d'entre elles n'aura, auparavant, assez réfléchi, pas une d'entre elles ne sera assez sage pour découvrir que le Bonheur est en chacun de nous, qu'il habite au fond de notre âme — nulle part ailleurs ! — et qu'il est

comme un ami merveilleux qu'il suffit de savoir aimer pour qu'il nous aime à son tour !... Toi-même, petite fille, toi que je viens ainsi d'avertir, sauras-tu ?... Oui, peut-être ! Mais plus tard, beaucoup plus tard seulement, et si tu as le temps de devenir, comme moi, une vieille femme qui a beaucoup vu, beaucoup vécu et beaucoup songé !... car le temps seul, vois-tu, donne la sagesse — et la sagesse est la seule lumière capable de dissiper, à nos propres yeux, l'ombre dont s'enveloppe notre âme !...

Elle se tut tout à coup et sa physionomie, qui s'était un moment illuminée, se ferma de nouveau, reprenant son masque d'impassibilité hautaine.

D'une voix neutre, indifférente, elle conclut brièvement :

— Ta vie sera autre que tu ne le crois. Elle sera douce, car tu connaîtras le plaisir ; elle sera amère, car tu ignoreras le Bonheur.

« Telles sont mes paroles, jeune fille !... et en vérité je le dis parce que *je sais* !

. . . .

La prédiction était terminée. Le silence s'appesantit plus lourd sur les deux femmes.

Thi-Bâ leva la tête. Devant elle, l'autel du Dieu, au pied duquel elles étaient assises, dressait sa masse sombre. La statue du Bouddha, éclairée par les grandes lanternes du plafond, projetait son ombre sur le sol ; et dans cette ombre, qui s'allongeait sur la natte et enveloppait leur groupe, il parut à Thi-Bâ

que la pensée du Parfait flottait éparse. Elle courba la tête et le sentiment qu'elle eut de la divine présence revêtit les paroles de la devineresse d'un caractère définitif et sacré. Elle ne songea pas à douter, elle accepta la prophétie comme un arrêt véridique et fatal.

Silencieusement elle se leva et, remerciant la vieille femme, elle se hâta vers la sortie...

18

Dehors, le soleil flambait. Du ciel uniformément bleu, la lumière s'épanchait en nappes ardentes et, au-dessus des toits et des arbres, l'air était plein de vibrations.

Thi-Bâ descendit le grand escalier qui conduisait vers le parc. Par la porte de la pagode, restée entr'ouverte, le bruit du gong s'échappait ; la sonnerie monotone l'accompagna un moment, puis s'assourdit progressivement et finit par s'éteindre, perdue dans l'espace. Mêlé à la chaleur qui planait lourdement, le silence régna, un silence sonore où le moindre bruit s'enflait et se répercutait, nettement, de proche en proche.

Thi-Bâ se sentait étrangement lasse et la solitude des allées l'attira. Devant elle, une longue avenue fuyait entre un vieux mur couvert de mousse et une rangée de manguiers centenaires. Elle s'y engagea

et la tristesse du lieu l'envahit aussitôt. Le parc, en effet, était mélancolique et doux. Nulle main profane ne l'avait agencé. Les buissons croissaient librement et s'enchevêtraient ; entre les pavés disjoints des allées, les brins d'herbe poussaient, et tombant des arbres, qu'aucun souffle n'agitait, des feuilles se détachaient qui, en tournoyant lentement, venaient se poser sur les dalles grisâtres où elles plaquaient comme des taches de rouille. Çà et là, sous un arbre plus feuillu, elles s'amoncelaient, jonchant le sol d'un tapis roux qui bruissait sous les pieds.

Thi-Bâ va lentement. Tout en marchant elle réfléchit. Elle s'étonne de ne point se sentir plus triste. Tout au plus éprouve-t-elle une déception à penser que son avenir, qu'elle croyait assuré, demeure incertain. A son malaise, se mêle une curiosité. Quel sera donc ce destin que la devineresse vient de lui prédir tout autre qu'elle ne se l'était figuré? L'incertitude de la vie qui l'attend lui apparaît et une certaine irritation lui vient de s'en aller ainsi toujours vers l'inconnu. En même temps, un doute naît en son esprit.

A-t-elle eu raison en acceptant d'épouser Laï?... Pourquoi aurait-elle eu tort?... N'est-il pas le chasseur le plus réputé du village et son père ne possède-t-il pas la plus vaste rizière du canton?... Sans doute!... N'importe, peut-être aurait-elle mieux fait de ne pas tant se hâter, d'attendre...

Elle était maintenant sur un ponceau. Fatiguée un peu, elle s'accouda à la balustrade faite de branches entrecroisées et verdâtres. Au-dessous d'elle, un étang stagnait ; les eaux en étaient immobiles et lourdes, fleuries de lotus, et Thi-Bâ, en les contemplant, se souvint tout à coup d'une antique parabole que récitait souvent son père aux heures où, plus triste de vivre et plus las de peiner, il philosophait mélancoliquement.

Penchée sur l'étang, qu'effleuraient de leur vol hésitant des libellules argentées, elle se répéta tout bas la leçon de sagesse du vieillard...

De même que dans un étang de lotus, parmi les roses des eaux, lotus bleus, lotus blancs, nées dans l'eau, montant dans l'eau, les unes n'émergent pas, et fleurissent au fond, — d'autres roses des eaux, lotus bleus, lotus blancs, nées dans l'eau, montant dans l'eau, s'élèvent jusqu'à la surface de l'eau, — d'autres roses des eaux, lotus bleus, lotus blancs, nées dans l'eau, montant dans l'eau, émergent de l'eau et l'eau ne mouille plus leurs fleurs ; de même aussi, quand le Bouddha jeta les yeux sur le monde, il aperçut des êtres dont les âmes étaient pures et dont les âmes n'étaient pas pures de la fange terrestre, des êtres d'un esprit vif et d'un esprit obtus, d'un caractère noble et d'un caractère bas... Et quand il eut vu ces êtres, de ceux-là le Bouddha sut que les uns resteraient enlisés dans le malheur, que d'autres affleureraient aux joies ordinaires, et que les derniers enfin émergeraient, très haut, jusqu'aux bonheurs rares !...

Desquels de ceux-là sommes-nous?... Qui peut le savoir !... puisque nous-mêmes, le plus souvent, ignorons notre âme et ne savons pas au juste ce que nous souhaitons !...

— Oui, vraiment ! pensa Thi-Bâ, vraiment qui donc pourrait savoir si nous connaîtrons le Bonheur... puisque nous-mêmes ne savons pas au juste ce que nous souhaitons !...

19

Dans le lointain, par-dessus les halliers touffus, un tam-tam sonna. Le soleil, maintenant, était très haut, il devait être tard et Thi-Bâ se rappela que son amie l'attendait à onze heures, pour le repas. Elle rebroussa donc chemin et, préoccupée par l'idée d'arriver à temps à la ville, distante de quelques kilomètres, elle marcha rapidement.

Elle avait repris la même allée bordée d'arbres.

Entre les branches, des rayons de soleil filtraient obliquement et criblaient le sol de plaques blondes. Doucement, les feuilles continuaient à tomber. D'un geste vif, Thi-Bâ en saisit une au vol et l'emprisonna au creux de sa main où elle la sentit se poser comme une tache de fraîcheur.

Plus loin, au milieu de l'avenue, elle croisa un groupe d'Européens qui visitaient la pagode. Sur la verdure sombre, leurs silhouettes se dessinaient en lignes précises et dans le silence ambiant, leur langage, aux syllabes sonores, se détachait bruyamment. Thi-Bâ se glissa parmi eux, preste et menue Sur son passage les yeux se tournèrent vers elle, les

mots étrangers se firent plus doux et dans l'intonation soudain plus caressante des voix, elle devina qu'on parlait d'elle et qu'elle plaisait.

Elle poursuivit sa route, la mine indifférente et lointaine ; mais au bout de quelques pas elle tourna furtivement la tête, et, par-dessus son épaule, risqua un coup d'œil. Les étrangers s'éloignaient, continuant leur promenade.

Seul, un des jeunes gens était resté en arrière. Il s'était arrêté au milieu de l'allée, et, en souriant, il contemplait la petite Annamite. Le sourire de cet Européen caressa Thi-Bâ comme un hommage ; dans le regard qui la suivait elle lut un étonnement admiratif. Une bouffée d'orgueil lui monta au visage et elle rosit de contentement : le puits de sa maison, sur lequel elle se penchait si souvent pour se mirer, n'avait donc pas menti !... Elle était jolie... assez jolie pour qu'un fils d'Occident la trouvât bien !...

Elle tourna une seconde fois la tête et, devant le regard dont le jeune homme continuait à l'envelopper tout entière, l'idée d'une gaminerie lui vint à l'esprit. Entre ses doigts serrés, la feuille cueillie un instant plus tôt crissait légèrement. Faisant face à l'étranger qui, toujours à la même place, continuait à l'admirer, elle s'arrêta, éleva lentement la main jusqu'à la hauteur de ses lèvres, et, doucement, sur le plateau que formait sa paume ouverte, souffla... Ffft... La feuille s'envola vers le jeune homme, pareille à un papillon brun, et tandis qu'il la regardait venir à lui

de son vol incertain et tourbillonnant, Thi-Bâ salua coquettement... Puis, comme l'étranger, d'abord surpris, faisait un pas vers elle, elle s'enfuit en riant.

. . . .

Sa tristesse maintenant oubliée, elle disparut en courant.

Sous la voûte obscure des feuilles, son jeune rire, quelques instants encore, acheva de résonner. Puis le silence retomba, chargé d'ombre et de tiédeur.

20

. . . .

La vie, maintenant, avait repris son cours régulier...

Thi-Bâ était rentrée au village depuis une quinzaine de jours. L'été s'avançait et, la température se faisant de plus en plus écrasante, la jeune fille sortait peu de chez elle.

Aux heures brûlantes de la journée, elle restait enfermée dans sa cai-nha, vaquant aux soins habituels du ménage. Quand la chaleur s'apaisait et que, dans l'air plus doux, commençait à souffler la brise tiède venue du nord, son fiancé accourait la prendre. Coquettement parée, une fleur de frangipanier dans les cheveux, elle s'en allait alors avec lui. Se tenant

par la main, ils se promenaient dans le village. Les hommes, rentrés des champs ou redescendus de la montagne, les regardaient passer avec des yeux d'envie et lançaient à Laï des clins d'œil complices, moitié railleurs et moitié admiratifs.

Eux, insouciants et légers, poursuivaient leur route en riant et en bavardant. Thi-Bâ surtout ne tarissait pas ! Elle conservait encore dans les yeux les visions étonnantes qu'elle avait eues durant son voyage à la Grande Pagode, et, tout en marchant, elle faisait part à son fiancé de ses impressions. Avec un grand luxe de gestes et d'épithètes, elle racontait son séjour chez Thi-Nam, décrivait ses toilettes, ses bijoux et son intérieur. Elle parlait ensuite de son pélerinage à la Pagode, omettant toutefois, par besoin instinctif de cachotterie, de relater son aventure avec l'étranger, dans le grand parc ombreux...

Chaque jour, elle retrouvait dans sa mémoire de nouveaux détails, de nouveaux faits qu'elle avait un moment oubliés et qui maintenant lui revenaient avec une étrange précision...

Laï, silencieux, l'écoutait et s'emplissait les yeux de son image.

Elle marchait auprès de lui ; par instants leurs hanches se frôlaient, et quand, de temps à autre, pour bien voir s'il comprenait, elle ponctuait son récit d'un long regard de ses yeux clairs, arrêtés sur lui, le Tueur-de-Paons sentait quelque chose comme

une grande onde surgir du plus profond de lui-même et monter jusqu'à sa gorge... et à ces moments-là, le chasseur riait nerveusement, sans trop savoir pourquoi !

Leur bonheur était complet, sans nuage.

Autour d'eux, les villageois souriaient sympathiquement à ce couple amoureux. Bao-le-Tortu, le rival malheureux de Laï, qui s'était conduit de façon si malhonnête le jour de leurs fiançailles, avait disparu. Il passait ses journées dans la montagne, attendant, pour en redescendre, que la nuit fût venue. Sur la place du village, aux réunions de chaque semaine, on ne le voyait plus et personne ne songeait à regretter son absence, car c'était un être bizarre, violent et dissimulé, qui faisait volontiers bande à part et chassait seul, n'ayant ni compagnon ni ami.

A ne plus apercevoir sa silhouette disgracieuse et sombre, Thi-Bâ éprouvait une sorte de soulagement.

Quant à Laï, il l'avait presque oublié, — comme il avait d'ailleurs oublié tout ce qui l'entourait pour ne songer qu'à sa fiancée et à la douceur de son amour !

21

Des semaines, puis un mois ont passé, lents, parmi l'engourdissement de l'été...

...Ce matin-là, Thi-Bâ fut réveillée par un grand

bruit. Elle s'habilla rapidement et sortit aussitôt.

Dehors, elle remarqua une agitation inaccoutumée. De toutes les maisons, dispersées dans la verdure, des gens sortaient en hâte, achevant de s'habiller. Ils couraient tous vers l'extrémité du village. Elle se mêla aux groupes et, sans trop savoir de quoi il s'agissait, les suivit.

En route elle rencontra Thanh, le jeune frère de son fiancé, qui accourait en sens inverse ; elle l'accrocha au passage et, s'arrêtant une minute, elle l'interrogea :

— Qu'est-ce qui se passe?

Pressé, l'autre se dégagea d'une saccade et lança d'une voix entrecoupée :

— Le tigre a rendu visite à la vieille Mâ, cette nuit... tué son buffle...

Et il reprit sa course, hurlant de tous ses poumons pour achever d'ameuter le village :

— Ong Kop !... Ong Kop !... (Le Seigneur tigre !)

Thi-Bâ se hâta. A mesure qu'elle avançait, le bruit augmentait et se précisait. Le village tout entier était maintenant en émoi et affluait vers la maison de la vieille Mâ.

En entrant dans la petite cour, plantée de citronniers sauvages, Thi-Bâ fut assourdie par le tumulte qui régnait autour d'elle.

Au milieu d'un attroupement de curieux, Mâ était agenouillée devant le corps d'un buffle. La bête, tassée sur elle même, gisait sur le côté Son

flanc, zébré de larges sillons à vif, portait la marque du tigre et sur son col, un peu en avant du garrot, la chair pétrie formait une bouillie sanglante.

La vieille, se tordant les bras, poussait des hurlements frénétiques et prenait tous les génies de la terre et du ciel à témoin de son malheur.

— Une pauvre femme comme elle !... et si âgée !... et qui n'avait jamais manqué de sacrifier au Bouddha et de prier les génies !... Si encore le tigre lui avait pris un de ses cochons... Le plus gros, même!... Mais non, c'était son buffle, son unique buffle!... Misère ! Ah, misère !...

Autour d'elle, les autres femmes accourues se lamentaient pendant que les « nhos », accrochés à leurs tuniques, piaillaient éperdument.

De leur côté, les hommes sacraient avec fureur tandis que les chasseurs, réunis en groupe, discutaient entre eux, à pleine voix.

22

De ce jour, la paix du village fut définitivement troublée...

A peine le jour commençait-il à baisser, que toutes les portes se fermaient. La nuit, les chiens, aplatis et tremblants, se réfugiaient sous les lits de camp, et gémissaient longuement au moindre bruit suspect...

Dans le silence et le noir, leurs hurlements, repris de proche en proche, parcouraient lugubrement tout le village.

Chaque matin, au réveil, en constatant la disparition d'un porc, ou bien en découvrant le cadavre lacéré d'un buffle, les cai-nhas s'emplissaient de cris et de désordre.

Un soir, la petite Kim, la fille de Tseu-le-Notable, s'étant attardée du côté de l'arroyo, ne rentra pas. Les buffles qu'elle conduisait à l'abreuvoir revinrent seuls. Encensant de la tête, les cornes basses et le mufle blanc de bave écumante, ils traversèrent le village à une allure de charge et s'engouffrèrent dans leur étable où ils s'arrêtèrent frissonnants de terreur...

. . . .

Sur la berge du cours d'eau, on ne retrouva, parmi les branches cassées et la boue gluante, qu'un lambeau de tunique ensanglanté, tandis que, sous un palétuvier, un peu plus loin, une large flaque de sang achevait de sécher en se coagulant...

23

Le lendemain, les anciens du village se réunissaient et Nguyen, l'aïeul à la barbiche tremblante, prenait la parole :

— Vous savez tous la Loi de la forêt où ceci est dit: « Nul ne saurait toucher au « Seigneur de la Montagne » (1) tant qu'il n'aura pas tué l'Homme, mais s'il a donné la mort à un Humain, qu'il périsse à son tour ! »

« Ai-je prononcé la vraie parole?

Les vieillards, accroupis en cercle autour de lui, s'inclinèrent en disant :

— Ainsi est la Loi.

— Eût-il enlevé jusqu'à notre plus petit porc, reprit Nguyen, et jusqu'à notre dernier buffle, que nous n'aurions rien fait contre le Seigneur Tigre, car nous sommes ses sujets et la loi est la loi...

« Mais depuis hier au soir, depuis que la bête s'est nourrie de Kim, l'enfant de notre race, le règne de la trêve est venu !... Est-ce bien ainsi?

Tous approuvèrent :

— En vérité, tu dis vrai : C'est maintenant le règne de la trêve !

— Alors, frères aînés, que nos chasseurs creusent la fosse ! Et quand, avec le tigre qui rompit le pacte, nous y aurons enterré la trêve, la loi de nouveau régnera ; de nouveau elle sera la Toute-puissante, l'Inviolable, et l'Unique !...

Il se tut et consulta des yeux l'assemblée.

Et tous les anciens, d'une même inclinaison lente

(1) Nom que les Annamites donnent souvent au tigre ; parfois aussi ils disent : « le Maître de la brousse ».

de la tête, signèrent la déchéance du Maître de la brousse.

24

Le jour même, les chasseurs s'égaillèrent à travers la forêt immense.

Pendant une semaine, ils fouillèrent la montagne à la recherche de la bête.

Ils partaient chaque matin à l'aube et, durant tout le jour, ils allaient de hallier en hallier, l'œil aux aguets et l'oreille aux écoutes. Ils avançaient prudemment, se coulant d'un tronc à l'autre, scrutant les taillis, étudiant la mousse et les fougères qu tapissent le sol et qui, douces aux pieds nus, étouffent le bruit des pas.

Quand ils prenaient le chemin du retour, la nuit déjà s'appesantissait. Elle les suivait d'arbre en arbre, descendant avec eux les pentes de la montagne ; ils se hâtaient pour ne pas être surpris par elle. A leurs pieds, la plaine se développait unie et verdâtre, semée de rizières et piquée, çà et là, de cai-nhas dont les paillottes jaunes, émergeant des bosquets, étaient semblables, de loin, à de petites taches de soleil environnées d'ombre.

Parfois, malgré leur hâte, l'obscurité les devançait. En brusque rafale elle dévalait devant eux et s'abattait sur le village. Un moment, sur l'étroite sente en

lacets, accrochée aux flancs du mont, ils restaient interdits. Leurs cœurs, courageux dans le jour, s'effaraient devant le mystère de la nuit, — et de voir leur village s'ensevelir ainsi, brusquement, sous la vague de ténèbres, leurs âmes simples se prenaient à trembler. Se serrant les uns contre les autres, ils pressaient le pas. Alors, une à une, les lumières s'allumaient au fond de la vallée et ces lueurs fragiles, victorieuses de la nuit, en montant vers eux comme un appel, les rassuraient un peu.

Cependant le Tigre rôdait toujours, continuant ses meurtres et ses rapines, et au village les esprits s'aigrissaient.

Les vieillards affectant des airs de pitié souriaient avec dédain, soutenant que, de leur temps, la piste n'eût pas été si longue à relever. Le sage Nguyen lui-même ne cachait point sa mauvaise humeur et un soir on l'entendit grommeler, en étirant ses vieilles articulations :

— Ah ! si seulement j'avais encore la force !...

Les « bagias » (1), moins calmes, déploraient sur un mode aigu et violent l'incapacité des jeunes hommes actuels, tandis que les « congaïs », un sourire ironique aux lèvres, décochaient des sarcasmes.

Au huitième jour enfin, Laï, le Tueur-de-Paons, annonça qu'il avait découvert le repaire du tigre et sa voie favorite.

(1) Vieilles femmes.

La journée qui suivit fut employée à tendre le piège. On creusa une fosse profonde dont les parois furent soigneusement nivelées, puis on la recouvrit d'un mince lacis de branches que l'on masqua sous des herbes et des feuilles, et sur lequel serait attaché le cabri servant d'appât.

Dans un arbre voisin, un mirador fut construit où, à tour de rôle, les chasseurs devaient veiller jour et nuit pour avertir le village dès que la bête serait prise.

. . . .

Et, tout étant prêt, l'attente continua, plus calme...

25

Ce fut Bao-le-Tortu qui, deux jours après, en pleine nuit, apporta la nouvelle.

Au village, on était fort inquiet. La veille, Lai avait pris son tour de garde et Thanh, son jeune frère, qui était monté dans la matinée lui apporter son déjeuner, n'avait pas reparu... Peut-être s'était-il égaré dans la montagne, ou peut-être fallait-il ajouter cette victime à celles qu'avait déjà faites le tigre !...

Malgré l'heure tardive, le vieux Nguyen veillait encore, assis au coin du foyer, lorsque Bao arriva, haletant de la course qu'il venait de fournir.

D'une voix hachée, il annonça :

— Le tigre est dans le piège ! En redescendant,

j'ai passé près de la fosse et j'ai entendu la bête rugir... La nuit était noire dans la forêt et je ne me suis pas approché. Mais pour un chasseur comme moi, il n'y a pas d'erreur possible : la bête est prise.

Le vieillard se leva et demanda :

— Et Thanh? Est-ce que tu ne l'aurais pas rencontré ?

Le Tortu, qui déjà franchissait le seuil de la cai-nha, s'arrêta :

— Comment, le gamin est là-haut, et depuis quand?...

— Il est monté, ce matin, apporter le déjeuner de son frère, et depuis il n'est pas rentré.

— Ah !

Le Tortu réfléchit une minute soucieusement, puis :

— Il a dû s'égarer. Il rentrera au jour... mais c'est fou d'envoyer des enfants dans la Montagne !

Et il sortit pour aller semer la nouvelle de porte en porte.

Quelques instants plus tard, tout le hameau était sur pied. Les tam-tams et les gongs faisaient rage. Leur rappel cuivré battait dans le silence nocturne et s'amplifiait, dominant la rumeur qui montait du village en émoi.

Sur la place, le cortège s'organisait parmi le tumulte : les hommes se plaçaient les premiers, les armes à la main ; derrière eux, les femmes et les

enfants, brandissant des torches allumées, se bousculaient et vociféraient.

Le village tout entier était là. Les « bagias » elles-mêmes et les anciens, qui devaient rester à garder les tout petits, étaient accourus pour assister au départ de la troupe et manifestaient leur allégresse par des clameurs stridentes.

La nuit était miraculeusement claire et, dans la transparence du ciel bleuâtre, la Montagne dressait sa lourde silhouette. Tout en haut, sur la dernière croupe, un arbre isolé profilait sa flèche noire qui égratignait la lune pâle.

Et le village se mit en marche...

. . . .

Dans les sentiers qui s'enfonçaient à travers la forêt, une nuit profonde régnait. Les tam-tams et les gongs sonnaient sans discontinuer et les torches, s'en allant au pas cahoté des femmes, trouaient les ténèbres de rougeoiements violents. Sur le passage de la troupe, la montagne s'emplissait d'une senteur âcre de résine. L'épaisse fumée des brandons s'échevelait en traînées noirâtres, mêlées d'étincelles. Les troncs énormes et les halliers touffus, brusquement entrés dans le cercle des lumières en marche, projetaient de grandes ombres mouvantes et fantastiques qui épouvantaient les « nhôs » ; et les lianes, tout à coup illuminées, semblaient s'animer et se tordre et ramper, tels de monstrueux serpents.

Lorsque la troupe arriva au grand banyan sacré, qui est au cœur même de la Montagne, l'aube naissait déjà.

Dans la forêt, une lumière pâle et bleutée se levait. A la cime d'un arbre, très haut, un rayon de soleil posait une coiffe d'or et à travers les massifs, des lueurs roses se glissaient, incertaines... Puis, tout d'un coup, sans transition, une grande vague de clarté monta à l'assaut du ciel, déferla sur la montagne et submergea la forêt sous un flot de lumière éclatante. C'était le jour !

Une à une, les torches s'éteignirent ; les femmes reprirent leur bavardage et les «nhôs» rassurés abandonnèrent les tuniques maternelles auxquelles ils étaient cramponnés, pour s'éparpiller sur les flancs de la colonne.

Quelques chants d'oiseaux s'égrenèrent ; des bêtes effarouchées passèrent, rapides, fuyant vers des abris mystérieux. La troupe continuait à avancer lorsque des appels retentirent et une grappe de gamins, qui courait en avant, revint à toute allure. En tête, la petite Maÿ se précipitait effarée. Elle se jeta dans les bras de Thi-Bâ et tandis que les femmes anxieuses questionnaient les autres enfants, elle raconta :

— Tia !.. Thi-Bâ, Tia !... Devine qui je viens de voir?... Thanh, le jeune frère de Laï, ton fiancé !

Bao-le-Tortu, qui marchait derrière Thi-Bâ, s'avança brusquement :

— Thanh? où est-il? pourquoi ne l'avez-vous pas ramené?

Maÿ expliqua avec volubilité :

— Nous l'avons appelé, mais il ne nous a pas répondu ; il n'a pas seulement eu l'air de nous voir ! Il était comme fou, et il courait... il courait !... je n'ai jamais vu courir aussi vite que ça! Il sautait par-dessus les troncs, fonçait à travers les buissons. On aurait juré qu'il avait toute une légion de « maquouis » (1) à ses trousses.

— Et où courait-il? interrompit Thi-Bâ.

— Il descendait vers le village. Qu'est-ce qu'il pouvait bien avoir, hein? dit Maÿ.

Et sans attendre la réponse, songeant déjà à autre chose, elle s'échappa des bras de Thi-Bâ et alla rejoindre les gamins qui avaient déjà repris leur poste, en tête de la colonne.

26

Sous le soleil, qui maintenant commençait à chauffer, la forêt exhalait son parfum, — son vaste parfum fait des mille senteurs de chaque arbre et de chaque fleur, et de l'odeur fade des feuilles mortes jonchant le sol. Autour des buissons, de légers brouillards s'amassaient qui se traînaient et s'effilochaient à ras

(1) Esprits malfaisants, diables.

de terre. Une tiédeur molle s'épandait dans l'air et la procession n'avançait plus que lentement, lasse un peu de sa marche à travers la nuit et alourdie par la chaleur naissante.

Au surplus, on était presque arrivé, et Thi-Bâ s'étonnait de ne point voir encore Laï accourir à leur rencontre. Son étonnement, d'ailleurs, était partagé. Des bribes de phrases, qu'échangeaient les chasseurs, et qui parvenaient jusqu'à elle, le lui disaient :

— Comment Laï ne vient-il pas nous rejoindre ? Il doit pourtant nous entendre depuis longtemps !

— Il n'est sans doute plus là !

— Où serait-il alors ?

— Eh bien, mais il est peut-être descendu au village annoncer la capture de la bête ; il a pu prendre un autre chemin que nous.

— Non, je te répète qu'il nous aurait entendus.

— Il ne peut sans doute pas quitter sa garde.

— Possible !... N'empêche, c'est bizarre.

Thi-Bâ tendait l'oreille. Cette dernière phrase, qui répondait à sa pensée secrète, la frappa ; elle s'avança vivement, avec l'intention de questionner le chasseur qui l'avait dite. Mais on débouchait au même moment dans une clairière et quelqu'un annonça :

— C'est là.

Son attention fut aussitôt distraite de son inquiétude et elle ne songea plus qu'à regarder autour d'elle.

Au centre de la clairière un trou noir béait : la bouche de la trappe ; et dans le silence brusquement tombé, les rugissements du tigre éclatèrent. On était tout près de la bête, si près qu'on entendait nettement, par instants, le grincement de ses griffes contre les parois du piège auxquelles il s'agrippait à chacun de ses bonds, et le bruit sourd de ses chutes à chaque tentative avortée.

Dans un coin, les femmes formaient un groupe au milieu duquel les « nhôs » impressionnés s'étaient réfugiés. A la lisière du bois, le mirador, niché parmi les branches d'un arbre énorme, formait une tache brune que les hommes, debout à l'écart, examinaient attentivement.

Une voix remarqua :

— Laï ne doit pas être là. Regardez, la porte du mirador est ouverte...

Des hommes, mettant leurs mains en cornet, appelèrent :

— Hou... ou... ou... Laï !... Hou... ou... ou... Laï !..

. . . .

Aucune réponse ne vint, mais dans sa fosse le tigre rugit violemment et son cri rauque, montant sous la voûte des arbres, courut longtemps à travers la forêt.

. . . .

Les chasseurs se consultaient. L'un d'eux, se détachant du groupe, s'en fut vers l'arbre dans lequel était établi le mirador et l'escalada. Un instant,

il disparut à l'intérieur de l'abri, puis il reparut sur le seuil et d'un grand geste vide des bras indiqua qu'il n'avait trouvé personne. De là-haut, il dominait toute la clairière. Devant lui, le groupe des hommes attendait, tête haute ; un peu plus loin, sur sa droite, les femmes, se serrant les unes contre les autres, tendaient vers lui leur visage où s'immobilisait, pour l'instant, une même expression de curiosité inquiète. En bas, au pied de l'arbre où il était juché, la fosse béait. Le chasseur, immobile, contempla ce tableau, puis ramena ses yeux vers la trappe.

Et brusquement, il poussa un grand cri :

— Là !... Là !...

Son bras tendu désignait la fosse. Une épouvante lui agrandissait les yeux, tirait sa bouche, et de la même voix étranglée il répétait :

— Là !... Là !... dans la trappe !

Il y eut une ruée. Les hommes se précipitèrent, mêlés aux femmes et aux enfants et tous entourèrent la fosse, se penchant avidement pour voir.

Mais le fond du puits était envahi d'ombre oblique, encombré de branchages, de feuilles et de terre parmi quoi on distinguait mal le grand corps fauve du tigre ramassé sur lui-même, prêt à s'élancer, et à côté de lui, un autre tas sombre dont on ne pouvait savoir au juste ce que c'était...

Le tigre bondit, ses ongles labourèrent les parois glaiseuses, puis il retomba lourdement. Mais, avec

des cris, les femmes, instinctivement, s'étaient rejetées en arrière. Elles reculèrent un peu et n'osèrent plus approcher.

Tourmentées d'angoisse et de curiosité, elles se tenaient à quelques pas de là, faisant le cercle, silencieuses. Un rai de lumière lentement glissa, qui tomba dans la fosse et vint l'éclairer...

27

Et ce fut encore le chasseur qui, du haut de son arbre, vit la chose et l'annonça !

Violemment, sans ménagement, comme on abat la hache ou la massue, il cria le malheur, à toute volée :

— Là !... Là !... à côté du Tigre... le cadavre de Laï !

28

Réunis dans le jardin de Nguyen, les témoins attendaient. Ils étaient là une vingtaine, convoqués par l'administrateur venu sur les lieux pour procéder à une enquête, au sujet de la mort bizarre du Tueur-de-Paons. La cour était étroite, flambée de soleil. L'ombre tombant, verticale et haute, des arêquiers immobiles, ne réussissait point à la protéger, et les allées sablées réverbéraient durement la lumière qui

s'épanchait du ciel. Par-dessus la haie de bambous clôturant le jardin, on apercevait un moutonnement de curieux, assiégeant l'entrée de la maison. Par moments, on entendait des voix aigres s'élever et une discussion s'amorçait que l'arrivée de quelque témoin retardataire venait presque aussitôt interrompre.

Assise à l'écart, sous un arbre, Thi-Bâ prètait distraitement l'oreille à tous ces bruits, et dessinait machinalement, dans la poussière blanchissante, des caractères compliqués qu'elle effaçait ensuite avec le talon de son pied nu.

Son esprit était ailleurs.

Une idée la tourmentait : dans quelques instants son tour viendrait de comparaître devant le barbare chargé de l'enquête et il faudrait répondre à ses questions.

Elle fit un effort pour ressaisir sa pensée fuyante. Voyons, comment cela s'était-il passé?... Elle tenta de reconstituer le drame, de retrouver la part qu'elle y avait prise ; mais elle avait la tête bourdonnante de pensées confuses et, devant ses yeux, ne surgissaient que de petites visions incohérentes, brèves et sans suite. Cela formait comme un tableau où il y aurait eu de grands vides noirs qui étaient des trous d'oubli. Ces visions, toujours les mêmes, la hantaient de leurs détails précis, de détails insignifiants qu'elle avait retenus sans trop savoir pourquoi !

. . . .

C'étaient d'abord les minutes d'affolement qui avaient suivi la découverte du malheur : les coups de feu abattant le tigre, la descente de Bao-le-Tortu dans la fosse, puis sa remontée. Dans ses bras il portait une masse sombre qu'il avait posée sur le sol, — et de cette masse, brusquement, un détail s'était précisé, était apparu : une face exsangue, couleur d'ambre transparent, où s'immobilisaient, dans les yeux grands ouverts, deux pupilles effroyablement dilatées...

A ce moment-là, ce masque seul avait frappé Thi-Bâ ; elle n'avait vu que cela, que ce visage lugubre où les prunelles vitreuses mettaient deux petites taches vernissées qui luisaient au soleil comme deux insectes mauvais. Ce n'est qu'après, quand on eut chargé le cadavre sur une civière de branchages, qu'elle avait remarqué son corps. On venait d'abaisser les paupières et les deux petites bêtes monstrueuses avaient disparu ; sur la litière improvisée, le corps broyé, enveloppé de vêtements sombres, formait une grosse boule molle qui tremblotait au pas des porteurs et d'où, de temps à autre, pleurait régulièrement une goutte de sang... Puis, elle se souvenait encore de la rentrée au village. Sur le seuil de sa maison, Nguyen, le père du mort, gémissait. Sans gestes, sans phrases, les bras ballants et la tête droite, il pleurait son fils d'une plainte monotone et longue qui râlait.

Quand elle arriva enfin chez elle, la vieille Saô vou-

lut l'interroger, mais elle se sentait lasse, épuisée de fatigue ; son corps lui semblait douloureux et très lourd, ses pieds lui faisaient mal et une souffrance sourde lui lancinait les reins. Elle s'allongea sur le lit de camp et s'endormit aussitôt, pesamment.

. . . .

...Depuis, deux mois s'étaient écoulés.

Elle les avait vécus, bizarrement, ces deux mois !.. avec une impression désolée de vide et d'effacement. L'esprit vague, incapable d'un effort de mémoire et de pensée, elle avait laissé les jours s'égrener, continuant machinalement sa vie quotidienne. Elle avait repris ses occupations, ses habitudes. Les visions, qui tout d'abord avaient torturé ses nuits et peuplé ses sommeils de cauchemars, s'imprécisaient peu à peu. Elles revenaient encore pourtant, aux heures de solitude et de désœuvrement mais moins nettes, étrangement voilées et floues, comme si elles étaient déjà très vieilles et comme si toute la poussière de la vie, que le temps effrite minute par minute, fût venue s'accumuler sur elles et les effacer, à chaque instant un peu plus !...

29

...Mais autour d'elle le village s'agitait, ne parvenant point à expliquer la mort étrange du Tueur-de-Paons. L'effervescence montait, gagnait le canton,

soulevant toute la région où l'on discutait âprement de l'accident et de ses causes.

Et tandis que Thi-Bâ, lasse et apaisée, croyait enfin tenir l'oubli et la paix, brusquement, la veille, on l'avait prévenue qu'il faudrait être là ce matin, et répondre aux questions que l'administrateur, délégué par le résident, lui poserait sur le drame ! Il lui faudrait ressusciter toutes les visions qui s'en allaient, qui étaient déjà presque oubliées ! Il faudrait revivre les heures mauvaises, faire renaître le cauchemar !... Elle s'en effarait. Est-ce que seulement il parlerait annamite, cet Européen ? Et puis, quelles questions lui poserait-il auxquelles elle pourrait répondre ? Elle ne savait rien... rien !... Et machinalement, vivant par avance la scène, elle monologua : « Rien, ou si peu de chose, Seigneur Blanc, qu'en vérité je ne pourrais que très mal te renseigner... Je te le dis, Seigneur Juge : je me rappelle seulement ses yeux luisants qui faisaient deux petits points noirs dans sa figure toute blanche, et aussi son corps qui avait été broyé, piétiné par le tigre, et puis encore, son sang qui s'égouttait tout le long du chemin pendant qu'on le rapportait au village. C'est tout ce que je sais, seigneur, c'est tout ! Le Bouddha est témoin que je ne pourrais pas te dire autre chose, sans mentir ! »

A ce moment, la porte de la cai-nha s'ouvrit. Une voix appela :

— Thi-Bâ !

La jeune fille sursauta et se précipita, effarée.

Dans la salle où elle entra il faisait obscur et tiède. Tout au fond, devant une table où s'étalaient des papiers, elle distingua vaguement la silhouette d'un Européen. A demi détourné, il causait avec Nguyen qui se tenait debout derrière lui.

La tête basse, une angoisse lui crispant la gorge, Thi-Bâ s'avança, tiraillant les boutons de sa tunique et it :

— Salut, Mandarin Grand !

Il y eut un froissement de papiers qu'on feuillette, puis une voix demanda en annamite :

— C'est bien toi, Trân Thi-Bâ?

Le ton de l'étranger n'avait rien de rude ; on y sentait, au contraire, une certaine bienveillance. Thi-Bâ répondit :

— C'est moi-même, Grand Mandarin.

Sa voix était tremblante, hachée, comme si son cœur eût martelé chacun de ses mots de ses pulsations violentes. N'osant pas lever les yeux, elle continuait à fixer la tache claire que faisait un de ses pieds nus sur le sol de terre battue.

Du même ton bienveillant, l'étranger, s'apercevant de son trouble, la rassurait :

— N'aie pas peur, petite fille, tu n'as rien à craindre. Je vais simplement te poser quelques questions, tu réfléchiras un peu avant d'y répondre et

ensuite tu parleras. Allons, ne tremble pas comme ça et regarde-moi.

Thi-Bâ leva la tête et, risquant un regard, vit l'Européen qui la dévisageait en souriant. Alors, un brusque émoi lui farda le visage et un frémissement la frôla, à fleur de peau. Elle venait, en effet, de reconnaître l'étranger qui, un jour, dans le parc de la Grande Pagode, s'était attardé à la contempler ! Elle le reconnaissait parce qu'avant toute chose elle venait de retrouver son sourire, ce sourire mystérieux dont il l'avait alors enveloppée tout entière et dans lequel entrait de la surprise, de l'admiration et du désir, — ce sourire alanguissant comme une tiédeur et frôleur comme une caresse...

Oui, c'était bien lui ! et c'était bien son même sourire et son regard. C'était le même hommage et la même caresse qui, maintenant encore, venaient vers elle — et c'était donc que lui aussi l'avait reconnue !

. . . .

Elle le regarda bien en face et, avec une moue à moitié complice, elle dit :

— Je n'ai plus peur, Seigneur !

30

Elle n'avait plus peur, en effet !

Toutes ses craintes étaient disparues. Elle n'éprou-

vait plus à présent qu'une vague douceur qui flottait en elle, mêlée de surprise. Et très calme, la voix assurée et le geste preste, elle racontait tout ce qu'elle savait du drame.

Le menton dans la paume de la main, il suivait attentivement son récit. Il ne songeait pas à prendre pe notes. Au surplus, tout ce qu'elle lui disait là, il le savait déjà et sa déposition n'apportait aucun éclaircissement à l'enquête.

A la fin, il l'interrompit :

— Je sais... je sais... les autres m'ont déjà raconté tout cela. Voici ce qui m'intéresserait : que penses-tu de la mort du Tueur-de-Paons ?

—Ce que je pense, Grand Mandarin? répéta Thi-Bâ, sans comprendre.

— Oui, comment cela a-t-il pu se produire, selon toi?

— Comment le saurais-je? Peut-être Laï a-t-il commis une imprudence, peut-être était-il descendu de son mirador lorsque le tigre est arrivé... La bête l'aura saisi et sera tombée avec lui dans la fosse en l'emportant...

— Alors, d'après toi, il n'y aurait là qu'un accident, rien de plus?

— Je le crois, Seigneur Juge.

— Pourtant, voyons... est-ce qu'après le malheur tu n'as pas entendu certains propos courir dans le village?

— C'est vrai ! On a beaucoup parlé de Bao-le-

Tortu... On a trouvé étrange que ce soit lui qui soit venu annoncer la capture de la bête. Il n'était pas de garde là-haut, ce soir-là, et cela ne le regardait pas. Et puis... on assure aussi que le jeune frère de Laï, qui avait passé toute cette nuit-là dans la montagne et qui est tombé très malade le jour même de l'accident, a prononcé, dans sa fièvre, des paroles bizarres.

— Bon. Et que dis-tu de tout cela, toi?

— Moi? eh bien... Ecoute, je vais t'expliquer. Bao-le-Tortu et Laï le Tueur-de-Paons n'ont jamais été amis déclarés. Ils m'aimaient tous les deux et se querellaient souvent à mon propos. Le jour où nos parents ont décidé mon mariage avec Laï, Bao s'est retiré. Nous ne l'avons rencontré qu'une fois où il a feint de ne pas nous voir. Après quoi il a disparu et nous ne l'avons plus revu. Il passait tout son temps à chasser dans la montagne.

— En effet. Je l'ai interrogé tout à l'heure et c'est ce qu'il m'a dit. Alors tu ne le soupçonnes pas d'être pour quelque chose dans la mort du Tueur-de-Paons?

— C'est possible, Grand Mandarin, mais je ne sais rien...

Le jeune homme songea tout haut :

— Oui, personne n'a de preuve. Je commence à croire que c'est un accident, rien de plus.

Tout le temps qu'avait duré l'interrogatoire, il avait conservé la même pose. Son sourire seulement s'était effacé, faisant place à une contraction volontaire de la bouche qui marquait son effort

d'attention. Les yeux rivés sur le visage de la « congaï », il scrutait sa physionomie, s'efforçant d'en surprendre les moindres jeux et de deviner sa pensée.

Mais elle parlait avec assurance, sans détours et sans hésitation, avec un désir visible d'être claire et d'aider à sa tâche. Il comprenait qu'elle était sincère, mais s'étonnait un peu de la presque indifférence dont elle faisait preuve à l'égard de cet homme, mort tragiquement, qui avait été son fiancé. Il aurait voulu sonder son âme, l'interroger sur ses sentiments. Elle l'intriguait. Etait-ce là un masque ou vraiment ne pensait-elle déjà plus au Tueur-de-Paons?

Il fut sur le point de lui demander: « Et ton fiancé, l'aimais-tu? » mais, à cet instant, elle concluait, n'ayant plus rien à lui raconter :

— Que veux-tu, Seigneur! Si Laï est mort ainsi, c'est que le Bouddha l'a voulu. Nous sommes tous dans sa main!

A l'entendre ainsi répondre, d'elle-même, à sa préoccupation secrète, il retrouva son sourire, ce sourire qui lui venait instinctivement aux lèvres quand il l'admirait.

D'un signe il la remercia, disant :

— C'est bien, je n'ai plus besoin de toi.

Elle sortit...

. . . .

Dehors, elle secoua d'un geste brusque les curiosités qui s'empressaient autour d'elle, et tentaient de

lui arracher des détails sur son entrevue avec le « Seigneur Administrateur ».

Hâtivement, elle écarta tous ces gens dont les papotages et les questions multipliées l'ennuyaient, et elle rentra chez elle.

31

Sa cai-nha semblait dormir sous le soleil écrasant de midi. A l'entour, le silence régnait et devant la porte les fleurs pourpres d'un flamboyant effeuillaient leurs pétales veloutés. Le seuil en était parfumé et toute la maison aussi.

Dans la chambre, sur une natte claire, le repas était servi. Thi-Bâ s'assit en face de sa grand'mère et mangea à peine. Distraite et préoccupée, elle répondait mal aux questions que lui posait la vieille femme. Le déjeuner terminé,elle alla s'asseoir dehors, devant la porte du jardin et,blottie sous un manguier,elle se prit à songer. Les heures s'écoulèrent pour elle en rêveries vagues, dans un sentiment d'engourdissement et de bien-être...

Et quand le soir fut venu et qu'elle fut couchée, comme elle se surprenait tout à coup à ressentir une obscure tristesse, elle reconnut ceci qui la fit sourire dans la nuit : elle avait passé tout son après-midi à attendre, elle s'était installée sous

le manguier parce qu'elle savait que, pour se rendre à son sampan, l'étranger devait passer par là et parce qu'elle espérait qu'il la verrait. En vérité, telle était la raison pour laquelle elle avait passé son après-midi, assise devant la porte de son jardin, parmi l'ombre d'un manguier !...

32

Elle apprit, le lendemain, que le « seigneur blanc » en avait encore pour plusieurs jours avant d'avoir terminé son enquête et elle en éprouva un contentement qui la surprit elle-même.

Assise au poste qu'elle avait désormais adopté, elle y réfléchissait cet après-midi là... Pourquoi donc pensait-elle ainsi, perpétuellement, à ce barbare ? Que lui était-il ? Rien... Et il ne lui serait sans doute jamais rien ! Ils s'étaient croisés un jour, par hasard. Aujourd'hui, le hasard voulait encore qu'il fût venu dans son village et qu'ils se fussent revus, une seconde fois. Ensuite il s'en irait et elle n'entendrait probablement plus parler de lui ! Alors ?... et elle s'irritait de découvrir la place que tenait déjà dans sa pensée cet inconnu qui n'était point de sa race et qui lui avait simplement souri lors d'une rencontre ! Elle était tentée de s'en aller, de rentrer dans sa cai-nha envahie d'ombre et de tiédeur et de s'y enfermer ; mais l'image du

Français surgissait aussitôt devant elle, évoquée par son désir inconscient — et elle restait !

. . . .

Et ce jour-là encore, il ne vint point.

33

Ce ne fut que le lendemain qu'ils se rencontrèrent. Le soir tombait. A l'approche de la nuit, le ciel se brouillait de teintes lilas, tandis que les flancs de la montagne devenaient d'un bleu ardent et noir et que dans la vallée de grands amas d'ombre flottaient, indécis...

Il avait achevé sa tâche du jour et flânait curieusement à travers le village. Comme il passait devant chez elle, elle se leva et le salua d'une courbette. Il répondit à son salut et s'arrêta. Debout l'un en face de l'autre, ils échangèrent des politesses orientales compliquées et subtiles, puis ils causèrent de choses indifférentes. Mais sa timidité lui étant soudainement revenue, Thi-Bâ s'embrouillant dans ses phrases, ne lui répondait plus que par des monosyllabes.

Une gêne passa entre eux et, au bout d'un instant, il s'en alla, sans qu'elle osât le retenir !...

34

Le jour suivant, pourtant, il revint.

Et chaque après-midi, désormais, à l'heure habituelle, ils se rencontrèrent, devant la porte du jardin, au pied du manguier centenaire qui étirait sur eux son ombre violette.

. . . .

Au loin, les flûtes des gardiens de buffles chantaient et dans le silence de la nuit qui venait, de grands oiseaux passaient, regagnant la montagne de leur vol rythmique et lent.

35

Un soir, il arriva plus tôt que de coutume et, tout de suite, il annonça :

— Je suis venu te dire adieu, Thi-Bâ. J'ai terminé mon enquête, et je pars demain.

Elle baissa la tête. Cela devait être; elle le savait, et pourtant elle était surprise d'avoir presque oublié qu'il dût s'éloigner.

Ils étaient bons camarades maintenant. Elle lui avait fait visiter sa cai-nha et le jardin, et elle lui avait présenté la vieille Sao, sa grand'mère. Il avait même bu le thé odorant qu'elle lui avait offert, un

jour, dans un petit bol de porcelaine bleue, transparent et léger. En vérité, ils étaient bons camarades !...

Elle secoua la tête et demanda :

— Est-ce que tu connais l'Étang-aux-Nénuphars? tu sais, celui qui est au bout du village ?

Étonné de sa question, il fit signe que non.

Elle eut une exclamation.

— Tia ! il faut que tu le voies avant de partir !

Et elle l'entraîna en riant. Lui, la suivait, amusé. Sur le bord de l'étang ils s'assirent côte à côte ; et, sur sa demande, elle lui raconta sa vie, son enfance, ses occupations et ses amusements. Il l'écoutait silencieusement, se gardant de l'interrompre et suivant d'un œil vague la palpitation d'une ombre que l'eau calme berçait avec lenteur.

Quand elle eut terminé, elle se tourna de son côté et dit timidement :

— Et toi?

Il parla à son tour. Elle apprit qu'il était en Annam depuis deux ans. Il était administrateur et habitait la ville européenne aux environs de laquelle était située la Grande Pagode. Il lui dit encore qu'il n'était pas marié et qu'il vivait seul. Oui tout seul, vraiment...

Un silence tomba entre eux.

Thi-Bâ lançait des branchettes dans l'étang

pour voir s'épanouir des « fleurs d'eau ».

Et brusquement, posant sa main sur celle de la jeune fille, il lui demanda :

— Veux-tu être ma congaï, Thi-Bâ?

Elle laissa tomber la motte de terre qu'elle s'apprêtait à lancer. Elle avait un tremblement au bout des doigts et elle regardait le jeune homme. Il lui souriait, de ce même sourire en coin, voilé un peu et très doux, dont il lui avait souri dans le parc de la Grande Pagode.

. . . .

Alors elle soupira et son regard erra sur le paysage, engloba l'étang, alla, par-dessus les arbres et les halliers, jusque dans la pauvre salle de sa cai-nha, s'enfuit plus loin, très loin, vers la ville européenne où Thi-Nam, son amie, parée de bijoux et vêtue de soie, habitait une grande maison luxueuse...

Elle vit tout cela, rapidement. A ses oreilles tintèrent les mots fatidiques que lui avait dits la vieille devineresse dans la pénombre sainte du sanctuaire, au pied du grand Bouddha doré, et machinalement elle murmura : « *Ce qui doit avoir lieu, aura lieu — et ce qui aura lieu sera le meilleur !...* »

. . . .

Une seconde fois, il demanda :

— Veux-tu, dis, veux-tu ?...

Elle ferma les yeux, et comme il se penchait sur

elle, près, tout près, d'un petit mouvement de tête timide elle fit signe qu'elle acceptait...

36

Le jour naît...

Adossée au mur de sa cai-nha, Thi-Bâ contemple une dernière fois son village.

Dans quelques instants, en effet, elle prendra le sampan qui doit la conduire à la ville où l'attend Raoul, et elle partira — pour ne plus revenir peut-être...

Les choses ont été vite réglées, et huit jours à peine se sont écoulés depuis le soir où, d'un signe de tête, elle a accepté d'être sa congaï. Elle sait maintenant qu'il s'appelle Raoul Lannois, car, avant de regagner la ville, il s'est entendu avec la vieille Sao et lui a laissé son nom et son adresse. La « bagia », largement dédommagée, n'a fait aucune difficulté ; pour la forme seulement, elle a protesté de sa tendresse maternelle et du chagrin qu'allait lui causer cette séparation.

Et maintenant Thi-Bâ s'en va...

Son léger bagage a été chargé la veille sur le sampan. Elle doit partir à cinq heures et il en est quatre et demie...

A l'horizon, derrière la montagne, le ciel se

teinte d'un rose délicat et tendre, et sur le village flotte une buée lumineuse.

Et Thi-Bâ regarde...

En face d'elle, à travers une éclaircie des arêquiers, semblables à de longs cierges bruns, elle aperçoit l'arroyo lustré comme une bande de soie grise et qui coupe la monotonie verdâtre des rizières. Elle songe qu'elle aimait aller s'asseoir sur les rives du petit cours d'eau et regarder, de longues heures durant, la coulée nonchalante et flâneuse de ses eaux lentes, de ses eaux si lentes qu'on les croirait immobiles.

Elle tourne ensuite la tête et voit la Grande-Montagne dont les flancs s'érigent, sombres et lourds, parmi la limpide douceur du matin qui naît... et plus près, parmi les derniers arbres descendus du mont, elle devine l'étang qui somnole — le doux étang aux eaux stagnantes, que fleurissent, de leurs corolles blanches et roses, les nénuphars aux larges feuilles.

. . . .

Mais déjà, de loin, la voix affairée du sampanier l'appelle :

— Thi-Bâ ! Thi-Bâ, dépêche-toi ! Qu'est-ce que tu fais donc?

Et Thi-Bâ, en courant, quitte son village !...

DEUXIÈME PARTIE

Le moine Narada au grand roi Mounda :

Il y a certaines choses qu'aucun Bouddha, ni qu'aucun Brahmane ne peut arriver à faire. Celle-ci entre autres : que ce qui est sujet à passer, ne passe pas... »

ANGUTTARA-NIKAYA.

I

Le voyage dura tout le jour...

Le soleil qui s'était levé derrière eux, énorme et rouge, illuminant le paysage de reflets pourpres, les rejoignit, surplomba la lente dérive de leur sampan, puis les dépassa, fuyant devant eux. Et ce fut quand la nuit déjà s'annonçait qu'ils distinguèrent, surgissant de l'occident et lointaine encore, la masse nombreuse et claire de la ville.

Lorsqu'ils arrivèrent au milieu des appontements, contre lesquels dormait déjà toute une flottille de jonques, l'obscurité régnait ; et dans l'ombre qui s'éployait autour d'elle, la cité flambait de toutes ses lumières. Les lueurs s'égrenaient en chapelets le long des rues, couraient avec les voitures, trouaient les façades des demeures alignées le long des quais, et s'épandaient crûment des globes illuminant les docks, les ateliers et les wharfs.

Thi-Bâ regardait le flamboiement de la grande ville semblable, au milieu des ténèbres, à un énorme brasier, au-dessus duquel flottait confusément un long halo. Une stupéfaction envahissait la jeune fille, une stupéfaction pleine d'attrait à laquelle se mêlait une griserie joyeuse, une sorte d'énervement délicieux. Elle eût souhaité débarquer tout de suite, se lancer à travers les rues qu'elle devinait pleines de monde, et se mêler à cette agitation et à cette vie nocturnes dont la rumeur arrivait jusqu'à elle.

Mais le sampanier avait reçu des instructions précises. Il vint jeter l'ancre dans une anse plus profonde, une anse creuse et toute chargée de nuit où la barque s'allongea, immobile, pareille, avec l'œil noir peint à sa proue, à un monstre paisible et somnolent.

2

Lorsque Thi-Bâ s'éveilla, le lendemain, le jour naissant striait l'orient d'une étroite bande pourpre qui,en s'allongeant, envahissait peu à peu l'horizon et montait victorieusement à la conquête du ciel. La jeune fille jeta un regard autour d'elle. La barque avait quitté son refuge de nuit, pour venir

s'amarrer à une estacade. Au delà, par-dessus la masse brune de la berge, on distinguait une rue qui fuyait entre deux allées d'arbres, derrière lesquels des façades blanches se montraient.

Alors, Thi-Bâ retrouva toute l'impatience qui l'avait soulevée la veille... Elle se hâta de faire sa toilette et de s'habiller. Puis, quand elle eut noué sur sa tête le foulard de soie violette dont les deux pans se balançaient sous son menton, elle rejoignit le vieux sampanier qui, accroupi à l'arrière de la barque, préparait le thé. Elle s'assit en face de lui et ils burent, brûlant, le liquide ambré que le vieil homme avait servi à la mode antique, en s'inspirant des très doctes préceptes édictés par le grand empereur Kien-Loung lui-même.

Tandis qu'elle dégustait le breuvage parfumé qu'il lui avait versé dans une tasse de porcelaine rose au fond de laquelle, préalablement, il avait posé une feuille de thé — une feuille d'un vert tendre et gonflé qui flottait et caressait les lèvres à chaque gorgée, — le bonhomme regardait la jeune fille et l'admirait.

Quand elle eut terminé, il demanda :

— Partons-nous?

— Allons, dit-elle.

Et son grand chapeau de paille, semblable à un plateau rond, au bras, elle sauta la première sur les planches disjointes de l'appontement.

Dans le silence matinal, la cité, encore assoupie,

lui apparut morne et très grande. Accoutumée au grouillement tumultueux des villages annamites où s'entassent les paillottes et s'enchevêtrent les ruelles, elle se sentait dépaysée. Elle suivait machinalement son guide. Tout en marchant, elle inspectait d'un regard curieux les bâtisses blanches, aux persiennes vertes et aux toits de tuiles, qui s'alignaient le long des avenues. La polychromie de ces constructions, caressées par le soleil levant, enchantait son âme d'enfant. Elle allait à travers les rues, la tête levée, les yeux éblouis.

Et, tout à coup, sans qu'elle s'en rendît compte, la ville se peupla. De toutes les portes, des gens affairés jaillirent et elle se retrouva, soudain, au milieu de l'animation et du bruit. Ç'avait été comme un éveil brusque, comme une étonnante apparition de vie qui, maintenant, s'agitait autour d'elle. En rebord des trottoirs, des boutiques s'ouvraient, des échoppes s'installaient étalant leurs éventaires. Des marchands ambulants, leurs paniers en équilibre sur un fléau posé au creux de leur épaule, s'en allaient au milieu d'une foule bigarrée, criant leur marchandise, agitant leur sonnette d'appel, faisant tinter le clic-clac de leurs claquoirs de bois... Et le tumulte montait, s'enflait, devenait une vaste rumeur faite des mille bruits de la vie citadine...

Thi-Bâ, étourdie, s'était plaquée contre la grille d'une maison. Immobile, elle regardait le tour-

billon vivant s'écouler, tournoyer, se mêler et s'enchevêtrer devant elle.

Le vieux sampanier dut la prendre par la main et la morigéner. Il réussit à l'entraîner. D'ailleurs, ils étaient presque arrivés. Ils suivirent en effet un boulevard, tournèrent à droite dans une rue qui descendait en pente douce vers le fleuve et s'arrêtèrent devant une porte de bois grillagée.

L'homme sonna, tandis que Thi-Bâ, le visage collé entre les barreaux de la grille, regardait curieusement la maison...

C'était une ancienne demeure annamite que l'on avait agrandie et transformée. Elle en gardait un air à la fois naïf et contourné — un air de vieille chose orientale rajeunie par des mains barbares — qui était plein de charme et d'étrangeté... Elle avait un toit de tuiles rouges, deux cheminées de briques, et une large vérandah circulaire, supportée par de longues colonnes brunes au long desquelles des rosiers s'enroulaient. Dans la façade, toute pâle, les persiennes closes mettaient de grandes taches sombres. Devant le perron d'accès en vieille pierre grise, un massif de palmiers éployait ses branches immobiles et, de la grille jusqu'à la maison, il y avait une longue allée de pins, où l'ombre et le soleil alternaient en dansant...

3

La sonnerie déclenchée par le sampanier avait vibré longuement.

Au bruit du carillon, des abois de chien avaient répondu, se prolongeant longtemps dans le silence Puis une fenêtre s'était ouverte et un boy était apparu.

Il se hâtait le long de l'allée et débouchait devant la grille. La lumière, à ce moment, tomba sur lui, enveloppant de clarté sa longue tunique blanche. Il avait un air ennuyé, des yeux agressifs. La voix hargneuse, il demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a?

Le sampanier, souriant avec tranquillité, dit :

— Je viens voir le maître. Il est là?

— Non, il est parti brusquement hier soir en tournée d'inspection. Il ne sera de retour qu'à la fin de la semaine.

Il se tenait devant la porte, sans l'ouvrir.

Alors Thi-Bâ se montra. Avec brusquerie et fierté, elle lança :

— Je suis Thi-Bâ, du village de Thua-Doÿ...

Aussitôt le boy se précipita et, saluant avec obséquiosité, ouvrit, toute grande, la porte, qui grinça sur ses gonds.

— Je suis Xé, le sais (1) du maître... Ta chambre est prête... On t'espérait hier. Le seigneur a dit que tu t'installes, en attendant son retour...

Il marchait devant elle, la guidant le long de l'allée — et de temps à autre il se pliait en une courbette respectueuse...

Thi-Bâ le suivait, pleine d'orgueil.

. . . .

Ils étaient, maintenant, tout en haut du perron, sous la vérandah blanche. Derrière eux, le jardin étalait sa verdure et par-dessus le mur, vers la rivière, une ligne d'arêquiers balançait mollement ses cimes chevelues.

Soulevant une tenture, le boy dit avec déférence :

— Voici ta chambre, sœur cadette.

Et Thi-Bâ entra chez elle.

4

Les premiers jours, en attendant que Raoul revînt, elle visita la maison. Elle en découvrit les pièces une à une, avec émerveillement. C'était son appartement à elle d'abord : trois salles étroites et longues, disposées à l'annamite et dont les murs étaient tendus de grandes soieries rouges brodées de

(1) Sais : cocher.

dragons et de chimères. La première pièce lui servait de salon : elle était meublée du grand lit de camp d'honneur traditionnel, d'escabeaux en bois de teck, et de tables sculptées. Après venait la chambre, enfin le cabinet de toilette, avec son grand tub rond, ses dalles blanches, ses cuvettes de porcelaine qui luisaient dans la pénombre et sa longue glace où le soleil venait se heurter en un éclaboussement d'or.

Contre les portes, dont on avait enlevé les battants, il y avait des bandeaux de satin gris frappés de caractères symboliques et des portières de perles multicolores et cliquetantes. Par terre, sur les carreaux, on avait étalé des nattes à petits damiers rouges.

Cet appartement, qui allait désormais être le sien, était tout au bout de la maison, à droite. Ses fenêtres s'ouvraient sur la vérandah, et de sa chambre Thi-Bâ pouvait voir toute une partie du jardin, la plus gaie, la plus intime aussi : celle où les lauriers-roses et les sureaux formaient de gros massifs aux senteurs à la fois amères et sucrées; celle où les bananiers recourbaient leurs larges feuilles d'un vert délicat et tendre ; celle enfin où les premières branches d'un grand flamboyant pourpre s'allongeaient, familières et respectées, jusqu'à venir frôler, à travers les hautes colonnes, les persiennes vertes de la salle de bain...

Puis, il y avait la salle à manger, le salon, le fumoir et, à l'étage, la chambre et la salle de bains de Raoul — où il était défendu à Thi-Bâ de monter.

C'était toute la maison, que complétait, alignée au fond du jardin, et cachée par les arbres, la longue file des dépendances : l'écurie, la remise, la cuisine et les chambres de domestiques...

. . . .

Et, déjà, cette vieille demeure, paisible et lumineuse, enfouie parmi son grand jardin silencieux, plaisait délicieusement à Thi-Bâ.

5

Quand elle eut tout examiné dans la maison, elle fit la connaissance des domestiques...

Il y avait Xé, le saïs, qu'elle avait déjà remarqué, parce qu'il l'avait reçue, le matin tiède et clair de son arrivée. C'était un petit homme, chétif et hargneux. Son corps malingre flottait dans ses tuniques. Mais il était aussi jardinier et nul ne savait, comme lui, repiquer une planche de radis noirs ou greffer un rosier. Et Thi-Bâ l'appréciait, parce qu'il aimait les fleurs et qu'il avait de grandes bottes à revers jaunes, ainsi qu'une livrée blanche à boutons de cuivre.

Il y avait encore Doc, le « bep » — le cuisinier — qui vivait devant son foyer, parmi les cendres

grises et les flammes dansantes. C'était un grand artiste culinaire en même temps qu'un joueur forcené — un joueur de « ba-quouen » (1) qui, n'ayant plus rien à jeter en jeu, n'avait pas hésité un soir à jouer sa femme qu'il avait perdue et regagnée — deux nuits plus tard.

Depuis qu'elle avait appris la chose, Thi-Bâ éprouvait pour cet étrange mari un mépris à la fois malveillant et indigné.

Il y avait enfin Do-Phu — le vieux Do-Phu, qui vivait dans une petite chambre dont tout l'ameublement consistait en une natte étalée entre un coffret de lettré et un attirail de fumeur — car il se piquait de sagesse, et l'opium l'inspirait! Il était à la fois maître d'hôtel et valet de chambre, et, son service terminé, il venait aspirer ses pipes, voluptueusement. Après quoi, il écrivait des vers compliqués et subtils dont il composait un poème en l'honneur de la « drogue » et de la méditation.

Il avait un corps interminable, surmonté d'un long visage qu'allongeaient encore une barbiche rare et une moustache tombante, toutes blanches. Il était sentencieux et dévoué, plein d'indulgence et de mépris. Il savait commenter, en esprit cultivé, les vérités fondamentales du Tao-Té-King, et chanter, en poète fleuri, les délices incomprises du rêve. Il était très vieux avec une âme très jeune.

(1) Jeu de hasard qui se joue avec un dé, et un tableau numéroté.

Et Thi-Bâ l'aima, parce que sa chambre était toujours fraîche et silencieuse, parce qu'il était lui-même plein de bonté et d'ingéniosité, parce qu'il savait une foule de choses très amusantes et très curieuses et parce que, enfin, il y avait, dans un panier en osier tressé, suspendu au-dessus de sa porte, une cigale qui chantait continuellement...

6

Sixième jour après son arrivée...

Il fait chaud et lourd. Le long des colonnes de la vérandah, les roses s'effeuillent, jonchant les dalles de pétales rouges et jaunes... Le printemps agonise doucement, et l'été déjà s'annonce...

Au plafond de la chambre, des reflets de soleil, que réverbère l'eau d'un bassin, miroitent et dansent fugitivement, pendant que Thi-Bâ, étendue sur sa natte, les coudes à terre et le menton dans la paume des mains, songe, pleine d'ennui... Elle est seule. Le pankah, que tire avec son pied, dehors, un gamin somnolent, allongé sur le dos, ne réussit qu'à déplacer un peu d'air chaud, et la brise qui se glisse sous les portes — ce vent coulis d'ordinaire frais et perfide — est aujourd'hui tiède, au point qu'on ne la sent même pas !

Elle se retourne lentement et bâille... Elle s'ennuie !...

Le long de sa nuque d'ambre claire une petite sueur imperceptible pointe en gouttelettes et lui fait la peau moite. Elle a l'impression d'être tout entière dans un bain de vapeur. Et pourtant, elle vient d'ôter sa tunique et elle n'a plus sur elle que son large « cai-quan » de toile amidonnée, blanche et glacée...

Son buste nu s'étire et se cambre, arrondissant la grâce frêle de ses seins enfantins et fermes. Au fond de la pièce, en face, une glace répète le torse frais et Thi-Bâ, se redressant lentement, marche vers son image — vers son image longue et fine qui, du fond de son miroir, vient au-devant d'elle, pleine d'ombres fondues et de reliefs exacts...

Ses cheveux se sont défaits et sur la natte rouge le « cai-quan » blanc vient de glisser... Alors, debout en face de son clair reflet que plus rien ne voile, Thi-Bâ continue à s'examiner avec curiosité. Son cou flexible et ses bras enlaceurs lui plaisent, de même que ses jambes délicates que prolongent des cuisses brunes et fuselées. Son ventre puéril et sans plis, ses hanches lisses et ses pieds menus et roses lui apparaissent, harmonieux et doux, et la font sourire complaisamment...

Il fait chaud et lourd.

...Dehors, dans la cour brûlée de soleil, on entend le battement d'ailes d'un vol de ramiers et le roucoulement voluptueux d'une nichée de colombes...

. . . .

Et Thi-Bâ songe : « Pourquoi n'est-il pas là, le maître qui est venu me chercher au pied de la Grande-Montagne Bleue ? Pourquoi n'est-il pas là !... »

Car elle se sent énervée, pleine de douceur et de bonne volonté...

7

Il arriva le surlendemain, après déjeuner.

Thi-Bâ, prévenue, avait tenu à le recevoir en grande cérémonie. Elle avait revêtu sa tunique de soie violette, où les minuscules boutons de cuivre étaient comme des points d'or semés au hasard. Elle avait soigneusement lissé les coques de sa chevelure dont l'édifice compliqué s'enveloppait d'un turban de toile éclatante. A ses chevilles et à ses poignets elle avait passé des anneaux d'argent qui cliquetaient avec limpidité à chacun de ses mouvements.

Ainsi parée, elle l'avait attendu en haut du vieux perron gris, toute droite — pour l'accueillir et embellir son arrivée d'un sourire de femme.

Mais il avait escaladé les marches très vite deux par deux et elle ne l'avait point reconnu, tant son visage était fatigué. Il avait les cheveux en désordre, mêlés de sueur et de poussière. Ses traits étaient
et il regardait mal sous ses paupières rougies

par le soleil et brûlées par le ruban éclatant des routes parcourues.

Pourtant, il l'aperçut et s'arrêta un instant pour jeter :

— Ah ! ah ! tu es arrivée ?

— ...

— Et tu es satisfaite de ton installation ?... oui ! eh bien, tant mieux...

Puis il passa.

. . . .

A la fois contente et triste, elle était rentrée dans sa chambre. Et elle avait songé longtemps, car elle avait l'impression que tout était changé de ce qui, la veille encore, avait été son rêve et son espoir...

Était-ce bien le même homme, qui là-bas, sur les rives de l'Étang-aux-Nénuphars, trois semaines plus tôt, lui avait demandé de sa voix chargée de tendresse désireuse :

— Veux-tu ? dis, veux-tu ?...

et qui, aujourd'hui, s'était à peine arrêté, pour lui jeter, distraitement :

— Tu es contente ?... oui ! Eh bien tant mieux !... puis avait passé ?...

8

Mais le soir, après dîner, il descendit chez elle. Il la trouva, allongée par terre sur une natte,

occupée à grignoter des pistaches grillées, et des bonbons au gingembre. En le voyant entrer, elle s'était soulevée et, les coudes collés au corps, les deux bras croisés sur la poitrine, elle se prosterna en signe de soumission et de tendresse.

Il vint s'asseoir près d'elle.

Elle lui offrit des sucreries et demanda :

— Tu as fait bon voyage? C'était loin où tu es allé?

Il fit un geste vague qui désignait l'Orient.

Elle s'aperçut alors qu'il demeurait silencieux et qu'il n'avait guère envie de parler, et elle se tut.

Elle s'était recouchée. La tête appuyée sur son coude, elle le regardait.

Il avait des yeux étranges — des yeux dont les regards luisaient et semblaient fluides — des yeux dont les prunelles élargies flottaient parmi le blanc délicatement teinté de bleu...

Maintenant, il était tout contre elle ; sa bouche s'inclinait vers la sienne. Et, brusquement une sensation étrange et neuve s'empara d'elle : quelque chose de jamais éprouvé, comme un immense frisson intérieur, comme une onde miraculeuse qui montait en elle, la bouleversait, l'épuisait et la laissait sans force — tandis que les lèvres de l'homme emprisonnaient ses lèvres et les baisaient, savamment...

Et sans savoir pourquoi, elle fut prise d'une panique irraisonnée, d'une peur brusque qui la fit se rejeter en arrière, se lever et s'enfuir.

Elle était allée se tapir dans un coin de la pièce et elle demeurait là, collée contre le mur, haletante, toujours tenaillée par cette frayeur inexplicable qui la faisait trembler, qui la faisait gémir et pleurer. Et entre deux sanglots, elle suppliait :

— Oh ! laisse-moi... laisse-moi... sois bon... j'ai si peur...

Il la contemplait, stupéfait.

A la fin, il eut un grand éclat de rire qui sonna à travers la pièce et dit :

— C'est bon, je m'en vais... calme-toi...

Et, sans plus s'inquiéter d'elle, il sortit, continuant à faire tinter son grand rire sonore de barbare.

9

Les jours suivants passèrent, sans qu'il parût se soucier d'elle. Il semblait avoir tout oublié de cette scène, dont elle se souvenait maintenant avec un peu de honte et beaucoup de surprise.

Qu'avait-elle éprouvé ce soir-là? pourquoi cette épouvante bizarre et brusque? Le savait-elle elle-même?... Elle aurait voulu qu'il lui fît des reproches pour pouvoir s'épancher. Mais il ne s'occupait pas d'elle.

Il était si calme et si plein d'indifférence qu'il n'avait même point l'air de la bouder — et cela, plus que tout le reste, humiliait Thi-Bâ. Elle sentait

qu'il n'était pas fâché, mais qu'il la dédaignait, simplement, et elle en éprouvait une irritation un peu rancunière...

L'été maintenant était tout à fait venu. Il régnait sur le grand jardin qu'il écrasait de chaleur et qu'il étourdissait de lumière. La maison, elle-même, subissait l'influence de la saison éclatante. Tout y était silencieux. On vivait la plupart des heures, derrière les volets clos, parmi la pénombre.

Et Thi-Bâ, tout doucement, apprenait sa nouvelle vie. Elle ne sortait pas encore en ville. Elle passait ses journées à regarder autour d'elle et à observer.

Elle savait à présent, une foule de choses de l'existence de Raoul.

Elle savait qu'il se levait très tôt, qu'il prenait un tub, qu'il lisait jusqu'à neuf heures. Alors il allait au bureau. A midi, il était de retour pour le déjeuner qu'il aimait à prolonger, en buvant son café et en fumant des cigarettes.

A trois heures, c'était de nouveau le départ pour le bureau. Parfois il rentrait à six heures et prenait l'apéritif, sous la vérandah, avec des amis, — d'autres barbares comme lui qui riaient en la voyant.

D'autres fois il restait à dîner en ville, et il ne rentrait que très tard le soir.

Mais le plus souvent, il revenait vers huit heures. La voiture allait le prendre au cercle et le ramenait.

Il dînait vite, puis prenait un livre ou des journaux et tantôt dans son fumoir, tantôt sous la vérandah, il lisait jusqu'à ce que le sommeil lui vînt... Alors il montait chez lui.

Thi-Bâ, dans sa chambre, entendait son pas d'homme errer au-dessus d'elle, aller à la salle de bains, revenir à la chambre, marcher encore. Puis le lit craquait... et brusquement le silence, le grand silence sonore des nuits annamites, enveloppait la maison et la berçait du chant aigre de ses grillons...

10

A force de vivre dans son ombre et de l'étudier silencieusement, elle arriva très vite à le connaître. Quelques semaines après son arrivée, elle était au courant de la plupart de ses goûts et de ses habitudes... Elle savait qu'il détestait qu'on fît du bruit le soir autour de la maison ou qu'on le dérangeât au milieu de ses lectures et de son travail.

Et quand il lisait, elle s'asseyait à ses pieds. Elle demeurait immobile, figée dans une pose un peu hiératique, les jambes croisées sous elle, les bras le long du corps, et les deux mains à plat sur les cuisses. La tête légèrement renversée, les yeux fixés sur le visage de Raoul, elle suivait les impressions qu'il ressentait et les partageait instinctive-

ment. C'est ainsi qu'une après-midi, parce qu'il lisait du Courteline, elle s'amusa de le voir rire et rit avec lui, bien qu'elle ne comprît point la cause de sa gaieté...

Quand il écrivait, elle le regardait curieusement, mais avec un peu de dédain, parce que sa plume grinçait sur le papier et qu'il ne savait pas se servir du pinceau de lettré, et aussi parce que les caractères qu'il inscrivait étaient petits, embrouillés et dépourvus de grâce — si laids et si barbouillés auprès des caractères harmonieux et nets que Do-Phu traçait de sa main experte !...

Mais en revanche, elle lui savait gré d'aimer le thé qui est une boisson noble et le café dont l'arome est si voluptueux ! Elle était flattée, également, qu'il sût monter à cheval tout comme un mandarin, et avec plus d'élégance peut-être. Elle l'admirait enfin parce qu'il avait su façonner son esprit à la pensée orientale et parce qu'il était capable d'apprécier la sagesse et les vers de Do-Phu...

Et, à cause de toutes ces qualités, elle le jugeait sympathique.

Quand il dînait seul, n'ayant pas invité d'ami, elle se tenait derrière sa chaise. Elle avait, ainsi, appris à le servir et un matin que Do-Phu était souffrant, pour avoir trop fumé de la divine drogue, ce fut elle qui le remplaça... A partir de ce jour elle le servit régulièrement.

Au début, la chose lui avait paru fastidieuse :

maintenant, au contraire, elle y trouvait une distraction et un amusement.

Avant qu'il n'arrivât du bureau, elle allait dans la salle à manger jeter un dernier coup d'œil sur la table que Phu avait mise, et elle parachevait le couvert, délicatement, par une attention de femme : quelques fleurs de flamboyant, d'hybiscus ou de frangipanier semées en surtout sur la nappe, un bouquet d'œillets sauvages évasé au col mince d'une vieille potiche... Puis elle l'attendait — et lorsqu'il apparaissait sur les dernières marches du perron elle sonnait le gong pour avertir Doc que « Ong Raoul » était arrivé et qu'il pouvait servir... Et comme la nuit descendait, elle allumait l'électricité.

Sous la lumière crue, l'argenterie et les cristaux étincelaient. Au flanc des carafes, le vin rose prenait des reflets veloutés de topaze brûlée. Par les fenêtres grandes ouvertes, l'odeur fade du jardin soufflait et avec des bouffées tièdes de brise, les lucioles et les phalènes d'un soir, envahissant la pièce, venaient tourbillonner autour de l'abat-jour rose de la lampe et s'abattaient sur la table où elles rampaient, les ailes encore vibrantes...

II

Un après-midi pendant que Raoul était au bureau, elle sortit pour aller voir Thi-Nam et lui apprendre sa nouvelle dignité.

Xé, le saïs, la guidait. Ils suivaient les rues de la ville européenne. Des grands arbres alignés le long des trottoirs, une ombre épaisse tombait, mêlée de soleil. Derrière les grilles, les jardins étalaient des massifs de verdure et des parterres de fleurs parmi lesquels les maisons montraient leurs façades éclatantes de blancheur et leurs persiennes vertes soigneusement closes.

Ils longèrent un moment les quais, puis s'engagèrent sur le pont suspendu qui franchit la Rivière-des-Parfums et mène du quartier européen à la ville indigène. Sous eux, parmi la chaleur lourde de l'été, le cours d'eau étalait son lit boueux et large, son lit brun où s'alignaient, échoués sur le flanc, une longue rangée de sampans et de jonques. Entre les deux rives plates, un peu d'eau coulait, jaune et lente, serpentant mollement parmi les bancs de vase desséchée.

Comme ils arrivaient dans la rue des Étangs-Sacrés, au milieu de laquelle habitait Thi-Nam, ils l'aperçurent qui sortait de chez elle. Elle allait partir sans les voir, mais Xé se précipita.

Alors, elle s'arrêta et reconnut Thi-Bâ...

Elles rentrèrent aussitôt dans la maison basse, où rien n'avait changé depuis le dernier passage de Thi-Bâ, deux mois plus tôt...

Des étroites fenêtres, le même demi-jour pâle tombait dans la pièce, flottait le long des murs — et n'arrivait point à dissiper l'ombre amassée dans les angles. Le Bouddha domestique trônait toujours, éclairé par les reflets jaunes de la veilleuse... Aux murs c'étaient les mêmes tentures, les mêmes décorations... Et à travers la grande salle, étroite et longue, les mêmes meubles de bois de teck luisaient, polis et noirs.

Thi-Bâ parlait :

— Moi aussi... moi aussi, je suis la congaï d'un blanc !...

— Ici, à Hué?...

— Oui, ici, dans la même ville que toi, près de toi.

— Depuis quand? Qui est-ce? Comment l'as-tu connu?

Thi-Bâ sourit devant la stupéfaction de son amie et fit miroiter les bracelets d'argent de ses poignets :

— Je suis arrivée il y a quinze jours... Je l'ai rencontré dans le parc de la Grande Pagode, lorsque je suis venue consulter le Bouddha... Tu t'en souviens?... Il s'appelle Raoul Lannois...

— « Ong » Lannois? L'administrateur qui habite de l'autre côté de la rivière, au bout de la rue du Royal Tombeau?

— Lui-même. Tu le connais donc?

— C'est l'ami intime de « Ong » Lebrais !... Et où habites-tu, toi?

— Avec lui. Il m'a donné en bas, tout au bout de la maison, trois pièces : une chambre, un salon, une salle de bains... Tu viendras me voir... Si tu veux, nous sortirons toujours ensemble. Nous serons, de nouveau, comme là-bas au village durant notre enfance, deux petites filles inséparables et tendres. Tu me montreras la ville, tu m'enseigneras à être experte et savante dans l'art de plaire au maître, et moi je te parlerai de Thua-Doÿ, de la Grande-Montagne-Bleue et de la forêt profonde...

« Et la vie coulera, lente et douce...

. . . .

Ainsi bâtissait-elle sa vie, tandis que dehors, parmi la lumière éclatante, le merle mandarin, dans sa cage de bambou, égrenait son répertoire d'injures où les mots français alternaient avec les mots annamites...

12

Une heure...

Dans l'air immobile et lourd, les arbres étalent leurs cimes rondes qu'une buée lumineuse enveloppe. Une chaleur écrasante plane sur la ville. Tous les murs sont tièdes. Les allées sablées du jardin,

toutes jaunes, sont éclatantes et chaudes. Au-dessus des massifs, de grandes ondes s'élèvent qui flottent mollement.

Une heure...

Le bruit du jet d'eau dans le bassin est limpide et monotone. La voix des cigales ivres emplit l'espace d'un immense grésillement. Au fond de la cour, la flûte d'un boy chante...

Une heure...

C'est l'instant de la sieste, l'heure paisible et bonne où tout dort parmi l'accablement et la lassitude de l'été tropical. Assise auprès de Raoul, Thi-Bâ l'évente lentement. Une langueur l'envahit, faite de la torpeur que verse le ciel embrasé et de l'apaisement que la pénombre met dans la pièce, Par les lames des jalousies tirées, des rais de soleil filtrent en faisceaux d'or. Un brûle-parfum de cuivre luit obscurément dans son coin envahi d'ombre...

Sur le divan, Raoul somnole à peine. A côté de lui, Thi-Bâ, les paupières baissées, songe vaguement... Elle songe à l'étrange baiser qui l'a tant épouvantée, quelques jours plus tôt et, en même temps, le désir aigu la mord de revivre cette caresse inconnue et fugitive, dont l'impression neuve et vive descendit si loin en elle, — si loin que le souvenir en demeure encore présent à sa mémoire !...

Et elle se penche. Elle voit tout près d'elle le visage du jeune homme et ses paupières sillonnées de rides minuscules ; elle voit ses cils qui, de chaque

côté de la ligne nette de son nez et sous l'arc fin des sourcils, frémissent et battent, imperceptiblement ; — elle voit surtout cette tache rouge qui ressemble à une fleur étrange et qui est sa bouche tiède d'homme ! Elle s'incline encore, attirée. Et tandis qu'elle s'approche, la vision se brouille, s'imprécise ; les traits se fondent, deviennent un masque pâle et vague où seule se détache encore nettement la fleur des lèvres, immobile et pourpre...

Et de nouveau, brusquement plaquée par deux mains qui, passées autour de son cou, l'attirent et la ploient, c'est son souhait inconscient qui s'exauce et la martyrise, — c'est l'inoubliable baiser qui renaît et la fouille profondément en sa chair frémissante — c'est toute la douceur, toute la terreur du premier jour qui ressuscitent...

. . . .

Alors, avec un petit gémissement de souffrance et de joie qui trembla parmi le silence amassé, elle fut sienne tout entière...

13

Et les semaines s'enfuirent, tout doucement. Dans le ciel d'un bleu violent, l'été s'en allait lentement vers sa fin...

Thi-Bâ, maintenant, menait sa vie nouvelle...

Levée tôt le matin, elle partait pour la ville anna-

mite, de l'autre côté de l'eau. Elle y retrouvait Thi-Nam. Toutes deux alors flânaient à travers les ruelles encombrées d'échoppes. Puis, leurs acquisitions faites, elles s'en revenaient ensemble et passaient la matinée réunies tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre, jusqu'à l'heure du déjeuner.

Après la sieste que Thi-Bâ prolongeait, elle sortait en pousse, et avec Thi-Nam, qu'elle passait prendre, elle faisait une longue promenade à travers la campagne. Elles allaient toutes deux, au trot cadencé des coureurs, jusqu'aux pagodes disséminées aux environs de la ville. Elles s'y arrêtaient parfois, le temps de faire brûler une baguette d'encens et de se prosterner au pied des Bouddhas somnolents.

Mais le plus souvent, elles continuaient à travers la campagne jusqu'aux petits villages qui se nichent parmi des bouquets de bambou et d'arêquiers et s'enroulent autour de la capitale annamite, pareils aux grains d'un miraculeux chapelet de verdure.

Le long du chemin, elles bavardaient, se racontant leur vie à la maison, échangeant leurs idées et leurs réflexions. Elles parlaient peu du passé ; elles s'inquiétaient surtout de l'avenir, et par instants, il y avait entre elles de grands silences tout pleins de pensées, durant lesquels elles songeaient à toutes ces années qui s'étendaient encore devant elles, — insondables et mystérieuses.

Quand la nuit venait, elles rentraient. Sur leur

route, les arbres étiraient leurs ombres plus longues et toutes droites. Le ciel se ternissait et s'endeuillait de lueurs mauves, tandis que les nuages floconneux et bas, levés de l'occident, s'ensanglantaient d'une frange pourpre... A travers les rues de la ville, qu'elles traversaient à vive allure, quelques lumières déjà s'allumaient. Devant le pont, elles se séparaient. Thi-Bâ pressait son coolie, de peur que Raoul, en rentrant, ne la trouvât point. En général d'ailleurs, il revenait tard du cercle où il avait achevé sa journée par une partie de tennis ou une heure d'épée.

Le dîner terminé, ils allaient s'asseoir dehors dans le jardin, et pendant qu'il lisait à la lueur d'un photophore, elle restait à côté de lui à regarder les étoiles apparaître et luire dans le ciel limpide et transparent.

. . . .

Ainsi passait la vie, — passait tranquille et douce, la vie de Thi-Bâ, la fille aux yeux clairs du village de Thua-Doÿ.

14

Parmi les choses qu'elle aimait, il y avait le marché. Elle y allait de temps à autre, le matin.

Il était établi sur la place située le long de la rivière, un peu au delà du pont. L'encadrant de leurs

ombres alignées et parallèles, de grands arbres touffus se rangeaient en une ligne obscure, derrière laquelle on apercevait des maisons et des boutiques indigènes.

Quand il faisait trop chaud, les « bagias », accourues des environs, venaient s'accroupir sous les tamariniers et les manguiers. Par groupes de quatre ou cinq, elles s'assemblaient en rond, sur leurs talons. Autour d'elles, parmi la lumière rude que réverbérait le sol poussiéreux, l'ombre des vieux arbres se découpait avec netteté, dessinant le contour sombre de leurs cimes arrondies.

Au milieu de la place, sous le vaste hangar rectangulaire couvert de tôle, les chalands établissaient leurs comptoirs. Et dès l'aube, c'était un tumulte étonnant, fait de centaines de voix aiguës qui grinçaient, sifflaient et cliquetaient, interpellant des clients, hurlant des marchandises, offrant un article, discutant un prix ou se lançant des insultes.

Thi-Bâ arrivait vers huit heures, au plus fort du brouhaha, au plus ardent de la mêlée commerciale. Elle allait lentement, flânant d'un étalage à l'autre.

De chaque côté des allées, où coulait le flot continu des acheteurs, des pyramides de mangoustans bruns et de letchis pourpres, des amas de mangues jaunes, d'ananas roux et de pastèques vertes aux blessures roses, s'érigeaient et s'étalaient, croulaient avec des ruissellements de lumières et des jeux violents de couleurs...

C'était la « ruelle-aux-fruits ». A côté il y avait la « ruelle-aux-légumes », « aux volailles ». Plus loin, celle des soieries et des cuivres, celle des bestiaux, celle des laques et des bijoux...

Derrière leurs étalages, les commères ridées glapissaient, appelant l'Européen qui passait et lui offrant les poissons de rivière et de mer, les poissons secs et les poissons conservés à la saumure, les écrevisses roses ou les purées mauves de crevettes.

Repoussant les « nhôs » qui l'assaillaient dès l'entrée et s'accrochaient à sa tunique, en réclamant des « sapèques », Thi-Bâ traversait une première fois le marché, lentement.

Elle n'achetait rien — ou pas grand'chose : çà et là une tasse de thé, un bol de soupe chinoise, un mangoustan. Puis elle revenait dans l'autre sens. Elle croisait une ou deux congaïs amies, des « beps » qui venaient faire leurs achats pour la journée, quelques Européens qui flânaient curieusement le long des tréteaux, ou bien des femmes de fonctionnaires qui faisaient elles-mêmes leur marché et qui avançaient, un air de dégoût sur le visage, en serrant contre elles, de leurs deux mains, leurs jupes de toile blanche. Derrière elles, un gamin trottait, portant le panier d'osier blanc où elles entassaient, au fur et à mesure, leurs emplettes.

Et Thi-Bâ regardait la foule couler... Assise près du marchand de fleurs, elle attendait Thi-Nam et quand celle-ci arrivait, lasses du bruit et de la bous-

culade, étourdies par tous ces gestes inutiles et par tous ces cris, les deux amies s'éloignaient ensemble doucement, heureuses de retrouver le silence paisible et tiède des larges avenues européennes, bordées d'arbres et de villas.

15

Puis, ce fut la ville même avec laquelle elle se familiarisa. Un après-midi, tandis que Raoul somnolait, elle était allée s'accouder à la fenêtre de sa chambre, et elle était restée là longtemps plongée dans une contemplation muette.

De l'étage où elle était, la vue s'étendait sur toute la vallée qui se déroulait de chaque côté de l'arroyo. Sur la rive gauche, parmi les arbres, la ville européenne s'ouvrait en éventail, érigeant ses toits rouges ou bruns et ses murs blancs qui mettaient des taches éclatantes parmi la verdure. En bas, presque au pied de la muraille qui clôturait le jardin, la Rivière-des-Parfums fluait, — et selon les heures de la journée, elle était pareille à une coulée de vif-argent, ou bien semblable au déroulement d'un ruban de soie gris sombre. Des barques s'y pressaient au long des berges boueuses, échouées et tellement nombreuses et serrées, que par endroits leurs roofs se confondaient et ne formaient plus qu'une longue carapace brune et tortueuse. Au milieu de ce

fouillis de jonques et de sampans, des vedettes blanches se faufilaient, rapides et fines, et leur sifflet aigu déchirait par moments le grand silence accablé de la sieste.

Au delà, contre les hautes murailles grises de la vieille citadelle et de la Cité Impériale, la ville indigène étalait son entassement de cai-nhas, son enchevêtrement de rues, de ruelles, de sentiers et de venelles, avec leurs échoppes et leurs boutiques, avec leurs restaurants chinois, leurs magasins de soierie et de bijoux et leurs débits de choum-choum (1), — avec tout ce grouillement, tout ce fourmillement de vie, de tumulte et d'agitation qui en faisait comme un vaste, comme un continuel marché !...

C'était le faubourg annamite, et Thi-Bâ avait eu vite fait de le connaître jusqu'en ses moindres recoins. Mais la ville européenne avait été plus longue à pénétrer, plus compliquée à comprendre.

Accompagnée et guidée par Thi-Nam, elle étudia les rues, flâna sur les boulevards, s'attarda aux devantures des magasins, des cafés et des cercles. Et peu à peu, elle finit par ne plus éprouver cette impression de dépaysement et d'inquiétude qu'elle avait ressentie les premiers jours de son arrivée... La cité, en effet, lui apparaissait maintenant simple et accueillante, aussi simple et aussi dépourvue de

mystère et d'embûches que le village où elle avait grandi.

Et elle se rappelait, avec étonnement, la sensation qui s'était éveillée chez elle le matin de son débarquement où tout lui avait semblé si extraordinairement bruyant et mouvementé !...

C'était donc cela, en somme, une grande ville européenne : des maisons blanches ayant leurs murs et leurs grilles sur le même alignement, des avenues bordées d'arbres et baignées d'ombre, des rues qui, toutes, fuyaient, coupées à angle droit par d'autres rues semblables, plus ou moins longues, plus ou moins larges?... C'était cela : la résidence, l'église dont la flèche aiguë s'effile vers le ciel, le cercle avec ses tennis et ses pelouses, l'hôpital, son parc et ses allées sablées, l'école et le tumulte de ses voix enfantines aux heures de récréation, la gare enfin avec son bruit de brinqueballement métallique, ses sifflets grinçants et le halètement de ses machines... et puis d'autres monuments encore, également entourés de verdure, et pareillement troués de fenêtres alignées le long des façades?

Comme elle avait vite accompli le tour de ce monde, qui avait été pour elle, tout d'abord, la source de tant de surprises et de tant d'émerveillements !... C'était cela, une grande ville européenne?... Rien que cela?...

Elle s'y mouvait à présent, sans hésitation, très à

l'aise. Elle connaissait toutes les villas ; elle s'était intéressée à toutes les façades claires, entr'aperçues parmi les arbres... Elle savait qu'ici habitait le docteur, là le sous-directeur des douanes, ailleurs un ménage d'officier.

. . . .

De nouveau, elle retrouvait le sentiment de torpeur dans lequel jadis elle vivait là-bas, au village, parmi l'ombre dominatrice de la Grande-Montagne. Ses journées coulaient, une à une, monotones et douces, et elle se sentait profondément heureuse, — d'un grand bonheur paisible, uni et quotidien...

16

L'hiver s'écoula ainsi, lentement ; et, comme une fleur miraculeuse qui s'ouvre, l'été s'épanouit à nouveau...

Dès les premiers beaux jours, Thi-Bâ avait repris ses promenades en pousse, avec son amie Thi-Nam. Elles avaient changé de but. Elles n'allaient plus maintenant du côté des pagodes. Elles descendaient, au contraire, vers les tombeaux des grands rois et suivaient la route bordée d'arbres qui longe la Rivière-des-Parfums.

Leurs pousses les déposaient devant la porte dont l'ogive lourde ébrèche la vieille muraille que le temps

a rongée et que la mousse recouvre d'une lèpre verdâtre et veloutée. De chaque côté du portique, deux dragons de faïence montent la garde, — deux dragons impériaux dont les pattes s'ornent de cinq griffes. Sur la crête du mur, de loin en loin, un griffon, une chimère ailée, ou bien encore un apocalyptique coursier se cabrent hiératiquement et semblent veiller sur les antiques nécropoles où dorment, depuis de longs siècles, les souverains des vieilles dynasties éteintes. Parmi l'effeuillement roux des grands arbres, entre les allongements d'ombre des futaies et les luisances bleuâtres des pièces d'eau fleuries de nénuphars et de lotus, reposent, en effet, les quatre grands empereurs dont s'enorgueillissent les patriotes annamites : *Gia-Long*, le guerrier, l'âpre et dur conquérant qui fonda son royaume et le garda, le sabre au poing ; *Minh-Mang*, le doux roi sage et lettré qui dota son pays d'une constitution et l'administra vertueusement ; *Tieu-Tri*, aux vues pratiques et nettes, qui favorisa le commerce et l'industrie d'Annam ; *Tu-Duc*, enfin, qui couronna l'ère triomphale de sa race par un règne plein de somptuosité et de faste dédié aux lettres, aux arts et aux plaisirs...

L'espace, autour de leurs dépouilles royales, n'a pas été ménagé. L'ensemble des demeures funéraires occupe l'emplacement d'une petite ville, car la grandeur des lieux indique la grandeur des morts qui reposent au sein de la terre annamite.

Au bout des avenues, par delà les arcs symboliques, enrichis de devises rituelles, les monuments consacrés au culte des grands disparus érigent leurs toits doublement incurvés.

Et c'est un cadre étrange, un décor à la fois majestueux, serein et familier, à travers lequel on va lentement et mélancoliquement — car, sous les hauts manguiers centenaires et les banyans aux mille bras, autour des grands murs intérieurs, dans les longues allées ombreuses et tièdes, sur les étangs et les bassins aux eaux glauques, — à travers tout ce parc immense et silencieux, en un mot, planent comme la nostalgie d'un regret et la douceur d'un souvenir qu'il est impossible de ne point subir — tant il semble que ce soit, ici, le domaine du silence, la terre de l'oubli, et du renoncement aux décevantes vanités humaines...

Dans ce parc, peuplé de souvenirs augustes, les deux jeunes femmes avancent cet après-midi-là. Du ciel si bleu, la lumière s'épand en nappes blondes. Pas un bruit, pas un souffle. Sous la voûte des arbres, une immobilité infinie flotte mystiquement. De temps à autre, lointaine et triste, la plainte d'un gong vibre, et, plus proche, au détour d'une allée, le chuchotement discret de barbares en visite froisse le silence tiède.

Thi-Bâ et son amie se sont arrêtées. Devant elles, dans la perspective fuyante d'une avenue, Raoul

Lannois, débouchant d'un sentier transversal, marche auprès d'une Européenne dont la silhouette, drapée de toile blanche, se détache nettement sur un pan de ciel bleu qui luit au bout de l'avenue...

Ils marchent lentement... La jeune femme, de la pointe de son ombrelle, remue, en passant, un tas de feuilles mortes. Thi-Bâ la reconnaît pour l'avoir croisée plusieurs fois dans la rue. Elle se nomme Mme Rassin. Elle est très grande, avec une longue tête fine qu'allonge encore la lourdeur de sa chevelure noire qu'elle façonne en une manière de heaume, — avec une belle tête de faunesse cruelle et magnifique sur un corps nerveux et rare dont elle moule les formes harmonieuses en des enroulements d'étoffes légères et souples.

Elle va doucement, s'arrêtant pour montrer un coin de parc, pour demander une explication, pour solliciter la traduction d'une devise inscrite au fronton d'un portique. Le jeune homme la suit et, docile, répond à ses questions, donne des détails. Par instants, sa voix s'élève et vibre parmi l'ombre chaude...

Maintenant, les voici au croisement de plusieurs allées dont l'intersection dessine un rond point au milieu duquel deux vieux bancs de marbre, aux cassures grises, se font face. Au loin, entre des balancements de branches, une pièce d'eau miroite, glauque et argentée. Ils se sont assis sur le banc dont le dossier s'orne d'un dragon royal à cinq griffes

minutieusement buriné par quelque artiste, autrefois célèbre, aujourd'hui oublié.

Mme Rassin a ouvert son ombrelle, et les deux congaïs immobiles s'attardent à guetter les jeunes gens qui sont là devant elles, si près l'un de l'autre qu'ils semblent enlacés et qu'ils ne forment plus qu'une seule tache confuse et claire que l'ombrelle cache mal.

Mais Thi Bâ, prenant la main de son amie, la tire en arrière avec brusquerie et l'entraîne vers la sortie...

. . . .

Leur pousse trotte de nouveau sur la grande route poussiéreuse et blanche. Le long du talus, l'arroyo roule ses eaux lourdes et jaunâtres ; sur les rives en contre-bas, les roseaux et les joncs, encore courbés par les bourrasques de l'hiver défilent avec lenteur. Mais Thi-Bâ ne remarque rien de tout cela ; la tête basse et les yeux fixes, elle songe vaguement... Elle se revoit assise sur les rives de l'Étang-aux-Nénuphars, là-bas, au pied de la Grande-Montagne-Bleue ; elle revoit Raoul assis contre elle ! Et elle songe que le cœur des hommes est un bien étrange comédien qui, à un an de distance, et auprès de deux femmes si différentes, répète le même rôle, avec les mêmes attitudes, les mêmes gestes et sans doute les mêmes mots enchanteurs et décevants.

17

Elle devait d'ailleurs revoir Mme Rassin. Un matin, en effet, qu'elle se promenait avec Thi-Nam, elle avait rencontré de nouveau la jeune femme, accompagnée de Raoul. Ils étaient à cheval, trottant botte à botte... Dès lors, elle s'était mise à les épier. Elle guettait les sorties de Raoul, ses rentrées le soir, et elle s'efforçait, en le questionnant adroitement, de savoir l'emploi de sa journée. Comme il ne se doutait point qu'elle les eût surpris, il lui parlait quelquefois de l'étrangère, avec indifférence...

Et puis, un après-midi, comme elle regardait, à travers sa fenêtre, la table d'apéritifs servie dans le jardin, et autour de laquelle Raoul avait réuni quelques amis, elle éprouva un choc en voyant arriver Mme Rassin...

Elle sortit, et se glissant de buisson en buisson, elle arriva jusqu'au massif derrière lequel les invités devisaient avec nonchalance. Entre les branches légèrement écartées, elle glissa un regard... Groupés devant les tables de rotin blanc encombrées de bouteilles et de verres, et chargées de fruits, les jeunes gens dégustaient leurs breuvages multicolores. Assise dans un rocking-chair, l'Européenne se balançait mollement, la tête abandonnée sur des

coussins... Do-Phu, silencieux et digne, s'activait, passant une coupe glacée, dosant d'une main experte et dédaigneuse des mélanges bizarres : rain-bow, cocktails, pepper-gin, qu'il offrait ensuite en des verres allongés et verdâtres, à moitié remplis de glace pilée...

A l'horizon, le soleil déclinait lentement et la journée s'achevait, tiède et calme. Dans le jardin silencieux, les oiseaux s'étaient tus. On n'entendait plus que les voix sonores des Européens qui prenaient congé, et çà et là le rire nerveux et pointu de l'étrangère...

Comme la nuit venait, ils partaient tous l'un après l'autre. Mais, elle, la dame des tombeaux royaux, restait et bavardait encore, bien qu'elle fût seule avec Raoul, — bien qu'elle fût seule avec lui et parce qu'elle attendait son mari qui devait passer la prendre...

Elle parlait de choses banales avec une voix qui, par instants, s'essoufflait et se faussait, pleine de trouble ; elle parlait de choses quelconques, mais sa main était posée sur le bras de Raoul qui caressait les longs doigts pâles, chargés de bagues ; elle parlait, sans rien dire que de très ordinaire, mais sa tête rejetée en arrière, sur les coussins de soie jaune, levait vers le ciel un visage merveilleusement expressif, — un visage où les lèvres impatientes, où les ailes mobiles du nez, où les paupières cillantes et nerveuses, où tout enfin, depuis le regard

lourd jusqu'à la gorge haletante, parlait de désir et de volupté...

. . . .

Pour comprendre, hélas, Thi-Bâ n'avait pas eu besoin de voir le sourire triomphal, le sourire cruel et gourmand, avec lequel Mme Rassin accueillit, dans l'ombre qui était venue, l'aveu d'amour, ou de désir, qu'elle attendait depuis un mois...

Pour souffrir, elle n'avait pas eu besoin d'entendre la voix mordante et rauque de la jeune femme répondre à Raoul, qui la priait et la pressait, tandis qu'au bout de l'allée apparaissait la silhouette de M. Rassin :

— Demain... cinq heures... ici, chez vous...

Pour comprendre et souffrir, Thi-Bâ n'avait pas eu besoin de surprendre le mouvement de leurs lèvres qui se tendaient, mimant l'offrande d'un imaginaire baiser — avant que le mari n'arrivât !...

18

Durant plusieurs semaines de suite, elle surprit leurs rendez-vous. Elle savait l'heure et le jour où Mme Rassin devait venir retrouver Raoul.

A l'affût derrière les persiennes de sa fenêtre, elle guettait la jeune femme. Elle la voyait se glisser à travers la grille entre-bâillée, se jeter dans l'ombre

du jardin, enfiler hâtivement la longue avenue bordée de pins tranquilles et, traversant en quelques bonds la vérandah, pousser la porte du fumoir pour tomber dans les bras du jeune homme qui l'attendait en souriant...

Alors, ils montaient à l'étage. Thi-Bâ, dans sa chambre devinait leur lente ascension le long de l'escalier qu'ils gravissaient enlacés. Puis, c'était, à travers les planches minces du plafond, tous les bruits d'amour et d'intimité qui flottaient dans le silence de la demeure, crucifiants et tristes. Elle se figurait alors leurs mots d'amour, leurs caresses et leurs enlacements, et de grandes crises de rage, des accès de fureur jalouse, la soulevaient, la jetaient sur son lit de camp où elle demeurait inerte, la face dans les mains. Pour ne pas crier et pour ne pas sangloter, elle enfonçait sa tête dans les coussins dont elle mordait la soie à pleine bouche, puis elle s'habillait en hâte et fuyait chez Thi-Nam...

Elle ne rentrait qu'à la fin de l'après-midi et bien qu'il fût tard, il arrivait néanmoins, parfois, qu'elle aperçût l'Européenne qui s'en allait, accompagnée de Raoul. La nuit commençait à venir.

Sous l'allée de pins, un peu de jour s'attardait encore et le couple avançait lentement, se chuchotant de dernières paroles de tendresse ou des adieux caressants. Leur liaison, qui durait depuis près de deux mois, sans que rien ne fût jamais venu la

troubler, les rendait imprudents. Des précautions qu'ils prenaient au début, il ne restait plus grand'-chose ; la sécurité dont leurs amours avaient bénéficié, jusqu'à présent, leur faisait oublier tous les dangers et tous les mauvais hasards à la merci desquels ils étaient.

Et tandis que, de l'autre côté du mur, dans cette rue, où passait peut-être en ce moment même M. Rassin, l'on entendait par instants le roulement d'une voiture, le trot d'un coolie-pousse, ou des voix de jeunes gens, eux, insouciants, erraient à travers le grand jardin que l'heure crépusculaire et douce emplissait de silence et de fraîcheur...

Puis, quand le moment de partir était venu pour elle, profitant d'une minute où la rue obscure était déserte, M[me] Rassin s'enfuyait, jetant à son amant, invisible parmi l'obscurité, un dernier baiser du bout de ses ongles peints...

. . . .

Appuyé à la grille, il la regardait s'éloigner. Puis, quand elle avait disparu, enveloppée d'ombre, et qu'il ne pouvait plus la suivre des yeux, il refermait la porte et rentrait dans la salle à manger, où Thi-Bâ, debout derrière sa chaise, le visage fermé et les yeux calmes, l'attendait pour le servir..

19

Trois mois passèrent ainsi, emportant avec eux les chaleurs de l'été. De brèves ondées s'abattaient sur la ville, avant-coureuses des temps hivernaux.

Chaque jour, après déjeuner, Thi-Bâ se réfugiait chez son amie Thi-Nam. Elle y demeurait en général jusqu'à ce que la nuit fût tombée. Un après-midi cependant, elle revint un peu plus tôt qu'elle n'en avait l'habitude.

Sa souffrance, ce jour-là, avait été plus âpre, plus profonde que de coutume. Elle avait vu, en effet, Mme Rassin arriver et, du plus loin qu'il l'avait aperçue, Raoul accourir à sa rencontre. Alors, au lieu de rentrer dans la maison, comme ils y étaient accoutumés, ils avaient erré à travers le parc.

Il faisait lourd. Le couple était allé s'asseoir dans l'ombre d'un manguier, tout près du bassin rocailleux, dont le jet d'eau, en retombant, vaporisait un peu de fraîcheur autour de lui...

De sa fenêtre, derrière les lames de la jalousie, Thi-Bâ pouvait suivre le jeu torturant de leur amour, — car ils jouaient à s'aimer, éprouvant que le sentiment qui les attirait l'un vers l'autre n'avait rien de sincère, ni rien d'absolu. Ils n'ignoraient point, en effet, que le désir qui les liait en des heures de tendresse éphémère se dissiperait un jour

au souffle brusque d'une fantaisie nouvelle... Ils s'aimaient, en attendant, agréablement. et sans se préoccuper d'un lendemain pour leur amour...

Mais Thi-Bâ, ne soupçonnant point tout ce qu'une âme occidentale peut mettre de légèreté dans un tel sentiment, souffrait de les croire sincères tous deux, et ardemment épris l'un de l'autre. Elle souffrait de les voir, de sa chambre, se caresser les mains, s'étreindre les doigts, et de temps à autre emmêler leurs deux regards longuement et passionnément...

Et elle s'était enfuie, cette fois encore, pour aller retrouver Thi-Nam...

Mais comme venait la nuit, elle rentra. Elle était lasse, d'une lassitude de l'âme et du corps à la fois, et elle allait avec lenteur le long des rues où, parmi l'ombre des arbres, quelques derniers rayons se glissaient, rougeâtres. Elle traversa la Rivière-des-Parfums, suivit un instant les quais, le long desquels sinuait une eau bourbeuse et pauvre. Puis, elle tourna sur sa gauche et se trouva dans la rue, en haut de laquelle on apercevait, se découpant sur un carré de ciel bleu, les arbres du jardin dont les cimes immobiles pointaient au-dessus du mur.

Devant elle, deux Européens marchaient qui venaient de déboucher d'une rue voisine. La silhouette de l'un d'eux attira le regard de Thi-Bâ. Il lui semblait avoir déjà entr'aperçu quelque part ce

dos voûté, qu'élargissait encore la double lourdeur des épaules carrées et du cou bref. Le buste trapu, que deux jambes courtes animaient d'un roulement, d'une sorte de balancement gauche, ne lui était pas non plus inconnu... Et brusquement, elle se souvint : cet homme, elle l'avait vu s'avançant dans l'allée de pins vers Raoul et Mme Rassin qui, debout et l'attendant, échangeaient, avant qu'il n'arrivât, la promesse d'un rendez-vous avec le simulacre d'un baiser ; — cet homme, c'était le mari, c'était M. Rassin...

Instinctivement, elle se hâta... Il n'était plus maintenant qu'à quelques pas d'elle, barrant la perspective de l'avenue montante de sa large carrure. Il parlait d'ailleurs très haut, avec des éclats de voix et des gestes violents de ses mains épaisses coupant l'air ; de temps à autre, il s'arrêtait et martelait l'espace d'un coup de poing.

Thi-Bâ, derrière lui, écoutait machinalement.

— Non, inutile de me détourner de mon idée. Si je me trompe, tant mieux !... Mais j'en aurai le cœur net !.. Et si ce que dit cette sale lettre est vrai !...

— Voyons, Rassin, une lettre anonyme !... Vous n'allez pas croire toutes ces vilenies...

Rassin s'arrêta avec brusquerie et, posant la main sur l'épaule de son interlocuteur, il lança :

— Je sais ce que vous allez me dire... Je le sais parce que je me le suis cent et mille fois répété à moi-même... Donc inutile !... D'ailleurs, je souffre !...

Vous ne savez pas ce que c'est que d'aimer, car j'ai fait un mariage d'amour, moi! et d'être jaloux... Une lettre anonyme, la plus lâche de toutes les lâchetés, la plus basse de toutes les vilenies, ça ne devrait pas compter, n'est-ce pas? Eh, bien si! ça compte !... A force d'en recevoir une, puis trois, puis dix, on finit par éprouver une sorte d'inquiétude vague, un doute lancinant... On se dit : « Et pourtant si c'était vrai?... si c'était vrai cette chose abominable que l'être que nous aimons plus que tout au monde, plus que notre vie et plus que notre âme — si c'était vrai que cet être-là, précisément, fût la chose d'un autre, fût sa joie, son plaisir... »

« Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que d'aimer et de douter de celle qu'on aime !

Il y eut un petit silence, lourd. Les deux hommes s'étaient remis en marche, et Thi-Bâ, se dissimulant parmi les ombres alignées que projetaient les arbres, les suivait toujours.

— J'ai supporté cela un mois, puis trois, reprit Rassin. Mais maintenant, je ne peux plus. A tout prix, je veux savoir !... Je le veux, et si vraiment elle est la maîtresse de ce Lannois... si elle a fait cela... tant pis pour eux...

— Allons, voyons, Rassin, ne dites pas de bêtise !... vous n'allez pas faire du drame...

— Du drame?... Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse?... Si je la trouve chez lui... je les descends tous les deux — comme des bêtes... Et puis

on verra après... Ma vie brisée?... ma carrière?... si vous saviez comme tout cela pèse peu pour moi auprès d'elle, — auprès de cette tendresse que je n'ai jamais cessé d'éprouver pour elle... Je l'aime tant... tant !...

Il baissa la tête. Sa voix tremblait, comme tremble la voix de ceux qui souffrent et ne veulent point pleurer...

Son ami lui avait pris le bras et lui parlait doucement... Il devait lui dire de ces mots à la fois rassurants et doux qu'on emploie pour calmer les enfants et les hommes...

Thi-Bâ ne les écoutait plus. Elle s'était jetée dans une petite rue transversale et maintenant elle courait... Elle courait de toutes ses forces haletantes. Une seule idée la poussait. Arriver à temps. Arriver assez tôt pour empêcher cette chose horrible : Raoul, étendu par terre, la tête trouée d'un coup de revolver...

20

Quand elle atteignit la petite porte détournée qui s'ouvrait au fond du parc et donnait sur la berge de la rivière, elle était si fatiguée qu'elle crut tomber. Son cœur était comme un marteau vivant qui lui battait la poitrine et devant ses yeux le paysage

tournoyait à travers un brouillard où des taches rouges dansaient. Elle dut s'appuyer un instant contre le mur pour reprendre haleine. Puis, pressant le lourd battant de bois, elle reprit sa course. Elle traversa le parc d'une traite et vint buter, en chancelant, contre la fenêtre du fumoir, sous la vérandah... et, sans plus attendre, de ses deux poings, elle se mit à frapper furieusement contre les volets baissés.

Elle se soutenait à peine, et se cramponnant aux lattes du store, elle appela :

— Djaoul !... Djaoul !...

La voix irritée du jeune homme monta dans le silence, demandant :

— Qu'est-ce qu'il y a ?...

— Ouvre... vite... vite...

Il y eut une courte pause, puis le volet s'ouvrit en grinçant et Raoul montra son visage qu'un commencement de colère crispait et assombrissait.

Thi-Bâ ne lui laissa pas le temps de l'interroger.

— « Ong » Rassin... vient... Il sait que la madame est avec toi... il veut vous tuer tous les deux... vite...

Lui coupant la parole, la sonnette de la grille se mit à tinter...

De la pénombre du fumoir, un petit cri d'effroi monta, dominant le bruit d'une chaise qu'on renversait :

— Mon mari !... il ne faut pas qu'il me trouve ici... il en le faut pas...

Le jeune homme regardait Thi-Bâ :

— Tu es sûre ?...

— Je marchais derrière lui.. J'ai tout entendu... il parlait avec un autre Européen... et j'ai couru pour te prévenir.. Mais dépêche-toi... Seigneur... dépêche-toi, c'est lui qui sonne...

Mme Rassin, invisible, continuait à s'épouvanter :

— Mon Dieu !... Mon Dieu !... Lannois, s'il me trouve ici, il me tuera...

Le jeune homme se tourna vers elle.

— Il ne vous trouvera pas. Suivez-moi, je vais vous faire sortir par la petite porte qui donne sur l'arroyo. La berge en est toujours déserte, personne...

La clochette de la grille tinta de nouveau furieusement, lui coupant la parole, et l'on vit Xé qui, traversant l'allée, se hâtait d'aller ouvrir...

Alors, Thi-Bâ, sans plus hésiter, escalada l'appui de la fenêtre et sauta dans le fumoir :

— Non, cria-t-elle, il faut que tu restes pour parler à « Ong » Rassin... Moi j'irai avec elle...

Et prenant la main de la jeune femme, qui demeurait debout au milieu de la pièce, inerte et blême, elle l'entraîna brusquement.

Elles traversèrent ainsi la salle à manger, puis la chambre de Thi-Bâ et sa salle de bains, et elles descendirent dans la cour par le petit escalier dérobé qui menait aux dépendances.

Thi-Bâ, guidant toujours l'Européenne, était maintenant dans le parc où elle se glissait de buisson en buisson, faisant un crochet pour éviter les espaces découverts où l'on pouvait les apercevoir, et cheminant parmi l'ombre des arbres...

Elles arrivèrent ainsi devant la porte du jardin dont le battant était resté ouvert. Thi-Bâ, passant la tête, inspecta les alentours. Se retournant ensuite vers la jeune femme dont elle tenait toujours la main, elle desserra son étreinte et dit :

— Tu peux sortir, il n'y a personne !...

Puis, quand Mme Rassin eut franchi le seuil, elle attira le battant, le poussa doucement et ferma la porte à double tour.

Après quoi, retirant de la serrure la grosse clef qui s'y rouillait depuis si longtemps, elle la lança au loin par-dessus le mur vers la rivière, et s'asseyant par terre, elle se mit à pleurer, silencieusement...

21

Et des semaines coulèrent...

Thi-Bâ, depuis le jour où elle avait réussi à protéger la fuite de Mme Rassin, ne l'avait plus revue. Entre elle et Raoul, pas un mot n'avait été prononcé à ce sujet. Ils continuaient, côte à côte,

leur vie habituelle. Comme autrefois, avant que l'étrangère ne fût venue traverser leur quiétude, ils reprenaient leurs causeries le soir après dîner, sous la vérandah...

Aucune allusion n'avait jamais été faite au drame qui les avait frôlés de si près, ni au dévouement de Thi-Bâ. Ils sentaient, l'un et l'autre, que ce passé s'abolissait doucement et ils avaient peur qu'un mot maladroit ne le rappelât et ne l'arrêtât dans sa course vers l'oubli. Une ombre, pourtant, flottait encore entre eux, comme un vague souvenir, et ils avaient beau faire, l'un et l'autre, le fantôme secret de l'Européenne errait encore à travers la vieille maison et parmi les allées ombreuses du parc...

Mais un soir, à l'heure du dîner, rompant la trêve tacite qui régnait entre eux, Raoul annonça, d'une voix indifférente, tout en offrant son verre à Thi-Bâ pour qu'elle le remplît :

— Les Rassin sont partis ce matin pour la France...

Et il posa ses yeux sur la jeune fille, longuement...

. . . .

Elle n'avait point tressailli. Son visage calme continuait de sourire avec douceur, — et rien n'indiqua que la nouvelle l'eût touchée, rien... sinon une goutte de vin qui, tombée de la carafe qu'elle tenait, étoila la nappe blanche d'une tache rosâtre...

. . . .

22

L'été s'étant brusquement enfui, les pluies d'hiver s'abattaient maintenant sur la ville avec régularité. Dévalant en lourdes ondées, elles hachaient les feuilles et ployaient les arbres dont les branches pendaient, tristes et lourdes... Sur les toits de tôle et contre les vitres, elles tintaient avec un bruit continu de chuchotement. Les allées des jardins, ravinées et désablées, laissaient voir la terre rouge d'Annam, tandis que le long des rues une eau jaunâtre ruisselait en canaux bourbeux et bouillonnait sous les ponceaux. De temps à autre, une journée claire, ensoleillée et plus étincelante de toute l'humidité qui vernissait le paysage, venait rompre la tristesse des ciels bas, encapuchonnés de nuages et brouillés de brume...

Ces jours-là, Thi-Bâ courait la campagne, avec une sorte de griserie joyeuse qui lui venait des heures qu'elle était obligée de vivre enfermée...

Mais quand la pluie, lentement, monotonement, et inlassablement, pleurait sur la ville et sur le jardin, elle allait rejoindre Do-Phu dans sa chambre. Le bonhomme restait indifférent aux variations des saisons ; devant les brouillards de l'hiver comme devant les ciels nets de l'été, son humeur demeurait égale, et, pourvu qu'elle fût silencieuse, il accueillait

toujours la jeune fille avec le même sourire satisfait et rêveur.

Elle s'accroupissait à un bout de la natte et regardait le bonhomme travailler en entremêlant ses vers de pipées voluptueuses...

A sa droite, s'étalait l'attirail compliqué de la fumerie : d'abord les pipes en bambou — car le bambou seul est digne des vrais fumeurs — longs tubes lisses et bruns que le passage de la fumée avait polis et ternis, très précieusement. Puis les fourneaux renflés et bombés, incrustés de nacre sur les côtés et noircis par les applications roulées de la drogue en même temps que par la chaleur de la veilleuse ; les lampes elles-mêmes, petites et frêles, où la flamme brûle régulière et longue, coiffée par le verre conique et transparent qui lui donne l'aspect d'un pistil de lumière dans une corolle de cristal blanc. Enfin, la série des outils minutieux et fragiles : les boîtes à opium, les palettes d'ivoire qui servent à arrondir les pilules, les longues aiguilles d'acier, luisantes et flexibles, avec quoi on pique la boulette et on la roule sur le fourneau que lèche doucement la flamme de la lampe ; et puis les racloirs d'os et d'ambre, les pinces qui permettent de gratter le fourneau et de le débarrasser de la gangue de « dross » (1) qui s'y forme après plusieurs pipes...

De l'autre côté, à sa gauche, dans un coffret de

(1) Résidus d'opium.

bois incrusté de nacres multicolores, trônaient ses instruments de lettré. En soulevant le couvercle de la boîte, on trouvait d'abord, dans un premier compartiment mobile que de minces baguettes cloisonnaient en casiers divers, les pots à encre de Chine délayés d'eau pure et diversement gradués du noir vif au gris délavé ; puis, les bâtons d'encre eux-mêmes rangés en ordre, selon leur provenance : bâtons de Hong-Kong et de Canton qui sont les plus fins, ensuite ceux de Péking, de Shang-Haï, en dernier lieu ceux que l'on fabrique sans art et très grossièrement en Indo-Chine même ; enfin, la variété des pinceaux fins et longs, épais et courts, en bambou ou en ivoire...

Ce premier compartiment soulevé, le fond du coffret apparaissait, encombré de parchemins et de rouleaux de papiers lignés de rouge, — papiers de soie transparents et glacés, papiers de riz rugueux et jaunâtres, papiers de bambou pâles et lisses...

Thi-Bâ, immobile, regardait Do-Phu manier prestement le pinceau, inscrire des caractères qui, en s'ajoutant aux autres, devaient former son immortel poème, puis s'emparer du tube de bambou et, s'allongeant sur le côté, aspirer une longue sucée de fumée brune...

Au crissement de la cigale, au-dessus de la porte, s'harmonisait le grésillement de l'opium. Parmi la pièce, envahie de pénombre, l'odeur âpre et sucrée

de la drogue flottait, en un vague nuage bleuté. Dehors la pluie tombait avec monotonie et lenteur.

. . . .

Et Do-Phu parlait à Thi-Bâ des trois formes de la méditation : celle de la tendresse, celle de la pitié, et celle de la mort.

23

Mais le plus souvent elle passait son après-midi à ranger, dans les coffrets de laque et de bois de santal qui lui servaient d'armoire, ses bijoux et ses vêtements. C'était un jeu qui la passionnait. Elle demeurait de longs moments en contemplation devant ses bracelets d'or et ses anneaux de jade, ses joncs d'ivoire et ses boucles d'oreilles en vieil argent et en corail rose...

Elle s'amusait à les aligner méthodiquement en des cases distinctes dont elle avait garni le fond d'une mince couche d'ouate, et elle avait, pour les manier, des gestes caresseurs et doux, des regards attendris de petite fille jouant à la madame...

Mais ce qui faisait surtout sa joie, c'étaient ses tuniques. Elle en avait trois que Raoul lui avait données parmi d'autres cadeaux de noces. Elles étaient en soie de Nankin toutes les trois, mais de couleur différente.

La première était mauve, — d'un mauve très

pâle et presque rose où glissaient, par instants, des reflets vifs et gris. Elle la mettait les soirs de printemps quand la nuit était lumineuse et toute tissée de lune, et quand elle se sentait triste. C'était, en effet, le vêtement discret des heures humbles où la vie nous fait la grâce de nous redonner une âme enfantine et sincère, une âme naïve qui s'attendrit et retrouve les soucis et les chagrins d'antan, les soucis et les chagrins de notre enfance...

La seconde était bleue, — de ce bleu fluide et presque vert qui miroite et luit, rayonne et flambe sous le soleil, comme un coin de mer au creux d'une anse profonde!... Celle-là était la tunique des jours de joie, des après-midi d'été où la chambre est enveloppée de pénombre chaude, où les roses jaunes et les flamboyants pourpres s'effeuillent lourdement le long des allées, et où l'amour est en vous comme un désir amollissant et jeune, comme une volupté animale et neuve qui vous crispe les chairs de la nuque aux talons...

La troisième était noire. Elle s'en revêtait pour rendre ses visites et pour sortir en grande cérémonie, car elle était sévère et pleine d'obscurité, et Thi-Bâ, lorsqu'elle en parait son mince corps, se sentait une petite âme attentive et respectueuse. Ces jours-là, elle allait voir Do-Phu dont elle écoutait avec attention les paroles de sagesse ; elle visitait aussi les pagodes où les Bouddhas lui apparaissaient majestueux et chargés de grandeur.

Et le soir, en rentrant, elle ne permettait point que Raoul l'embrassât, car sa petite âme païenne et sincère demeurait, jusqu'au lendemain, tourmentée de craintes et de remords.

24

Elle régnait d'ailleurs sur la maison. Petit à petit, en effet, Raoul lui avait laissé prendre la direction de son intérieur. C'était elle, à présent, qui commandait la domesticité, décidant les menus, contrôlant les dépenses du « bep », passant l'inspection du linge. Elle ne sortait plus le matin, consacrant ses heures, jusqu'à midi, à s'occuper du ménage. Elle le faisait du reste avec habileté, car une femme soucieuse de ses intérêts, une femme pratique et très inattendue, s'était révélée chez elle.

Au début, Raoul avait assisté, curieusement, à la transformation de la jeune fille, Il avait suivi avec un intérêt amusé les efforts qu'elle tentait pour comprendre et pour se rendre utile.

Détail par détail, il avait étudié le travail d'adaptation qui se faisait en elle ; il en avait saisi les phases et il s'était étonné de voir l'œuvre que chaque semaine, en passant, avait accomplie, usant un peu plus les angles des vieilles coutumes, corrodant et désagrégeant les anciennes pensées pour leur substi-

tuer des idées, des sensations et des besoins jusque-là ignorés...

Et ce n'avait pas été le moindre de ses étonnements que de constater la sûreté de jugement, la finesse d'assimilation, la sorte d'exacte et souple intuition avec lesquelles la petite congaï qu'il avait sortie du fond de son lointain village, quelques mois plus tôt, avait su se faire sa place à ses côtés, — la place à la fois réservée et hardie d'une petite esclave tendre et d'une intendante indispensable et très entendue.

25

Pourtant, elle n'avait point complètement oublié son village.

De temps à autre, des souvenirs de sa vie là-bas lui revenaient à la mémoire par bouffées : c'étaient des coins de paysage qui s'évanouissaient aussitôt qu'entrevus, des scènes oubliées qui ressuscitaient, brusquement évoqués par un mot de Thi-Nam ou par un site vu dans la journée...

Et parfois, le soir, pendant qu'elle était assise avec Raoul sous la vérandah, elle lui racontait son enfance. Ses phrases étaient alors hésitantes et pleines de trouble. Elle parlait de son village avec une tendresse craintive et de sa Montagne avec un respect convaincu et angoissé. On sentait qu'en les

évoquant elle éprouvait un malaise vague, une sorte de gêne indéfinissable qui étaient à la fois de la terreur et de l'admiration.

Et quand il souriait, avec une pointe d'incrédulité, elle s'exaltait :

— Écoute, il ne faut pas rire !... Tu ne connais pas la Montagne parce que tu as vécu toute ton enfance dans un pays sans charme et sans mystère, de l'autre côté de la « Grande Eau » (1). Mais moi, je sais, parce que, toute petite, on m'a enseigné à connaître le domaine de « Ong-Kop » (2) et de « Con-Béou » (3), la terre de l'Éléphant et du Paon !... Oui, en vérité, je te le dis, moi je sais !... Écoute : tu ignores la forêt, tu ne connais pas tout ce qui vit dans l'ombre perpétuelle et verte des arbres, tout ce qui rampe et tout ce qui s'éveille la nuit pour danser des rondes fantastiques dont l'écho descend jusqu'au fond de la vallée...

« Ah ! la Montagne !... Tu ignores ce que c'est !... Tu n'as pas, durant les longues veillées d'hiver toutes remplies de la chute bruissante de la pluie... tu n'as pas entendu les chasseurs raconter les histoires étranges qu'ils rapportent de là-haut ! Accroupi sur la natte, tu n'as pas tremblé, de ce petit tremblement saccadé qui court à fleur de peau et vous secoue jusqu'aux os, en écoutant les bagias

(1) La mer.
(2) Seigneur Tigre.
(3) La panthère.

débiter leurs récits effrayants, inspirés de la Montagne !... Tu n'es pas resté là, des heures entières, dans un coin, à scruter de tes yeux d'enfant la cainha close, à en fouiller les angles noirs et à suivre, sur les murs secoués par la bourrasque, les lueurs fantastiques et les ombres dansantes que le foyer projette...

Tout cela, tu l'as ignoré et, en vérité, tu ne peux pas savoir, tu ne peux pas ! As-tu seulement jamais rencontré — une fois dans ta vie — la souveraine de la Montagne : la Peur ?...

. . . .

Et elle haussait les épaules d'un air de dédain et de pitié qui enchantait le jeune homme !...

26

D'autres fois, Raoul la prenait sur ses genoux, et là, comme elle fermait à moitié les yeux et se blottissait, semblable à un petit animal aux prunelles énigmatiques et vertes, il lui souriait.

Il l'appelait « ma petite douceur... ma fleur parfumée... ma tendresse »... Elle l'écoutait attentivement, avec une sorte de curiosité inquiète, et elle répétait après lui, sur le mode interrogatif, comme pour entendre résonner à ses oreilles la musique des mots étrangers :

— Ma petite douceur?... Ma fleur parfumee?... Ma tendresse?...

Et il riait parce qu'en prononçant les syllabes barbares, sa langue inhabile d'Orientale déformait les mots et leur donnait un caractère enfantin, un petit zézaiement puéril, plein de saveur et de bizarrerie. Ayant très vite appris à parler le français, elle voulait maintenant savoir l'écrire.

Il se fit alors son professeur et s'amusa à lui donner des leçons dans un alphabet qu'il lui avait fait lui-même, au crayon bleu, sur une feuille de carton blanc...

Elle retenait avec facilité, en se jouant. Elle avait une oreille exacte qui saisissait promptement la nuance subtile des sonorités, tout comme sa cervelle neuve et souple s'ouvrait avec facilité aux idées et aux pensées nouvelles qu'il agitait devant elle.

De temps à autre, il lui demandait :

— Tu m'aimes, petite douceur?

— Oui, Raoul.

Elle disait « Djaoul », drôlement, avec une intonation chantante et traînarde...

— Pourquoi?

Elle ne savait pas... Elle secouait la tête, très étonnée qu'on pût chercher le pourquoi d'un sentiment, la cause d'une sensation. Elle l'aimait parce qu'elle était un petit être fruste et simple qui obéit à ses instincts, et parce que le jeune homme lui avait plu dès leur première rencontre... Elle l'aimait,

parce qu'elle l'aimait... Voilà tout ! Et cela lui suffisait, à elle, comme explication, car elle n'était point de celles qui analysent leurs impressions, mais de celles qui les subissent. Néanmoins, comme il lui reposait souvent la question, elle s'efforça d'y réfléchir et, un soir, elle lui dit avec fierté :

— Je sais pourquoi je t'aime... C'est parce que ta peau est douce... douce et pâle comme la fleur du lotus rose !

Et elle ne comprit pas pourquoi, ce soir-là, il avait tant ri...

27

Il y avait près de deux ans maintenant qu'elle vivait avec Raoul. Durant tout ce temps, elle était restée sans nouvelles de chez elle. Elle y songeait d'ailleurs de moins en moins. L'ombre de la Montagne ne pesait plus sur sa vie. Autour d'elle tout était lumineux, paisible et doux... Elle avait presque totalement oublié le passé et ce qui pouvait s'y mêler de visions tragiques.

Mais un matin, en s'éveillant, elle eut l'impression d'un froid moite emplissant la chambre. On était de nouveau en hiver, et dehors on entendait le vent hurler en bourrasques. Thi-Bâ s'était dressée sur son lit de camp ; appuyée sur son coude, elle

écoutait. Un jour gris, que l'on devinait tombé d'un ciel d'hiver nuageux et terne, emplissait la pièce. Et, brusquement, contre le mur du cabinet de toilette, un volet claqua, tandis qu'une rafale s'engouffrait dans la chambre et soulevait les rideaux de perles qui se mirent à cliqueter.

La jeune fille, sautant du bas du lit de camp, courut à la fenêtre, et comme elle allongeait la main vers le volet que la tempête continuait à secouer, elle s'arrêta étonnée. Sur le rebord de pierre grise d'où la pluie tombée toute la nuit s'égouttait encore avec lenteur, une gerbe de fleurs était posée, une gerbe composée de corolles pâles et soufrées de frangipaniers, de calices torturés et grimaçants d'orchidées, — un bouquet qu'elle reconnaissait parce qu'il ressemblait étrangement à ceux de chez elle, à ceux que jadis Laï, le Tueur-de-Paons, cueillait dans la Montagne et lui rapportait chaque jour...

Surprise, elle avait pris les fleurs, et elle était revenue s'asseoir sur son lit ; le visage enfoui parmi les pétales veloutés et alourdis de rosée, elle respirait le parfum longtemps oublié qui s'élevait du bouquet, — ce parfum sauvage d'épices et de miel qu'ont les fleurs de la forêt.

...Et en même temps, les souvenirs qu'elle croyait morts surgissaient de l'oubli et accouraient en foule. Le passé renaissait, une fois de plus !...

Laï... son premier émoi et les mots de tendresse

échangés dans l'ombre bruissante des arêquiers... Laï... la lutte sur la place du village, les soirs d'été... Laï... ses randonnées à travers la Montagne, ses retours, les bras chargés d'une moisson odorante de fleurs dont il jonchait le seuil de la petite cai-nha grise accolée à la grand'route qui conduit à la ville des Européens !... Laï...

. . . .

Mais Laï est mort ! Alors? Qui donc là-bas se souvient d'elle pour lui apporter ainsi des fleurs de la Montagne, des fleurs dont le parfum rappelle celui de la forêt immense?...

28

Elle y songea toute la journée et plus encore le lendemain lorsque, pour la seconde fois, sur l'appui de sa fenêtre, elle trouva un autre bouquet pareil au premier...

A partir de ce jour, chaque matin à son réveil, elle découvrit, à la même place, la même gerbe de fleurs.

Elle avait tout essayé pour surprendre la main mystérieuse qui renouvelait ainsi, quotidiennement, cette offrande poétique... Deux ou trois nuits de suite, elle s'était astreinte à monter la garde derrière les persiennes de sa chambre. Vainement. Lasse de n'avoir rien découvert, elle avait interrogé les boys,

qui n'avaient d'ailleurs rien remarqué de suspect Xé promit de veiller, et, à son tour, il guetta, sans résultat.

Alors, Thi-Bâ s'inquiéta.

Effrayée de sentir rôder si près d'elle, libre et forte, cette présence inconnue qui s'insinuait jusqu'à ses fenêtres, chaque soir, et déjouait les surveillances établies, la congaï sentait renaître en elle l'étrange malaise au milieu duquel s'était écoulée son enfance. L'atmosphère chargée de terreur obscure et d'angoisse vague, qui jadis descendait de la Montagne et planait sur le village, régnait maintenant ici, au-dessus de la vieille maison et de son grand jardin, au-dessus de sa vie tout entière...

Les semaines coulèrent... Pour la seconde fois l'hiver s'éloigna tout doucement... Lavé par toutes les pluies qui, trois mois durant, n'avaient cessé de tomber presque journellement, le ciel, jusque-là incertain et frileux, luisait à présent, très bleu, d'un bleu ardent et neuf où s'arrondissaient, immobiles et suspendus, de petits nuages blancs...

Sur l'appui de sa fenêtre, chaque matin à son réveil Thi-Bâ continuait à trouver le même bouquet d'orchidées et de frangipaniers...

Elle n'en avait point parlé à Raoul. Une sorte de pudeur instinctive la retenait, en effet, de mêler encore le jeune homme à cette aventure qui, elle

en avait l'intuition, se rattachait à la mort de Laï et prolongeait le drame de ses fiançailles !...

En revanche, Thi-Nam et elle en avaient causé longuement, durant une de leurs promenades.

— Ce doit être évidemment quelqu'un de Thua-Doÿ, avait conclu la congaï de Lebrais, après un moment de réflexion. Et même, ce doit être quelqu'un qui a vécu près de toi, quelqu'un qui connais sait tes habitudes et tes goûts...

— Oui, mais qui?... Je ne vois personne ! Si Laï n'était pas mort... Mais j'ai vu, au fond de la trappe, son corps que le tigre avait pétri ainsi qu'une terre molle et rouge...

Et c'était l'impasse au fond de laquelle venaient buter toutes ses hypothèses et tous ses raisonnements... Laï seul savait combien elle aimait les fleurs, celles-ci surtout. Laï seul avait coutume de lui apporter, enveloppés de capillaires et de fougères-mousseline, des bouquets cueillis dans la Montagne...

Or Laï était mort !...

Elle en avait également parlé à Do-Phu. Le bonhomme, entre deux pipées d'opium, avait consenti à interrompre sa rêverie pour l'écouter. Après quoi, posément, il avait conseillé :

— Tu tiens vraiment à savoir qui s'amuse à t'apporter ainsi des fleurs pendant ton sommeil? Oui ! eh bien, préviens « Ong » Lannois...

Et comme Thi-Bâ esquissait un geste de protestation effrayée :

— Eh bien, quoi? que veux-tu qu'il te dise? Ce n'est pas de ta faute si un imbécile, au lieu de fumer, vient passer la nuit sous ta fenêtre pour y déposer des orchidées...

— J'ai peur qu'il ne soit en colère ! Il va me demander pourquoi je ne lui en ai pas parlé plus tôt... Et puis, crois-tu qu'il puisse quelque chose?...

— Peuh ! tu lui expliqueras que tu as cherché à t'en débarrasser seule. Quant à pouvoir quelque chose, il n'a qu'à donner le mot d'ordre à deux ou trois « linh taps (1) » de la résidence et ton individu idiot est sûr d'être pincé, le soir même...

Il suça une cinquième pipe, la goûta béatement, puis reprit :

— Ils ont beaucoup de défauts, vois-tu, ces Français ; mais ils ont quelques qualités qu'il faut leur reconnaître : ce sont des gens encore très jeunes et pleins d'activité. Nous ne les comprenons pas toujours — comme des ancêtres ne comprendraient pas des enfants turbulents... Notre race a l'âme trop vieille, trop usée pour eux !...

Thi-Bâ hocha la tête.

— C'est vrai, dit-elle. Ils ont un esprit bizarre et compliqué. Maintenant je commence à m'accoutumer un peu à Raoul, mais au début de mon arrivée,

(1) Tirailleurs.

tout me paraissait étrange en lui; depuis sa façon de vivre jusqu'à sa manière de voir les choses et de les dire .. Ils sont tellement offusquants, par moments, ces Occidentaux !...

Do-Phu abandonna le tube de bambou, éteignit la lampe. Il se sentait l'esprit lucide, la langue nette, habile à philosopher. Décidément dix pipes constituaient la dose qu'il lui fallait.

Il regarda Thi-Bâ et, la trouvant jolie, il daigna sourire :

— Oui, dit-il. Ils ignorent tout ce qui fait la saveur secrète et l'importance de la vie. Ils ne savent pas rêver ! Ils ignorent la grandeur de notre sagesse orientale, la douceur de notre pensée spéculative... Ce sont des barbares rudes et grossiers, mais non dénués d'intelligence ! Ils sont agités et bruyants. Ils s'abordent brutalement et semblent ne rien connaître des règles délicates de la bienséance... Et puis, comme tu le dis, ils ont des idées si bizarres !... Ils se créent des soucis, des ennuis pour quelques vanités ou quelque argent !... L'argent !... Il haussa les épaules et fatigué de cet effort immodéré et de ce discours déjà trop long, il se contenta de répéter avec un dédain immense :

— L'argent !...

Thi-Bâ s'était levée.

— Tu as raison, Phu ; je lui parlerai demain...

Et elle sortit de la pièce, tandis que le vieillard ouvrait le coffret incrusté de nacre où reposait son

immortel poème sur l'opium et la méditation, dont douze mille vers, déjà, étaient composés.

29

Il était écrit qu'elle ne pourrait point lui en parler.

En effet, le lendemain, à l'aube, un grand bruit la tira de son sommeil. Elle se leva et se précipita vers la fenêtre. Elle ne vit rien, mais au delà des arbres qui masquaient le fond du jardin, elle distingua un brouhaha de voix, une rumeur d'appels, de cris et d'injures, à quoi se mêlaient des gémissements et des lamentations...

Intriguée, elle s'était coiffée, en hâte, et elle était sortie. Une fois dehors, elle avait tourné ses pas vers l'extrémité du parc. Le soleil se levait doucement. Un peu de rose se répandait à travers le ciel. A la cime d'un pin, deux tourterelles roucouaient longuement. Thi-Bâ traversa le grand jardin, en courant. Devant elle, de l'autre côté du mur, le tumulte qui l'avait éveillée continuait à s'élever, plus violent, plus âpre. La petite porte franchie, elle se trouva sur la berge plate de l'arroyo ; elle aperçut alors un groupe nombreux de badauds massés autour d'un objet qu'ils examinaient, en discutant. Des rues transversales et du boulevard qui longeait la rivière, des enfants, des hommes et des femmes accouraient. S'approchant à son tour, Thi-Bâ tenta

de voir ce qui se passait. Mais devant elle plusieurs rangées de dos se serraient et se poussaient, formant une barrière compacte et mouvante qu'il était impossible de franchir. Elle voulut questionner une femme qui se trouvait là, mais au même moment une bousculade se produisit, durant laquelle le cercle s'ouvrit violemment, comme éclate un fruit trop mûr. Au milieu du remous qui la secouait, la foule tourbillonna en sacrant.

— Qu'est-ce qu'on va en faire?...

— Tenez-le bien... Tête de chien !... Fils de pourceau !...

— Assommez-le...

— Non. Il faut le conduire à la résidence.

Prise dans la mêlée, ballottée, poussée en avant, rejetée en arrière, Thi-Bâ se sentit entraînée sans avoir la force de résister. Puis, brusquement, sans qu'elle se fût rendu compte de la façon dont elle y était arrivée, elle se retrouva au premier rang des curieux. Derrière elle, la muraille humaine s'était ressoudée, épaisse et nombreuse ; devant elle, il y avait comme une sorte d'arène, un étroit espace libre au milieu duquel un homme se débattait, agrippé par trois grands gaillards. Thi-Bâ tenta de voir le visage de l'homme ; mais, l'autre, tête baissée, arc-bouté sur ses jambes, secouait furieusement ceux qui le maintenaient. Il ruait, essayant de mordre, hurlait des mots rauques ou farouches. Il ressemblait à une bête acculée, faisant tête à la

meute qui la coiffe. Ils étaient trois qui l'accablaient de leur poids, qui lui martelaient le corps de coups de poing et qui s'efforçaient à le maîtriser. Malgré tout, il se défendait avec fureur, formidable, hérissé. Comme il reculait, entraînant avec lui la grappe de ses adversaires, Thi-Bâ découvrit un corps étendu par terre, à quelques pas d'elle.

Et elle poussa un grand cri d'épouvante, en reconnaissant Bao-le-Tortu, ou plutôt son cadavre sauvagement mutilé. La tête était séparée du tronc et le cou, — ce cou large et musclé qui avait dû opposer une terrible résistance au meurtrier — n'était plus qu'une bouillie brune, une masse innommable pétrie de sang, de chair et de boue. La tête décollée avait roulé un peu sur la pente, venant butter sur une touffe d'herbe contre laquelle elle était restée calée, le visage tourné vers la ville ! Cette figure effroyablement exsangue et torturée, avec son rictus supplicié et ses prunelles dilatées, ce masque d'animal traqué fit fermer les yeux à Thi-Bâ...

Elle resta ainsi quelques instants, secouée par un tremblement nerveux, blême et froide. Quand elle regarda de nouveau, ce fut pour remarquer que la main crispée du mort tenait un bouquet pareil à celui qu'elle trouvait sous sa fenêtre, chaque matin, — un bouquet identique, mais dont les fleurs pâles et soufrées étaient, aujourd'hui, éclaboussées de

pourpre. Elle dut s'appuyer sur une voisine pour ne pas s'évanouir...

Une voix en ce moment proposait :

— Conduisons-le chez « Ong » Lannois. Voilà sa maison. Il nous dira ce que nous devons en faire...

— Oui... oui... c'est ça...

La foule adoptait l'idée, satisfaite de se débarrasser de la garde de ce prisonnier dont elle ne savait au juste que faire et dont elle était fort embarrassée. Un cortège aussitôt se forma qui se mit en marche, encadrant et traînant le meurtrier qui continuait à se débattre et à hurler...

Le soleil commençait à chauffer. L'air déjà s'attiédissait. Quelques mouches accouraient en vrombissant qui se mirent à tournoyer au-dessus du visage mutilé.

. . . .

Alors, Thi-Bâ, s'agenouillant, jeta un voile blanc sur le cadavre de celui qui l'avait aimée — et que l'on avait tué un matin, tandis qu'il venait lui apporter la gerbe d'orchidées et de frangipaniers dont le parfum de miel et d'épices rappelle celui de la forêt immense...

30

Le tumulte avait également réveillé Raoul. Il s'apprêtait à sortir pour savoir ce qui se passait

lorsque, devant la grille de la maison, il rencontra le cortège qui s'avançait.

Thi-Bâ venait en tête. Ce fut elle qui lui donna les explications qu'il demandait. Quand elle eut terminé, on poussa le coupable devant Raoul. Il ne luttait plus, mais il continuait toujours à cacher son visage. Raoul le regardait. C'était un adolescent, grêle, avec de longs bras minces et des mains étroites. Subitement calmé, il se tenait maintenant immobile, épuisé par sa lutte. Un peu de sang lui coulait le long du cou, sur la poitrine et sur les poignets. Ses doigts étaient rouges ainsi que ses vêtements en lambeaux que de grandes taches pourpres marbraient, çà et là. Son chignon défait laissait couler ses cheveux qui pendaient en mèches lourdes, engluées de sueur, de poussière et de sang...

Le silence était tombé. Un vieillard demanda :

— Que faut-il faire, Seigneur Administrateur?...

— Conduisez-le au poste de police. Remettez-le entre les mains des « caï » et racontez tout ce que vous avez vu et entendu, en donnant vos noms...

Mais comme on s'apprêtait à l'emmener, l'homme, se cabrant, cria :

— Seigneur, entends-moi !... Après j'irai là-bas, si tu l'ordonnes...

Il avait relevé la tête, rejeté ses cheveux en arrière et il considérait le jeune homme avec atten-

tion. Et Thi-Bâ, serrant le bras de Raoul, balbutia, la voix blanche :

— Oh !... Thanh, le frère de Laï, le Tueur-de-Paons...

Raoul, étonné, reporta ses regards sur l'assassin qui reprenait :

— Toi seul, Seigneur, pourras me comprendre, car toi seul connais ceux de la Montagne, ceux de chez nous... Tu es déjà venu dans mon village ; tout ce que je te dirai ne te paraîtra pas impossible... Un autre me croirait fou !... Toi tu comprendras.. Écoute-moi, Grand Seigneur !...

Le jeune homme hésita. Avait-il le droit d'entendre cette déposition, ou plutôt cette confession, que le meurtrier allait lui faire? En même temps, il songeait à tous ces gens qui l'entouraient et qui seraient autant de témoins. Alors il ordonna :

— Lâchez-le... Mais que tout le monde reste pour entendre ce qu'il va dire...

Et, se tournant vers le prisonnier :

— Parle devant eux tous, dit-il. Je t'écoute.

Un éclair de satisfaction illumina la figure du meurtrier. D'un revers de main, il essuya son front d'où le sang sourdait toujours, puis, se redressant, il lança en montrant du doigt Thi-Bâ :

— Elle m'a bien reconnu, Seigneur : je suis Thanh, le frère de Laï, le Tueur-de-Paons que l'on a trouvé mort dans la fosse aux tigres de Thua-Doÿ

il y aura deux ans, au prochain repiquage du riz...

— Deux ans !... répéta Raoul.

Et il revit le petit village, au-dessus duquel la Montagne s'éploie sombre et menaçante, les cai-nhas jaunes parmi la verdure, l'étang ridé par la brise, la cour de Nguyen où les témoins étaient assemblés pour son enquête, et le jardin de Thi-Bâ où l'ombre violette du gros tamarinier protégeait leurs causeries. Comme elles étaient loin, toutes ces images que la vie aujourd'hui l'obligeait à évoquer de cette façon inattendue et brutale !... Comme le temps avait vite coulé !... Deux ans... au prochain repiquage du riz !...

31

Deux ans !... Le meurtrier peut-être y songeait aussi, et peut-être, de son côté, repassait-il également les souvenirs déjà plus qu'à demi effacés qui lui restaient de ce passé !...

La tête basse, il réfléchissait, amassant et regroupant ses pensées. Et, brusquement, il dit :

— Je ne suis qu'un pauvre Annamite, Seigneur Blanc, mais par Bouddha, je le jure, — c'est la vérité même que je vais te dire ! Après, tu me condamneras si tu veux ! Que m'importe, puisque cette chose je devais la faire ! Le *Sublime* sait tout ; il voit tout : lui seul saura lire dans mon âme et me

juger selon mon cœur, selon mon sang ! — lui seul, et aucun autre que lui !...

Il souffla un peu, promenant son regard sur tous ces visages tendus vers lui, dans une même attitude d'attente pleine de curiosité et de colère, puis, avec un sourire tranquille, il reprit :

— En ce temps-là, seigneur, je vivais là-bas à Thua-Doÿ. Tu connais le village. Il est petit et pauvre et monte de l'étang à la place. On y vit entre la plaine et la Montagne, dont les premières croupes commencent juste au-dessus de notre cai-nha...

« A l'époque dont je te parle — il y a près de vingt mois de cela — j'avais seize ans et jamais je ne montais là-haut... Les hommes seuls vont dans la Montagne ! Nous autres, les *nhôs*, nous la regardions de loin, et nous courbions la tête de respect, car nous savions ses mystères !...

« Ne souris pas, seigneur : la Montagne de chez nous, c'est quelque chose d'énorme et de formidable! La Montagne, c'est le royaume de la « mort du soleil », car c'est là que, chaque soir, le Dieu-Lumière vient se cacher, pour se tuer ! C'est là aussi, en quelque coin immense et ignoré de tous, que se trouvent les grands Palais de l'*Ombre*, dont les portes s'ouvrent à la fin du jour pour qu'elle s'en aille à travers le monde apporter le trouble et le mystère ! C'est là encore, que sont les demeures inimaginables du *Silence* et de l'*Epouvante* qui,

chaque nuit, se mettent en marche, vers nous les Humains, vers nous les Chétifs et le Ignorants... »

Et comme Raoul hochait la tête avec ironie, il s'interrompit ; ses yeux fouillèrent parmi les Annamites rassemblés autour de lui, et comme tous le considéraient avec surprise, il eut un haussement d'épaules chargé de mépris.

— Oui, je vois, fit-il... mes paroles peuvent t'étonner, car ceux d'ici ne t'ont jamais par é de cette façon... Mais, ceux d'ic ne sont que des « nhâ qué » (1)... Ce ne sont que des gens de la plaine — de la plaine toute plate et déserte et vide, où ne vit rien de mystérieux, rien de merveilleux — rien de beau ! Des gens de a plaine !... Que peuvent-ils savoir !

Il se tut encore pour toiser la foule, dédaigneusement, puis il reprit :

— Or, en ce temps-là, vivaient chez nous Bao-le-Tortu et Laï, mon frère. C'était les deux chasseurs les plus courageux du canton, et les plus réputés aussi parce qu'ils étaient les seuls à oser s'aventurer là-haut pendant la nuit. Mais Bao était disgracieux et laid. Il n'aimait guère mon frère qui était, au contraire, grand et beau. Souvent, sur a place du village, ils avaient lutté l'un contre l'autre, sans pouvoir se vaincre. A vrai dire, ils se détestaient, et tous ceux de Thua-Doÿ le savaient, depuis que

(1) Paysans, terme dédaigneux.

Thi-Bâ, la petite fille de Sao, la vieille marchande, leur avait souri à tous deux et qu'ils en étaient comme possédés.

« Mais un jour vint où Thi-Bâ se fiança avec mon frère. Dès lors le Tortu ne parut plus à Thua-Doÿ... Il passait ses journées dans la Montagne et n'en redescendait que la nuit venue !...

« Plusieurs semaines passèrent ainsi. Et puis, un soir, la chose arriva !... On était au mois du repiquage. Depuis quelque temps on traquait un tigre. Laï avait découvert sa voie et on avait creusé la fosse où devait tomber la bête.... Ce jour-là, j'étais monté jusqu'au grand banyan sacré, situé au milieu de la forêt, apporter à Laï, qui était de garde près du piège, la « ké-bat » (1) de riz, le poisson sec et la sauce de piment de son dîner. Je m'attardai à bavarder avec lui et quand je me mis en route pour le retour, déjà, dans le jour qui finissait, on n'entendait plus rien... plus rien, sinon les bruits du silence même. Je hâtai le pas, mais dans l'obscurité bientôt accourue, je ne pouvais déjà plus avancer qu'à tâtons, au milieu des troncs énormes, des lianes enchevêtrées et des fougères glissantes.

« Alors je sentis un grand souffle froid entrer en moi et je m'assis par terre pour pleurer de frayeur... J'étais petit, Seigneur, et je me sentais, moi, infime,

(1) Bol.

livré à Elle, la toute puissante, à Elle, la Montagne !...

« Autour de moi, la vie de la nuit s'éveillait, et la brise qui chantait parmi les arbres apporta jusqu'à mes oreilles toutes les voix de la forêt : le rauque appel des tigres en chasse, le miaulement traînard des panthères, le lointain barrissement d'un troupeau d'éléphants et le vol cotonneux et flou des grands oiseaux de nuit... Et j'eus l'intuition, seigneur, que le Malheur était lâché, qu'il rôdait autour de moi et qu'il guettait quelque part, dans les ténèbres... Grimpant alors sur un arbre, je m'y assis, le plus haut qu'il me fut possible. Au-dessus de moi, à travers les feuilles, je voyais des taches de ciel, d'un ciel limpide et très bleu que les yeux d'or des étoiles faisaient semblable aux plumes de la queue du paon. Je restais là, immobile, attendant que le soleil renaisse et je sanglotais doucement, lorsque tout à coup un bêlement chevrota dans la nuit, et je me tus, saisi, comprenant que quelque part, tout près, on avait creusé le piège, la fosse profonde recouverte d'un mince lacis de branches et de feuilles sur lequel un cabri était attaché pour attirer le tigre !... La lune roula dans le ciel ; un de ses rayons éclaira le sol sous moi et je vis, Seigneur Blanc, je vis que c'était au pied même de mon arbre qu'était attaché le cabri blanc qui appelait, appelait éperdument dans la nuit ! »

Il se tut, haletant. Dans la cour ensoleillée la foule

s'agita. Des têtes se tendirent et des murmures s'élevèrent. Mais d'un geste, Raoul ramena le silence.

— Va, dit-il, continue.

— Sur l'âme de mes ancêtres, jamais les dents ne m'ont claqué de froid et de peur comme ce soir-là, quand j'entendis s'approcher le cri du « Seigneur-de-la-Montagne » (1), ce « kop », « kop » (2) bref et rude comme la mort même ! Maintenant l'appel était là, tout près de moi, à ma main droite... et brusquement, avec un fracas d'effondrement et un cri broyé de bête qui agonise, la trappe béa sous mes pieds. Pendant quelques secondes, il n'y eut plus un bruit... Puis, les rugissement du « Maître de la brousse » éclatèrent, âpres et rauques, gonflés d'impuissance et de rage et un homme s'avança.

« Dressé sur le bord de la trappe il me tournait le dos et regardait la bête bondir, retomber et hurler, énorme et fauve, vaguement éclairée par la lune. Je me penchai, les yeux grands ouverts, et je reconnus Laï, mon frère !... Sans m'en rendre compte, j'avais tourné en rond et j'étais revenu à mon point de départ.

Comme j'allais l'appeler, quelqu'un se dressa derrière Laï, l'ombre d'un homme surgie de l'ombre d'un arbre proche... et avant que j'aie eu le temps seulement de comprendre et de crier, d'une secousse, mon frère fut lancé dans le trou noir où se débattait

(1) Nom que les Annamites donnent au tigre.
(2) Cri guttural du tigre en chasse.

furieusement le tigre !... Je crus que tout mon sang venait de tomber d'un coup, avec Laï, dans la fosse. Il y eut comme un instant de néant autour de moi. Puis un râle... Tia ! Tia !... Seigneur Blanc, le râle d'un humain qui serait devenu bête !... monta sous la voûte des arbres et s'en alla, se répercutant et ricochant de tronc en tronc, à travers la forêt immense et noire, — un râle qui entra dans mes oreilles, racla mes chairs, laboura mon cœur, — un seul râle qui, depuis ce soir-là, habite dans les os de ma tête et dans ceux de ma poitrine et qui n'en sortira jamais... J'ai regardé encore, Seigneur, j'ai regardé parce que je n'avais plus la force de fermer les yeux, et j'ai vu Bao-le-Tortu tendre le poing et danser sur le bord de la trappe, et rire triomphalement sous la lune. Je suis resté là sans plus rien savoir, et en vérité, nul n'aurait su si j'étais encore un vivant ou bien une branche, une simple branche de l'arbre sur lequel j'étais assis !...

« Le matin, quand le jour est venu, je suis descendu en tournant le dos à la fosse... j'ai couru comme un chien qui s'enfuit... En chemin, j'ai rencontré ceux d'en bas qui montaient avec des tam-tams et des gongs pour aller visiter la trappe... »

Comme il s'interrompait, blême, prêt à s'évanouir Raoul, après un instant, l'encouragea :

— Après ?...

— Après ?... Après j'ai été malade, Seigneur ! si malade que lorsque tu es venu je n'ai pas pu te

parler, et quand j'ai guéri, longtemps plus tard, Thi-Bâ était partie ; la vie avait repris et on se souvenait à peine, dans le village, de Laï, le chasseur « enlevé par le tigre pris au piège ». Je n'ai rien dit parce que Bao-le-Tortu m'aurait fait donner la « cadouille » (1) jusqu'à ce que j'en meure ! Et puis à quoi bon ? Est-ce qu'on ajoute foi aux racontars des « nhôs » ? Et je n'étais qu'un « nhô ». Tous, depuis ma maladie, m'appelaient « Thanh l'idiot ». Mais moi je riais doucement ; je riais parce que, seul, je savais : je savais que Bao, un soir, dans la forêt profonde, avait violé les *Lois de la Montagne* et celle-ci entre autres qui dit que « *celui-là mourra, mourra affreusement qui aura osé tuer le vainqueur du Maître-de-la-Brousse avant que la fourrure écorchée n'en soit froide* ». Je riais et j'attendais, car ceci encore est écrit : « *celui qui aura tué le Vainqueur sera tué à son tour et ignominieusement par son plus proche parent, à l'heure où l'aura décidé la Montagne* ». Et je riais doucement, car j'étais le seul frère de Laï !... Bao quitta le pays. J'attendis encore, longtemps après son départ... Un jour je partis, moi aussi. L'heure était venue ! Je me sentais fort et j'avais à ma ceinture mon « coupe-coupe », celui avec lequel j'abattais les lourds bambous à l'écorce verte et aux feuilles bleues !...

« Cette nuit, dans ta province, Seigneur Blanc,

(1) Fouetter avec un rotin.

j'ai rejoint le Tortu, je l'ai guetté ; ce matin à l'aube, il est sorti pour venir ici ; il a traversé la rivière, je l'ai suivi à la nage ; arrivé sur la berge de l'arroyo, j'ai marché sur lui sans rien dire et je l'ai frappé, jusqu'à ce qu'il fût par terre, dans la boue et dans l'eau, comme un tas de chair morte. Il n'a pas appelé, il a seulement hoqueté en tombant : « La Montagne... la Montagne !... » et moi j'ai répondu simplement : « Oui ! »

« Ne hoche pas la tête, Seigneur Blanc, mes paroles sont vraies ! Ceux d'ici m'ont pris et me voici devant toi. Maintenant tu sais tout. Ceux de la Montagne ne savent pas mentir et, par le Bouddha doré de notre village, je le jure, toute la vérité, je te l'ai dite...

« A présent, grand juge, fais de moi ce qu'il te plaira ! Que m'importe, puisque cette chose je devais la faire !... »

Il s'était tu et les bras croisés sur sa poitrine, il attendait.

Autour de lui, le silence se prolongeait. On le regardait, et il y avait désormais dans cette attente une sorte d'estime muette et de déférence. Ce n'était plus le vulgaire criminel. L'homme, brusquement, grandissait de toute sa volonté tenace, de tout son amour fraternel et aussi de l'exaltation mystique qui l'avait armé et en avait fait un vengeur. Raoul lui-même éprouva cette impression. Il n'eut pas un

mot, se gardant de juger la mentalité que l'atavisme, l'éducation des siècles et l'enseignement d'une vieille civilisation avaient faite à ce meurtrier. Il eut peur de ne jamais arriver à comprendre, lui, Occidental et Gaulois, l'âme mystérieuse de ces Orientaux descendants des Huns.

— Conduisez-le au commissariat, dit-il simplement.

Et il rentra chez lui, pensif, tandis que Thi-Bâ les yeux vagues, regardait s'éloigner cet homme... le troisième à qui sa coquetterie et sa joliesse allaient sans doute coûter la vie...

32

Les semaines qui suivirent furent, pour elle, pleines de jours troubles et d'heures anxieuses...

Un vague remords, une sorte de honte intime, lui venait en songeant qu'en somme, tous ces crimes successifs s'étaient accomplis à cause d'elle. Sa coquetterie, — cette coquetterie un peu perverse avec laquelle là-bas au village elle s'était complue à attiser la passion de Laï et de Bao et à les dresser l'un contre l'autre en une rivalité exaspérée, — lui apparaissait maintenant avec tout ce qu'elle pouvait offrir de dangereux et de cruel. Elle songeait aux conséquences inattendues de sa légèreté et elle

s'accusait de toute cette horreur qui, deux fois, déjà, était venue l'éclabousser brutalement...

Assise sur son lit de camp, l'après-midi, elle passait des minutes angoissées à suivre les visions qui défilaient devant ses yeux. Des frissons, par instant, la secouaient : l'image de Thanh marchant vers l'exécution surgissait devant elle, brusque et tragique... Et la scène, peu à peu, se précisait, sortait de l'irréel, pour se dérouler, vivante, macabre et terrifiante... Hallucinée, Thi-Bâ voyait le jeune chasseur s'agenouiller sur la place du champ de tir, les mains liées derrière le dos, les yeux bandés. Autour de lui, les « linhs » coiffés de leurs « saloccos », en tenue d'apparat, la baïonnette au canon, formaient le carré... Au ciel, le soleil flambait... et Thanh, courbant les épaules, offrait son cou au lourd tranchant du sabre courbe que le bourreau indigène levait à deux mains, en un geste formidable d'exécuteur des temps anciens...

La vision s'effaçait là, brusquement, pour renaître un peu plus tard et se dérouler à nouveau, avec les mêmes détails et les mêmes précisions...

Et la nuit, ses sommeils étaient oppressés et fiévreux, hachés de réveils en sursaut et de cauchemars incohérents.

Son tourment, d'ailleurs, s'augmentait de l'impuissance qu'elle éprouvait à pouvoir influer sur le

sort du meurtrier. Elle eût souhaité en effet s'interposer en sa faveur.

Chaque jour, lorsque Raoul revenait du bureau, elle l'interrogeait anxieusement, s'efforçant de l'intéresser au cas du coupable.

— Qu'est-ce que tu crois qu'on va faire à Thanh?

Et comme le jeune homme haussait les épaules en un geste d'ignorance :

— Tu l'as vu? C'est toi qui t'occupes de son affaire?...

— Oui... Mais je vais être obligé de l'abandonner. On va probablement l'envoyer à Hanoï !

— A Hanoï? pourquoi?...

— Parce que c'est là que sont les grands juges de chez nous.

— Alors, toi, tu ne peux plus rien pour lui?...

Raoul hocha la tête.

— Peu de chose... je puis faire comprendre que ceci n'est que la suite de la première affaire de Thua-Doÿ et qu'il y a là une vengeance plus qu'un crime...

— Tu le feras, n'est-ce pas?... Tu leur expliqueras que la Montagne, ce n'est pas comme chez vous. Il faut qu'ils comprennent cela : la Montagne est la Toute-puissante. Nul ne saurait violer ses lois...

« Quand j'étais petite, j'entendais toujours mon père dire, chaque fois qu'il arrivait un malheur là-haut : « C'était écrit : *ni dans le royaume de l'air, ni dans le milieu de la mer, ni si tu t'enfonces dans les creux de la Montagne, nulle part tu ne trouves sur la*

terre un lieu où tu puisses échapper à la Loi... »

Et, les sourcils froncés, elle s'absorbait en de dures réflexions. Elle n'avait certes jamais tant songé et tant combiné de projets de sa vie. Et le soir elle s'endormait la tête lourde et cerclée de migraine.

Un mois s'écoula. Thanh partit pour Hanoï.

Et peu à peu, la détresse morale où se débattait Thi-Bâ diminua. Sous l'œuvre de lente érosion des soucis, des préoccupations et des joies de chaque jour, le souvenir de Thanh s'effaça de sa mémoire, comme s'en était effacé jadis celui de Laï...

Et ce fut encore un oubli qui s'ajouta aux autres.

. . . .

Car devant la vie, immense et innombrable, le cœur humain est une pauvre chose, — une pauvre chose bien trop petite et bien trop fragile pour que tout le passé, que chaque minute en mourant ne cesse d'accumuler derrière nous, puisse y reposer tout entier!...ou même y marquer sa trace tout du long...

33

Une autre inquiétude, d'ailleurs, la tenaillait et l'absorbait...

Depuis quelque temps, Raoul ne rentrait plus pour déjeuner. Il passait toutes ses journées dehors, prenant ses repas tantôt au cercle, tantôt chez des camarades ou bien à la popote de Lebrais.

Thi-Bâ ne le revoyait que le soir, tard. Encore le plus souvent lui arrivait-il de se rendre directement dans sa chambre et de s'y enfermer. A pas feutrés, la jeune femme montait l'escalier et venait coller son oreille contre l'huis. Elle entendait un bruit de feuilles froissées et quand elle réussissait à glisser son regard dans la pièce, à travers le trou de la serrure, elle apercevait le jeune homme plongé dans la lecture des journaux...

Il la délaissait et ne semblait plus même se douter qu'elle vivait près de lui, dans son ombre, sous ce même vieux toit moussu qui avait abrité leur tendresse débutante de jadis. Et elle se sentait lasse de cet isolement auquel il ne l'avait pas accoutumée. Elle avait beau surgir devant lui, quand il partait le matin très tôt pour sa promenade à cheval, ou bien encore se trouver sur son passage, quand il rentrait du bureau s'habiller pour repartir dîner en ville, — il passait, distrait, et ne s'arrêtait point, bien qu'elle lui sourît de son mince sourire plein de promesses et de tentations. Il ne la voyait point, ou, s'il la voyait, il songeait évidemment à autre chose, — à quelque chose de grave et de triste et de lourd qui lui mettait un pli au milieu du front, une lueur ardente au coin des prunelles...

Longtemps, elle avait cherché la cause de cette transformation survenue en lui. Elle n'osait point l'interroger, sachant qu'il n'aimait point qu'on l'importunât de questions indiscrètes. Mais elle le

guettait en silence, attentive à saisir un mot qu'il dirait et qui l'éclairerait...

Un après-midi, durant une de ses promenades avec Thi-Nam, comme elle avouait à son amie le souci nouveau que lui causait le changement d'humeur de Raoul, la congaï de Lebrais lui confia, de son côté :

— Oui... Et Lebrais aussi est comme cela, depuis une quinzaine de jours... Et tous ses amis sont comme cela... Le soir, après dîner, ils se réunissent chez le docteur. Ils se mettent tous autour d'une table sur laquelle ils étalent une grande carte. Et puis chacun d'eux lit tout haut les journaux qu'il a apportés. Et ils restent une partie de la soirée, quelquefois jusqu'à minuit, à discuter entre eux, à crier très fort, à réfléchir avec de grands silences pendant lesquels ils fument nerveusement en regardant dans le vague... Oui... Ils sont tous comme cela, depuis quelques jours !...

— Et qui peut savoir pourquoi? murmura Thi-Bâ. Ils sont si compliqués, si étranges !...

Thi-Nam eut un clin d'œil plein de mystère.

— Je sais, moi, dit-elle.

Thi-Bâ leva sur elle des yeux interrogateurs.

— Tu sais?... tu sais?...

— Oui ; à ce qu'il paraît, il y a la guerre, là-bas, chez eux, dans « l'Ouest lointain !... » (1).

(1) Expression par laquelle les Annamites désignent la France.

Thi-Bâ considéra son amie avec un étonnement sincère.

— La guerre? répéta-t-elle... Eh bien, qu'est-ce que ça peut leur faire, à Raoul, à Lebrais et aux autres d'ici?... Est-ce qu'on va les attaquer, et piller leurs maisons chez nous?... La guerre !... Je ne comprends pas en quoi...

Thi-Nam haussa les épaules et coupa :

— C'est ce que j'ai dit à « Ong » Lebrais. Il m'a répondu de me taire, en m'affirmant que je n'y comprenais rien...

Il y eut un instant de silence durant lequel elles songèrent, chacune de son côté. A la fin, Thi-Bâ pensa tout haut :

— C'est vrai... Nous n'y comprenons rien !... Et Do-Phu a raison : ce sont des barbares très rudes, qui ne savent pas rêver — à qui il faut du bruit, du mouvement... Nous sommes déjà bien trop vieux pour eux...

Et comme la nuit déjà s'appesantissait, — noyant le ciel d'ombre incertaine, parmi quoi les arbres de la berge n'étaient plus que des reflets plus obscurs qui dansaient sur l'eau verte, mêlés aux reflets d'or des premières lumières qui s'allumaient à l'avant des barques, — elles rentrèrent, pensives et lasses...

34

Et puis, un soir, quelques jours après sa conversation avec Thi-Nam, elle vit Raoul revenir plus tôt que de coutume. Et au lieu de passer et de monter directement chez lui, ainsi qu'il en avait à présent l'habitude, il la prit par les épaules et rentra avec elle dans le fumoir tendu de satin mauve et de kakémonos jaunes....

Thi-Bâ avait allumé la grande lanterne chinoise suspendue au plafond et dont les vitraux bleus épandaient sur les choses une lueur douce et caresseuse. Immobile contre le battant de la porte, elle regardait le jeune homme.

Il marchait à travers la pièce à petits pas saccadés et maniait nerveusement des bibelots qu'il prenait sur les étagères pour les y reposer aussitôt avec indifférence. Son regard courait le long des murs et se posait sur les meubles dont le bois noir et polissé luisait avec discrétion dans la pénombre...

Brusquement, il marcha vers elle et, lui prenant les coudes, il annonça :

— Je pars dans quinze jours...

Et comme la jeune fille s'effarait et pâlissait, il l'attira contre lui et lui caressa le visage avec tendresse. Il s'était assis sur le lit de camp et elle s'était

glissée à ses pieds. Le visage levé, elle le regardait ardemment.

— Oui, je m'en vais ! Chut... ne dis rien. Personne, vois-tu, ne pourrait m'empêcher de faire cela ! La guerre est dans mon pays depuis un mois déjà... et il faut que j'aille là-bas !...

— Oh ! Djaoul !... Pourquoi ne pas me l'avoir dit? Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue?... J'étais si tranquille !...

Il lui tapota les cheveux avec douceur et dit :

— C'est pour cela, ma petite fleur parfumée. Je n'ai pas voulu que tu t'inquiètes ou que tu t'attristes trop à l'avance. A quoi bon !... D'ailleurs tu ne seras pas abandonnée. Je te laisserai cinq cents piastres et tu retourneras là-bas, dans ton village, vivre à l'ombre de la Grande-Montagne-Bleue, devant l'Étang-aux-Nénuphars. Tu auras ta cainha, ton jardin, ta basse-cour et tu m'attendras.

Thi-Bâ eut un cri :

— Oh oui... je t'attendrai, car tu reviendras, n'est-ce pas?...

Le jeune homme, la regardant avec un peu d'attendrissement, acquiesça doucement :

— Je reviendrai et j'irai te reprendre là-bas, comme la première fois... Tu seras sous le grand manguier qui est devant ta maison et je monterai la ruelle pleine de soleil, en allant vers toi... Alors nous retournerons ici et nous reprendrons notre

existence... Ce sera beau comme un amour nouveau, doux comme une vie qui recommence...

Thi-Bâ gémit doucement :

— Ne pars pas, Djaoul, ne pars pas...

— Je t'en prie, ma petite tendresse, n'insiste pas... Va, j'ai à faire. A tout à l'heure...

La jeune fille se leva. Elle eut un pauvre sourire et, s'inclinant profondément, elle se glissa dehors. Sa mince silhouette drapée de mauve s'encadra un instant dans la porte, puis disparut, voûtée un peu...

35

Le lendemain, de grandes affiches blanches, accrochées à la grille, annonçaient que la vieille maison au toit de tuile rouge et le grand jardin au bassin de pierre grise étaient à louer...

D'autres pancartes publiaient que « M. Raoul Lannois devant partir prochainement pour la France, son mobilier était à vendre et que les acquéreurs seraient admis à le visiter tous les jours de 9 heures à 11 heures et de 3 heures à 5 heures »...

36

Dès lors, ce fut un va-et-vient continuel. Dès le matin, la sonnette de la grille tintait et le défilé des visiteurs commençait.

Ils arrivaient sans se hâter, allaient lentement à travers les pièces de la maison. De temps à autre, ils s'arrêtaient devant un meuble, en demandaient le prix, le palpaient, ouvraient les tiroirs, promenaient leurs doigts aux rainures.

Puis venaient de longues discussions, des marchandages âpres, et des criailleries qui retentissaient à travers la demeure tout entière et troublaient le silence intime amassé là depuis deux ans.

Après avoir tout vu et tout examiné, ils se décidaient parfois à l'achat d'un bibelot ou d'un meuble ; mais alors toutes leurs hésitations recommençaient. Il fallait les ramener à l'objet qu'ils désiraient et là, avec de nouvelles poses, avec une abondance de phrases tour à tour complimenteuses et dubitatives, ils rééditaient leur manège...

— Oui, très jolie, la sellette... Mais ce n'est pas très pratique... Evidemment, l'enroulement du dragon le long du fût est d'un mouvement admirable !... Seulement... vingt piastres... c'est bien cher... et puis...

Ceux-là du moins, s'en allaient en emportant quelque chose...

Mais il y avait les autres, — les simples curieux, — ceux qui entraient dans la villa, avec l'intention arrêtée de ne rien acheter, ceux qui n'avaient besoin de rien, mais qui venaient quand même, en quête de distraction, assister à la liquidation d'un intérieur de garçon... Ceux-là étaient toute l'horreur...

Familiers et désinvoltes, ils erraient à travers les salles, voyaient tout, critiquaient tout... Ils se penchaient aux fenêtres, ouvraient les portes des buffets, visitaient la verrerie, l'argenterie, la vaisselle et faisaient de longues stations dans le jardin, où l'on entendait retentir leurs éclats de voix et leurs rires.

37

Plusieurs jours passèrent ainsi...

Thi-Bâ restait enfermée chez elle, farouchement, avec une sorte de haine violente contre tous ces étrangers qui envahissaient la maison. Elle passait ses journées, allongée sur son lit de camp, immobile, la tête pleine de rêveries impossibles. Des projets irréalisables levaient en son cerveau. Une nuit, elle demeura éveillée jusqu'à l'aube, combinant son départ avec Raoul : elle vendrait ses meubles, ses bijoux et ses tuniques de soie. Elle ne garderait, en souvenir attendrissant de leur passé, que le petit pendentif de jade qu'il lui avait donné sur le bord de l'Étang-aux-Nénuphars, et avec l'argent ainsi recueilli elle le suivrait en France. Elle vivrait là-bas, comme ici, dans son ombre, attentive et silencieuse, et elle continuerait à être dans sa vie d'Occidental, comme un parfum discret, comme un petit animal caressant et plein d'obscur dévouement...

Mais avec le jour, l'impossibilité de son rêve et

la fragilité de ses plans lui apparurent nettement et elle y renonça d'elle-même, avec découragement.

Les heures ainsi vécues lui paraissaient tour à tour brèves et terriblement longues. Elle ne sortait de sa chambre qu'à la nuit. Elle allait alors se cacher derrière la porte de la grille, pour attendre le retour de Raoul, et quand il arrivait, elle se jetait sur lui, se suspendait à son cou, avec des appels et des cris de joie puérils. Il la prenait dans ses bras et la transportait jusque sous la vérandah...

Elle l'installait alors dans un fauteuil et venait s'asseoir sur ses genoux, où elle se blottissait toute menue et toute légère, semblable à une petite idole asiatique, à une étrange Vénus orientale, — une Vénus mièvre et perverse aux yeux d'émail vert...

Ils restaient ainsi longtemps, lui à combiner son départ et à goûter voluptueusement ses dernières nuits annamites, — elle à songer à leur séparation et à son retour au village...

Au-dessus du jardin, la lune versait sa pâleur. L'ombre, autour de la maison, était limpide et tiède et dans le silence qui flottait le jet d'eau chantait monotonement...

38

Puis, un matin, le commissaire-priseur arriva. Il s'installa au milieu du salon, derrière une table

laquée de rouge sur laquelle il posa sa liste et son marteau, dont la tête dure allait retentir, clair et net, sur le bois sonore de la vieille table annamite.

Et quand les acheteurs, les curieux et les marchands furent là, en assez grand nombre, la vente à l'encan commença...

Debout derrière le battant de la porte qui séparait sa chambre du salon, Thi-Bâ, l'oreille contre la frêle cloison, écoutait retentir la voix sèche de l'homme qui dispersait aux quatre coins de la ville les doux meubles de leur intimité, au milieu desquels elle avait passé deux ans de sa vie...

Elle n'entendait, ni ne saisissait très exactement les phrases du commissaire-priseur, — ces phrases banales qu'il lançait d'une voix indifférente d'employé faisant l'article, et qui tombaient parmi l'hostilité dépréciatrice des gens accourus là dans l'espoir de dénicher une occasion... Mais elle comprenait que les vieux meubles chargés de souvenirs, les bons vieux meubles si souvent caressés qu'ils en étaient, par endroits, usés et lustrés, s'en allaient un à un pour devenir le bien d'étrangers qui ne les connaissaient point... Et le marteau continuait à frapper avec éclat le bois sonore, scandant et ponctuant les offres, activant et encourageant les enchères et scellant, d'un dernier coup plus rude et plus retentissant, la vente qui venait de se conclure. Le marteau, stupide et simple, se relevait et retombait toujours, marquant l'heure où du décor familier

d'autrefois tout se désagrégeait, l'heure brève où, dans son cadre disloqué, le présent s'émiettait en passé, l'heure triste où déjà, en parlant, l'on dit : « I y avait... C'était... Nous aimions !... »

. . . .

Derrière sa porte, Thi-Bâ écoutait... Un mal aigu lui fouillait la poitrine, et son cœur était comme un écho subtil, où le moindre bruit se prolongeait longuement et où chaque heurt du marteau, en se répercutant, clouait un peu plus de souffrance, et enfonçait encore un peu plus de douleur...

39

Le lendemain fut leur dernier jour, celui du départ de Raoul et de leur séparation...

Il faisait, cet après-midi-là, une chaleur lourde et moite.

Depuis le matin Raoul était sorti. Il était allé faire ses dernières visites d'adieu, et, au déjeuner, il n'était point rentré. Elle avait guetté son retour durant toute la matinée. A deux heures, lasse de l'attendre, énervée, elle sortit. Elle allait doucement à travers la ville assoupie. C'était l'heure silencieuse et calme de la sieste. Toutes les persiennes étaient fermées. Le soleil tombait droit et brûlant. Le sol était chaud... Thi-Bâ continuait sa route, au hasard. De temps à autre elle s'attardait à suivre machina-

lement du regard la fuite d'un pousse qui s'éloignait avec le crissement de ses roues caoutchoutées mordant la poussière et le claquement des sandales du coureur qui trottait, nerveux et souple, entre les brancards.

Devant les grands bâtiments de la « Résidence », que le soleil faisait d'une blancheur rude et crue, elle s'arrêta une minute. C'est là que Raoul — trois ans durant — était venu chaque jour. C'est là, derrière l'un des nombreux stores soigneusement tirés, qu'il avait eu son bureau. Elle scrutait la longue façade claire et considérait le lourd édifice au sommet duquel un drapeau tricolore pendait, immobile le long de sa hampe.,. De la terre brûlante montaient des effluves de chaleur, qui s'élevaient dans l'air embrasé en ondes lourdes et en vibrations molles qui flottaient à la cime des arbres et au-dessus de la rivière.

Un pousse vide passait au pas flâneur de son coolie. Thi-Bâ, fatiguée d'errer le long des rues, le héla et vite, pour fuir le soleil trop ardent et la chaleur éclatante, elle jeta son adresse.

L'homme, d'un redressement de reins, tira la légère voiture et fila rapidement entre les grands arbres alignés dont l'ombre dansait sur le sol poussiéreux et clair...

40

Elle fut heureuse, en rentrant, de retrouver la fraîcheur de sa natte. Dans la demi-obscurité ambiante de la chambre aux jalousies tirées, les choses, enveloppées de tiédeur et baignées d'ombre, lui semblèrent moins rudes et plus accueillantes. La pénombre parait les meubles de bienveillance et d'imprécision, et les bibelots sur leurs étagères étaient incertains et veloutés. Thi-Bâ leur sourit, d'un sourire amical et voilé. Puis, en attendant l'heure du dîner qui ramènerait le maître au logis, elle somnola, alanguie et ensommeillée, s'amusant puérilement à contempler, dans un rai de soleil filtrant entre deux lames de la jalousie, la danse merveilleuse d'un flot de poussière qui montait, descendait et tourbillonnait, au gré de la lumière.

Dans la pièce voisine, Do-Phu, dressant la table et maniant l'argenterie et les cristaux, cassait à petits coups de tintements clairs le silence uni qui régnait sur la maison.

Thi-Bâ songeait vaguement... Elle rêvait à son passé. Elle évoquait le lointain village où elle avait passé son enfance et sa jeunesse, et où elle allait retourner dans quelques jours. Elle revoyait aussi son existence avec Raoul — ces deux années qu'elle venait de vivre côte à côte avec ce barbare aux cheveux blonds.

Et dans son esprit simple ne germait aucun regret. En somme Raoul n'avait été ni trop sévère, ni trop rude ; la considérant comme un petit animal à l'âme fruste et mystérieuse, il n'avait jamais essayé de la comprendre. Elle-même, de son côté, n'avait jamais éprouvé le besoin d'être comprise. Docile aux caprices du jeune homme, elle lui était reconnaissante de lui avoir accordé la parure convoitée, le bijou désiré et de lui avoir donné une liberté et un bien-être qu'elle goûtait d'autant plus que son enfance avait été dure...

Et puis, n'avait-il pas été pour elle plein de bienveillance et de bonté?... Elle se souvenait en effet de toutes les attentions qu'il avait eues pour elle et de toutes les caresses dont il avait enveloppé ses sommeils. Comme les nuits vécues dans cette chambre lui avaient été légères et douces et comme il s'était vite égrené, le chapelet des jours heureux !...

Elle soupira...

Phu, ayant achevé sa tâche, s'était éloigné. Autour de la maison, l'ombre du jardin s'allongeait un peu plus. Quelques feuilles bruirent parmi le silence... Les heures lourdes étaient passées et, parmi le jour finissant, la brise du nord se levait, annonciatrice du crépuscule...

41

Lorsque Raoul revint à sept heures, elle était toujours étendue sur la natte claire, maintenant tiède, sur laquelle ses minces formes vêtues de noir se détachaient, longues et grêles...

Après un rapide baiser, il se hâta à travers la pièce, achevant ses malles. Elle s'était assise, dans sa pose coutumière, les jambes repliées, les bras aux genoux et, de ses petits yeux où luisait plus d'inquiète curiosité que de tristesse, elle suivait ses derniers préparatifs, les coupant de temps à autre d'une interrogation ou d'une exclamation auxquelles il répondait brièvement d'un mot ou simplement d'un geste.

A l'heure du dîner, du dernier repas qu'il prenait avec elle, car il s'embarquait à dix heures, elle se tint derrière sa chaise, épiant ses mouvements et le servant avec des attitudes humbles et silencieuses. Elle éprouvait en effet le besoin de lui témoigner sa soumission, et désirait lui laisser la souvenance précise d'une petite esclave docile et prévenante avec laquelle il aurait vécu...

Ensuite, comme de coutume, ils allèrent s'asseoir quelques instants sous la vérandah. Comme tous les fauteuils avaient été enlevés dans la journée, elle courut dans sa chambre prendre une natte qu'elle déroula par terre. Ils s'installèrent côte à côte... Elle

avait posé sa tête sur les genoux du jeune homme et, les yeux fermés, elle s'efforçait à un recueillement ardent qui lui fît vivre avec plus d'intensité les derniers instants de leur vie commune.

Et peu à peu un émoi les envahissait... Il lui avait pris la figure entre ses deux mains, et comme s'il voulait en conserver longtemps l'image précise et fine, il la contemplait fixement, longuement... Des mots de désir leur montaient aux lèvres en balbutiements amoureux, cependant que leurs bouches rapprochées s'offraient et se prenaient en des baisers profonds. Une tendresse exaltée les soulevait, qu'exaspérait encore l'approche de la séparation. A la fin, les lèvres meurtries et le corps brûlant de fièvre, ils s'étreignirent — comme jamais encore ils ne s'étaient étreints, avec une sorte de fureur voluptueuse.

Quand sonna l'heure de partir, elle descendit avec lui vers l'appontement. Un sampan déjà chargé de ses malles y attendait le jeune homme, pour le conduire jusqu'au port où le paquebot de France marque son escale. Lorsqu'ils arrivèrent sur la berge déserte qu'un fanal éclairait vaguement, Thi-Bâ éprouva un saisissement. Comme c'était simple, une séparation !... Vite, une étreinte, un baiser... encore un appel dans la nuit... et déjà le

sampan qui emportait Raoul s'éloignait parmi les ténèbres.

Un instant encore, elle entendit le bruit sourd de la rame frappant l'eau, elle distingua la silhouette du sampanier, debout à l'arrière, ramant avec un balancement rythmé de tout le corps... Puis tout s'enfonça dans le noir et dans le silence pour s'y perdre à jamais.

. . . .

Et Thi-Bâ, immobile parmi l'ombre, songea :

— Encore un peu de ma vie que le passé emporte !...

42

Alors elle rentra.

Doc et Xé étaient partis depuis la veille et Do-Phu le matin même. La maison était obscure et muette ; aux fenêtres, aucune lumière ne mettait sa clarté familière. Tout était silencieux et noir, avec un air d'abandon et de solitude morne. Elle alla s'asseoir sur son lit de camp et demeura un long moment songeuse, l'esprit vague, parmi l'ombre opaque qui régnait et que dissipait mal la flamme jaune d'une veilleuse.

Puis elle se leva et, allumant une lampe, elle se mit à errer à travers les pièces démeublées...

Les salles désertes paraissaient immenses : çà et

là, de vieux meubles hors d'usage et des bibelots cassés gisaient, abandonnés.

A l'emplacement des derniers meubles que l'on avait enlevés dans la journée, des flaques de poussière s'étalaient. Les murs étaient nus, dégarnis de leurs tentures et de leurs tableaux. Sur les papiers fanés qui pâlissaient dans l'ombre, et qu'éclairait mal le cercle étroit de lumière que Thi-Bâ promenait autour d'elle, l'emplacement des cadres subsistait, marqué par des taches plus vives de la tapisserie préservée. La revue de ces pièces vastes et sales, faite ainsi la nuit à la lueur blême d'une petite lampe, avait quelque chose de funèbre et de lamentable. La vieille demeure abandonnée avait pris, tout à coup, un air misérable qui choqua douloureusement la jeune fille. Elle monta l'escalier. Le long du mur, la rampe de bois, éclairée par sa marche, projetait son ombre mouvante qui la suivit, de marche en marche, jusqu'à la chambre de Raoul.

Sur le seuil, elle demeura hésitante. Le poing tendu, elle projetait en avant la clarté pauvre de sa lampe et elle regardait la chambre démeublée, la chambre morte qu'habitaient pourtant encore tant de souvenirs de ses joies amoureuses, si vite vécues !... Et sa songerie était amère. Comme elle était lugubre et noire, cette salle qui fut pour elle si pleine de tous les bonheurs, de toutes les lumières et de toutes les douceurs !...

Un sentiment complexe fait à la fois de tristesse,

de désespoir et de tendresse rétrospective, l'envahit et la poussa. Elle marcha jusqu'à la fenêtre restée ouverte et se pencha. Dans le jardin qui dormait, on ne distinguait rien que de grands amas de ténèbres parmi quoi les massifs et les buissons formaient des gouffres d'obscurité plus denses, plus profonds.

Elle demeurait là, penchée vers la nuit et sans qu'elle sût pourquoi, en même temps, le souvenir lui revenait d'une vieille complainte de chez elle, une complainte mélancolique et naïve dont on avait bercé son enfance et où il était question du ciel plein d'étoiles, de la nuit tiède et d'un sampan qui dérivait lentement sur l'arroyo, au gré du courant... qui dérivait et s'en allait pour ne jamais plus revenir...

43

Quand elle redescendit, elle entendit une horloge qui, dans le lointain, sonnait onze heures.

Elle se hâta. Elle traversa le fumoir et le salon pour regagner sa chambre. Dans la salle à manger, sur le rebord de la fenêtre, son regard accrocha une bouteille que la négligence d'un boy avait oubliée là, débouchée, à moitié vide.

Elle s'approcha, souleva le flacon. C'était de l'absinthe. L'odeur amère et voluptueuse du liquide

remué flotta dans la pièce, lui fouetta le visage et l'enveloppa...

. . . .

Et elle se rappela, tout à coup, l'impression étrange de bien-être et d'oubli que la liqueur lui avait procurée une fois déjà, quelques mois plus tôt, tandis que par curiosité elle avait bu au verre que Raoul avait oublié sur la table d'apéritif. Elle retrouva, très nette, au fond de sa mémoire, le souvenir de cette sensation bizarre qu'elle avait éprouvée : une sensation d'allègement joyeux et de flottement doux, d'abord, puis une sorte de glissement cotonneux et lent, une descente vers des profondeurs inconnues, une chute moelleuse que des ailes paraissaient porter et qui ressemblait à une petite mort exquise...

. . . .

Mordue par le désir de retrouver ce même oubli plein de volupté, elle colla violemment ses lèvres au goulot du flacon et avala une large gorgée de liquide. Une impression de brûlure lui emplit la bouche ; elle toussa et demeura interdite, très inquiète. Sa gorge et sa poitrine étaient en feu, elle ressentait aux tempes des élancements vifs, en même temps qu'une vague de chaleur lui montait à la tête et lui empourprait la face. Au bout de ses doigts, sous les ongles, elle éprouvait des picotements, une tiédeur agaçante...

Elle regagna sa chambre, en titubant... Sans

savoir pourquoi, elle se trouvait maintenant très malheureuse et très misérable. Elle s'apitoya sur son sort et se mit à pleurer. Elle s'était lourdement abandonnée sur son lit de camp. Autour d'elle tout s'était mis à tourner horriblement. Ses yeux et tout son cerveau vacillaient et se brouillaient. Elle sanglota longtemps, et désespérément. Puis, sans transition, d'un coup, elle s'apaisa et s'endormit d'un sommeil animal et sans rêve qui était comme un anéantissement.

. . . .

Dehors, dans le jardin que le clair de lune bleuissait, les grillons de minuit avaient commencé leur concert, et le jet d'eau pleurait son chant monotone et limpide...

TROISIEME PARTIE

... Et quand la vie deviendra trop lourde à ton faible cœur d'homme ; quand tu auras tout compris et tout goûté de la vie, — avec amertume, — considérant alors ton corps comme une bulle, tu iras vers le dernier refuge, vers l'éternel et suprême Nirvana !...

Anguttara-Nikaya.

I

Les jours qui suivirent se traînèrent, mornes et vides...

Thi-Bâ attendait, pour regagner son village, que la maison fût louée et que ses meubles fussent vendus. Elle ne voulait, en effet, rien emporter là-bas, en dehors des bibelots que lui avait donnés Raoul et qui lui étaient chers.

C'était d'ailleurs peu de chose et son bagage tenait dans une malle : ses trois tuniques de soie de Nankin, la mauve, la bleue et la noire, ses bracelets, ses colliers, ses ké-quan de toile blanche et de toile brune, ses deux coffrets de bois de rose et de santal où elle avait enfermé les souvenirs qui lui restaient de Raoul...

L'hiver s'achevait. Les jours étaient encore gris et ternes avec de petites ondées courtes et brusques. Un peu de chaleur s'aventurait pourtant vers les

heures méridiennes et, dans le ciel qui s'éclaircissait, des rayons de soleil se glissaient, plus nombreux chaque jour.

Pourtant, Thi-Bâ ne sortait pas. Elle demeurait claustrée toute la journée. Elle avait peur en effet d'être rencontrée et d'avoir à répondre aux questions qu'on lui poserait. Elle ne voyait même plus Thi-Nam dont le bavardage la fatiguait d'avance et dont elle ne se sentait pas le courage de supporter les rires trop joyeux...

Elle ne s'aventurait dehors que la nuit venue. Elle allait, alors, lentement, au hasard, à travers la ville enveloppée d'ombre. Dans l'obscurité qui s'épaississait et sous le dôme des branches, au long des avenues, les réverbères clignotaient ; entre deux cimes d'arbres des lambeaux de ciel bleu s'éployaient, éclaboussés d'or et de scintillements...

Et la nuit était douce à son cœur...

2

Chaque jour aussi, après déjeuner, elle descendait au jardin. Elle y passait les heures de la sieste, les heures accablées et mortes, où tout dort dans la ville silencieuse...

Il était si grand, ce jardin, que l'on aurait dit un parc. Les arbres s'y serraient les uns contre les

autres, pêle-mêle, étalant sur le sol qu'ils jonchaient de feuilles omnicolores, leurs ombres distinctes ! Car chaque arbre que le soleil habille de lumière a son reflet obscur — un reflet qui lui est propre et qui est comme son image vêtue de noir !...

L'ombre des vieux manguiers, opaque et ronde, n'est point semblable à celle des tamariniers qui est moins dense, plus irrégulière et déjà pénétrée de clarté ; l'ombre des grêles bambous, bleuâtre et longue, ne ressemble pas non plus à celle qui pleure des pins, pareille à une poussière obscure tissée de soleil...

Tout cela, Thi-Bâ le savait, car elle connaissait son grand jardin sauvage — autant qu'ici-bas l'on peut connaître un ami. Elle l'aimait aussi, d'une affection simple et fidèle, à cause de tous les souvenirs que chacune de ses ombres et que chacun de ses bruits faisaient lever dans sa mémoire. Elle l'aimait parce qu'il était la nécropole magnifique et familière où reposait la meilleure part de son passé, avec un peu de son cœur et parce que, au détour des allées, comme au coin des buissons, de vieux fantômes surgissaient pour l'accueillir, — les vieux fantômes des heures heureuses de son amour qui lui souriaient avec douceur et lui parlaient d'autrefois...

Au fond, par-dessus le toit des écuries, les palmes qui bordaient l'arroyo s'empanachaient éternellement verts, tandis que sous la fenêtre de cette pièce

qui fut, jadis, le fumoir de Raoul, deux cerisiers du Japon, en devenant roses, se chargeaient de parfum. Au milieu du parterre, dans la cour qui s'étendait entre la maison et les dépendances, un bassin luisait, réverbérant le soleil lourd de midi comme un point d'or que l'eau berçait et faisait étinceler. Les branches feuillues et les cimes vertes abritaient des pépiements et des sifflotis, — et, par instants, au milieu de l'air immobile et lourd, une petite plume blanche descendait vers le sol, en tournoyant doucement...

. . . .

Et Thi-Bâ, allongée sur une natte, songeait à Raoul, dont l'invisible présence continuait à peupler le parc abandonné !...

3

Il y avait un mois maintenant que Raoul était parti !... Un soir que Thi-Bâ s'apprêtait à sortir, les clairons de la caserne voisine sonnèrent la « casquette »... La main sur le loquet de la porte aux barreaux en croisillon, elle s'immobilisa pour écouter la sonnerie retentir et vibrer dans le silence nocturne, annonçant l'arrivée du courrier de France.

Puis, quand les notes métalliques et claires se

furent éteintes, elle se mit en route. Elle marchait vite. Dans les rues à l'ordinaire désertes et muettes, une vie bruyante et affairée jaillissait de toutes les portes. Sur son chemin, elle rencontra des pousses et des victorias qui trottaient à vive allure, emportant le directeur de la Banque, le résident, d'autres fonctionnaires. Des groupes de jeunes gens se hâtaient, devant lesquels elle dut s'effacer. Un bogghey roula, jetant dans l'ombre la double traînée lumineuse de ses fanaux qui se posa sur elle un instant, puis s'enfuit et se perdit, tandis que décroissait le grésillement des roues et le battement cadencé des sabots du poney.

A la poste, sur les marches du grand escalier, des jeunes femmes vêtues de blanc causaient avec des officiers en dolman clair, pendant qu'autour d'eux des gens montaient et descendaient, s'affairant vers la salle des casiers particuliers, ou en revenant, des lettres à la main.

Hâtant le pas, Thi-Bâ prit la route de Tourane qui s'en allait vers la montagne et elle s'enfonça dans le silence et dans les ténèbres. Elle marcha longtemps. Quand elle fut loin, très loin et bien seule, elle tourna sur sa droite et descendit jusque sur les berges de l'arroyo.

La soirée était douce et tiède. Dans le ciel, des nuages lourds s'amassaient, masquant la lune que l'on n'apercevait point, mais que révélait, sur l'eau

grise du fleuve, une large tache d'or, environnée d'ombre...

La jeune fille s'assit sur le revers d'un talus. En bas, devant elle, fluait paisiblement la rivière sur laquelle Raoul s'en était allé par un soir semblable dont le souvenir la hantait et la torturait. Elle soupira...

Dans la nuit lumineuse, l'*Ecran* découpait sa ligne géométrique et nette de colline artificielle ; plus près, les murs de la citadelle formaient une grosse masse noire ; et très loin, parmi des reculs indécis, le *Col des Nuages* dressait son profil hautain de grande montagne.

. . . .

Au coude de la rivière, un sampan apparut qui rentrait après avoir relevé ses filets. A l'avant, une torche brûlait dont le reflet pourpre se reflétait en dansant sur l'eau pâle. Debout à l'arrière le sampanier ramait en chantant.

La barque passa. Sa torche éclaira un instant la rive de son cercle de lumière rouge, puis s'éloigna et ne fut plus qu'un point rose perdu dans le lointain... La chanson du rameur se tut.

Et parmi le silence qui régnait de nouveau, il n'y eut plus que le monotone bruissement du courant contre les berges de l'arroyo...

4

Elle dormait encore, le lendemain matin, lorsque le facteur, après avoir sonné à la grille, déposa une lettre, arrivée la veille.

Accourue, Thi-Bâ tournait et retournait, entre ses doigts minces aux ongles pointus, l'enveloppe blanche qui portait comme adresse :

Madame Tran Thi-Bâ
10, rue du Royal-Tombeau.

Elle restait étourdie, étonnée qu'on eût songé à lui écrire à elle, la petite Annamite ! Tout haut, elle relut : « Madame Tran Thi-Bâ » et ce nom de famille, qui était le sien, sonna bizarrement à ses oreilles. En même temps un travail se faisait dans son esprit : elle avait le sentiment que l'humble esclave de jadis venait de mourir pour faire place à une femme nouvelle, libre et forte. Et brusquement elle eut la sensation de grandir, de s'élever de toute la solennité neuve de cette appellation inusitée pour elle : « Madame Tran Thi-Bâ !... » Sa personnalité lui apparut soudain, comme une idée jusque-là obscure et nébuleuse qui tout à coup jaillit en pleine lumière et s'impose précise et nette...

Et elle sourit d'orgueil et de contentement.

. . . .

La lettre venait de Raoul. Allongée sur son lit de camp, Thi-Bâ la lut pieusement, avec un émoi plein de puérilité et d'attendrissement. Le jeune homme lui parlait de son voyage, des journées monotones passées à bord du paquebot à lire, à écrire, à errer sur le pont étroit et lisse et à regarder la mer toute bleue sous le ciel bleu ! Il lui citait des noms de villes qu'il avait traversées très vite pendant l'escale, — des villes dont les noms avaient des sonorités chantantes et colorées : Saïgon, Singapoor, Colombo.

Ensuite, venaient des lignes pleines de mots caressants, de recommandations et de conseils attendris, — des lignes où le passé, à tout instant, s'évoquait en rappels frémissants et où les phrases s'achevaient par des : « t'en souviens-tu ? » et des « tu te rappelles ?... » — des lignes à la fois mélancoliques et chargées de douceur d'où s'exhalait je ne sais quel vague enchantement que Thi-Bâ porta en elle, longtemps !...

5

Ce fut d'ailleurs la seule lettre qu'elle reçut de lui. Après celle-là, la poste ne lui apporta plus que de brèves cartes postales griffonnées au crayon, hâtivement...

. . . .

Puis les courriers s'espacèrent, et ce fut le silence.

6

. . . .

Trois mois avaient passé.

Thi-Bâ décida de regagner Thua-Doy. Elle venait d'ailleurs de céder ses derniers meubles et rien désormais ne la retenait dans cette ville. Elle commanda une barque pour le soir même, et dans l'après-midi, elle alla rendre à Thi-Nam, son amie, une dernière visite.

Elle la trouva assise au fond de son jardin, à l'ombre d'un flamboyant, dont les grandes fleurs pourpres ensanglantaient le sol autour d'elle...

Thi-Nam, en la voyant arriver, avait couru au-devant d'elle...

— Enfin, tu viens me voir !... Pourquoi es-tu restée si longtemps sans donner signe de vie... Je te croyais partie. J'ai sonné chez toi à plusieurs reprises sans qu'on m'ouvrît ! Qu'y a-t-il, dis ?

Thi-Bâ baissa la tête d'un air las...

— Il n'y a rien, dit-elle, rien, sinon que je pars pour Thua-Doÿ...

— Tu rentres au village ? Quand ?

— Tout à l'heure...

— Ah !...

Il y eut un instant de silence. Les deux femmes, pensives, regardaient l'après-midi mourir doucement.

En face d'elles se dressait le mur ensoleillé de la maison, où l'ombre, en s'allongeant, mangeait lentement la lumière.

A la fin Thi-Nam dit :

— Tu as raison. La vie là-bas te sera paisible et bonne. Tu iras le soir te baigner dans l'arroyo, au bout du village. Tu verras chaque jour la nuit descendre de la Montagne et envahir la plaine et tu seras parmi ceux de ta race, seule et libre...

— Seule et libre !... répéta Thi-Bâ — et au bout d'un instant elle ajouta : — libre de pouvoir penser et me souvenir, libre d'attendre son retour. J'aurai ma cai-nha à moi, que je choisirai avec un puits et entourée d'arbres à l'ombre desquels j'irai m'étendre. Tu demanderas à « Ong Lebrais » la permission de venir me voir et nous retournerons, comme du temps de notre enfance, pêcher les crapauds buffles parmi les joncs de l'Étang-aux-Nénuphars...

Le mur maintenant était presque tout entier obscur. Seul, à l'angle d'une fenêtre, une dernière fusée de soleil s'étirait, traçant une grande barre rose et blonde qui s'étrécissait avec lenteur.

Thi-Bâ se leva et se pencha vers le visage de son amie qu'elle renifla :

— Adieu, dit Thi-Nam. Je viendrai te voir, si je puis... et je t'apporterai des nouvelles de Raoul quand « Ong » Lebrais en aura reçu...

— Adieu, répéta Thi-Bâ...

Et elle sortit, pendant que sur le mur, la lueur d'or du dernier rayon de soleil s'éteignait, effacée par le crépuscule gris.

7

A la chute du jour, elle s'embarqua.

Le sampan, s'insinuant parmi la masse des jonques et des canots, gagna le milieu du courant et, sa grande voile blanche en forme d'éventail une fois hissée, fila vers le nord...

Accoudée à l'avant, Thi-Bâ écoutait les bruits venus de la ville s'éteindre un à un. Quand elle n'entendit plus que le glissement de l'eau contre la coque du sampan, elle leva la tête et regarda en arrière. Du jour agonisant il ne restait qu'une lueur rose. Très loin, parmi les premières grisailles de la nuit, la ville n'était plus qu'une confuse vision de toits en terrasse, de clochers pointus, de pagodons retroussés et de blancheurs vagues émergeant de la verdure. Haut dans le ciel transparent, un vol d'oies sauvages passait, découpant l'azur d'un pointillé triangulaire et sombre qui se déplaçait lentement vers l'est. Au-dessus d'une anse de la rivière, un peu de fumée traînait, laiteuse... Puis, brusquement, l'obscurité vint et le monde ne fut plus qu'un grand amas de ténèbres troué de lueurs clignotantes et peuplé de bruits mystérieux

. . . .

Alors Thi-Bâ soupira et ferma les yeux.

8

Le village dort. La lumière qui surgit à l'horizon est tiède et rouge et dans le silence d'ambre rose de l'aube naissante, Thi-Bâ monte le sentier qui serpente au flanc bleu de la Montagne.

Elle arrive à l'instant. Au coude de la rivière qui la vit partir, la barque qui l'a ramenée n'est déjà plus qu'un minuscule point noir qui va disparaître...

Ici, rien n'est changé. Elle a traversé le hameau depuis l'étang jusqu'à la place, de la plaine jusqu'aux premières pentes du mont, et elle a constaté que, depuis deux ans qu'elle les a abandonnées, toutes les choses familières et douces de sa jeunesse sont restées ce qu'elles furent, — très exactement ce qu'elles furent et ce qu'elles ont toujours été !

Voici, à travers une éclaircie des palmiers, dont les longs stipes s'érigent, droits et lisses, la route sur laquelle les lourdes charrettes à buffles s'en vont à la grande ville européenne. Aux abords de la voie, blanche de poussière et de lumière, les maisons aux toits de paille jaune s'éparpillent tout comme autrefois ; — et voici la cai-nha qui fut la sienne et qu'elle a quittée, il y a bien des mois de cela, par un matin d'été lumineux et embaumé... Voici, enfin, la Mon-

tagne aux flancs ombreux, l'énorme Montagne dominatrice et lourde où vit le peuple de la forêt...

En un mot, voici le décor archaïque et vétuste du passé qui offre de nouveau son cadre immense et sauvage à celle qui lui revient après deux années d'absence...

A ce moment, un gong, dans le lointain, lance son appel et aussitôt le village s'éveille. Les bruits quotidiens, en renaissant un à un, marquent la reprise de la vie diurne. D'une cai-nha à l'autre les coqs s'appellent et se répondent, tandis qu'aux jappements rageurs des chiens se mêle le lent et rauque beuglement des grands buffles aux étables. Dans les bambous d'un jardin proche, un pépiement affairé d'oiseaux et le sifflotis d'un merle mandarin alternent longuement. Des paillottes éparses dans la verdure, quelques minces colonnes de fumée bleuâtre commencent à s'élever, lentement, pour s'enrouler en volutes, se déformer et se fondre dans l'air bleu de ce matin pâle.

Que la vie, là, est donc paisible et bonne ! mélancolique aussi un peu !...

Mais une porte s'ouvre, des gens sortent et Thi-Bâ, entourée, ne sait plus à qui répondre. Tout le monde l'interroge et la fête... Séduits par les reflets de sa tunique de soie, les nhôs la contemplent avec admiration. Les femmes parlent très haut et rient ! La nouvelle du retour de la jeune fille circule

à présent dans le bourg... Quelques hommes aussitôt accourus la saluent, cordiaux — et jaloux un peu, déjà, d'un sourire et d'une parole accordés à l'un plutôt qu'à l'autre !

On sent, presque instantanés, des désirs qui s'éveillent et pointent — et qui déjà rôdent autour de la jeune femme. Et c'est l'existence de jadis qui reprend, avec ses mille petites jalousies, avec son cycle étroit de sentiments et de pensées, avec ses habitudes, ses besoins et ses coquetteries...

Il semble à Thi-Bâ que son retour vient de secouer soudainement la somnolence du village. Elle éprouve qu'autour d'elle, les mêmes intérêts, accrus par l'aisance qu'elle rapporte de la ville, vont lutter et combattre, et que le même petit cercle de plaisirs et de soucis mesquins va se refermer sur elle, l'emprisonnant encore une fois dans sa monotonie et sa torpeur...

9

Et la vie a repris... Elle est redevenue ce qu'elle était précédemment, avant que Thi-Bâ ne fût allée vivre avec un barbare, dans la Grande Ville.

Les vieilles habitudes, peu à peu, ont reconquis toute leur puissance et Thi-Bâ est très vite — étonnamment vite — retournée aux coutumes, un moment oubliées...

Elle a acheté, au coin d'un petit bois d'arêquiers où viennent chaque soir nicher les palombes de la plaine, une cai-nha dont la paillotte neuve et les murs fraîchement recrépis l'ont séduite. Elle y vit seule, n'ayant voulu reprendre avec elle ni sa grand'-mère dont les criailleries continuelles l'énervent, ni son frère dont l'éternel bavardage la fatigue.

Deux semaines se sont écoulées depuis son retour et elle est définitivement installée. Très simplement d'ailleurs. Il n'y a que deux pieces à sa maison. La première lui sert de salle de réception. Le lit de camp d'honneur et les traditionnels bahuts sculptés y trônent, sous l'œil éteint et le sourire béat du Bouddha domestique. La seconde salle renferme le lit muni de son oreiller de bois rectangulaire, les coffrets à tuniques et le foyer où la jeune fille prépare ses repas. Quelques escabeaux et des nattes achèvent l'ameublement qui est rustique, comme toute la demeure elle-même...

Mais autour de la cai-nha, il y a un jardin que des frangipaniers, des flamboyants et des citronniers remplissent d'ombre et peuplent, chaque soir, de parfums et de murmures...

IO

Avec l'oisiveté et le désœuvrement qui emplissaient maintenant sa vie, sa coquetterie s'était accentuée.

Son goût des bijoux, des parures et des étoffes soyeuses était devenu une passion tyrannique, et sa toilette une œuvre délicate et compliquée qui lui prenait une longue heure, chaque matin.

Elle débutait sa journée par une lotion, dont l'eau glacée lui lissait la peau et achevait de la réveiller en dissipant, à travers son cerveau et ses chairs, les brumes et l'alanguissement de la nuit.

Elle allait ensuite s'accroupir sur la natte blanche étalée dans le jardin, devant le puits où l'eau dort, fraîche et claire, au fond de l'ombre...

A côté d'elle, rangés sur un plateau, les ingénieux et multiples instruments de beauté s'étalaient, tandis que sur un autre plateau s'alignaient, étincelants et multicolores, les flacons de cristal pleins d'essences et de parfums, les fioles d'émail rose remplies d'huile aromatique, les boîtes laquées et les coupes de porcelaine renfermant les fards pour le visage, les poudres pour les ongles et les solutions d'encre de Chine destinées aux cils et aux sourcils.

Sa toilette commençait alors. Et c'était une tâche fatigante, un labeur qui exigeait beaucoup de patience et de minutie.

Elle peignait d'abord ses cheveux qu'elle avait abondants et lourds, d'un noir profond et chargé de reflets. Ensuite, elle les brossait avec une brosse très douce et minuscule préalablement enduite d'huile de vétiver. Après quoi, les tordant en une seule natte, elle les enroulait en un chignon qui

s'épanouissait derrière sa tête, ainsi qu'une coque évasée d'où partait le turban de toile qui lui ceignait le front d'un triple bandeau, géométrique et plat.

Ceci fait, elle s'enduisait le visage d'une crème rose qu'elle fabriquait elle-même, suivant la recette que lui avait vendue un vieil aveugle de la rue-des-Parfums... Alors entrait en jeu tout l'attirail des petits instruments bruns, jaunes, noirs et verts, qu'elle maniait avec précision et dextérité.

D'abord, les pinces d'acier avec lesquelles elle s'épilait les sourcils, les palettes d'ivoire et les polissoirs de bois dont elle lustrait sa peau pour qu'y pénétrât plus aisément l'encre de Chine ; puis, les brosses d'ébène, les tiges de jade dont elle se servait pour lisser ses cils et pour les noircir, et les baguettes d'acier avec lesquelles elle déposait au coin de sa paupière la goutte de collyre qui allait agrandir sa pupille et donner plus d'éclat et plus de langueur à son regard d'émail vert ; enfin, les pinceaux de bambou et les crayons bleus et noirs grâce auxquels elle allait pouvoir, en quelques traits rapides et superposés, ou bien en quelques touches subtiles, dessiner au-dessus de ses paupières délicatement allongées et bleuies, des sourcils aux lignes précises et régulières, des sourcils de poupée d'un noir profond, épais et mat.

Mais son œuvre terminée, elle restait sur sa natte, sans joie, le corps inerte et l'esprit vague.

Elle songeait, en effet, à tous ces soins qu'elle venait de donner à sa joliesse et elle se demandait à quoi lui servirait d'avoir avivé ses lèvres et poli ses ongles ? A quoi bon tout cela, puisque celui dont elle aurait aimé sentir peser sur elle le regard amoureux, n'était plus là, — ne serait jamais plus là pour l'admirer et lui sourire ?...

Et, prise d'une immense tristesse, elle courbait les épaules, avec accablement...

II

Comme autrefois, pourtant, comme au temps de Bao-le-Tortu et de Laï, le Tueur-de-Paons, elle était redevenue la reine du hameau... Quand elle passait dans la ruelle, où ses pieds chaussés de sandales jaunes faisaient crisser les feuilles sèches qui jonchaient le sol, les chasseurs s'empressaient autour d'elle. Leurs visages rudes, que le grand air et les ronces de la forêt avaient brunis et couturés de balafres, s'éclairaient d'un sourire dont la douceur inusitée surprenait les autres femmes. Leurs gestes farouches et durs s'arrondissaient gauchement en une volonté de délicatesse qui leur donnait des airs puérilement attendris... Ils la suivaient. Leur cour était d'ailleurs discrète, hésitante et timide... Les yeux clairs de la congaï et son regard, qu'elle posait hardiment sur eux, les troublaient étrangement et

maintenaient leurs hommages en des limites correctes et respectueuses... Ils étaient ardents et spontanés ; dans leur admiration pour la jeune fille n'entrait guère de sensualité, ni même de désir trop âpre... Leur amour était, comme leur âme d'hommes sains et forts, sincère et plein de fraîcheur, plein de rêve aussi... Ceux-là étaient jeunes, — et il était facile à Thi-Bâ de les décourager...

12

Il n'en était pas de même de Tseu-le-Notable.

Ayant aperçu la jeune fille quelques jours après son retour, tandis qu'elle prenait son bain dans l'arroyo, il avait été bouleversé d'une levée de convoitise qui l'avait immobilisé, pâle et grelottant, sur la berge du cours d'eau. Depuis lors, il ne cessait de poursuivre la congaï de ses assiduités... Tous les matins, en allant à la fontaine, elle trouvait le vieillard sur son chemin, et chaque soir en rentrant de l'Étang-aux-Nénuphars, elle le croisait devant le jardin de la vieille Mâ. Il lui dédiait des sourires édentés et flétris qui élargissaient sa face aux tons d'ivoire vétuste et multipliaient le réseau compliqué de ses rides. Elle n'osait point passer sans lui rendre son salut. Alors, prenant son signe de tête pour un encouragement, il la rejoignait et l'accompagnait. Et c'étaient des promenades durant lesquelles il lui

fallait subir l'avalanche brutale de compliments dont le vieillard l'accablait et supporter, sans révéler son dégoût, la promiscuité louche des regards chargés de convoitise qu'il promenait, tout le long de son corps, de la gorge aux chevilles. C'était aussi la fatigue d'être toujours sur ses gardes pour éviter, d'un mouvement imperceptible et preste, le geste frôleur, l'attouchement fugace, que le bonhomme tentait de lui imposer sous mille prétextes : effleurement du coude et de l'épaule, doigts caressants qui, durant les marches côte à côte, vous prennent le bras et vous le pétrissent impudiquement, mains moites et nerveuses qui emprisonnent vos mains, les palpent, et les retiennent longuement...

Comme elle était plutôt petite, et qu'il avait, par contre, un long corps osseux et maigre, il se courbait vers elle et affectait, pour lui parler, de rapprocher sa tête squelettique du frais visage qui le fascinait...

Quand elle pouvait l'apercevoir à temps, elle l'évitait avec adresse en se faufilant entre les haies et les talus... Mais le plus souvent, il surgissait brusquement devant elle, au détour d'un sentier, au débouché d'une ruelle, à la porte d'un jardin, et elle devait se résigner avec effroi à ce qu'il l'accompagnât. Car il lui faisait peur. Elle sentait en effet sa passion sénile l'entourer, — comme on sent peser sur soi l'incompréhensible gêne d'un regard hostile, la lourdeur impondérable d'une atmosphère d'orage,

ou bien encore l'oppression inquiète d'un danger vaguement pressenti...

13

Parmi ceux qu'elle a retrouvés, dans ce village sur lequel il semble que le temps ne passe point, tellement l'existence y stagne éternellement pareille à elle-même, c'est surtout Nguyen dont la vue lui est pénible... Nguyen, dont les deux fils, Laï et Thanh, sont morts à cause d'elle !... Elle l'a rencontré quelques jours après son arrivée, tandis qu'elle montait vers la place du village. Le vieillard descendait la ruelle, et Thi-Bâ s'est arrêtée pour le regarder venir... Il s'appuyait sur un bâton et marchait courbé vers le sol, comme si ses reins trop faibles pour le soutenir se fussent ployés sous le poids du buste. Il était vêtu de haillons et de loques à travers lesquels sa chair apparaissait, brune et sale. Il ne portait plus de turban et ses cheveux blancs flottaient en mèches longues autour de son visage.

Ah ! ce visage si peu humain tant il était ravagé !... Des yeux noirs au fond d'orbites caves, des pommettes saillantes, osseuses et luisantes, et des joues creuses tirant sur les lèvres qui s'entr'ouvraient pour un éternel sourire, un sourire lamentable que

l'atonie des regards démentait et transformait en un rictus d'idiot...

Thi-Bâ s'était reculée. Le vieillard passa devant elle et elle l'entendit chanter, d'un ton monotone et sans expression, une ronde gaie :

Il y a trois filles au village
Qui m'aiment et me désirent.
Ah ! ah ! trois filles qui sont belles...

Et c'était si lamentable que Thi-Bâ, prise de pitié, courut vers le vieil homme et l'arrêta.

Il se redressa lentement, péniblement, si péniblement qu'on avait l'impression d'entendre craquer sa colonne vertébrale. Il posa sur la jeune fille des yeux vides et morts, et d'une voix enfantine et pleurarde, il se mit à geindre :

— Pourquoi me poursuis-tu?... Laisse-moi !... Je ne t'ai rien fait...

Au même instant, une bande d'enfants surgie d'une venelle, entoura le vieillard en criant :

— A l'arroyo le fou... hou... hou...

Et Thi-Bâ s'écarta, épouvantée, tandis que le bonhomme reprenait sa route et sa chanson :

Ah ! ah ! trois filles qui sont belles...
— Trois filles vraiment très belles !

14

Puis, le temps s'en allant imperceptiblement, seconde à seconde, l'hiver revint...

L'hiver, c'est-à-dire là-bas, au pied des montagnes d'Annam, l'époque des grandes pluies, la saison des ciels pesants et ternes chargés de nuages et de brumes.

On ne peut plus guère sortir. Au-dessus du village, flotte un jour humide, blafard et verdâtre, un jour faux, couleur de fond d'océan...

Et la pluie tombe... Elle s'abat lentement d'abord, large, tiède, par gouttes espacées et lourdes qui crépitent sur les toits de chaume, dans l'eau des puits, sur les feuilles des bananiers — avec un bruit pareil à celui de cosses que l'on écraserait...

Puis l'averse se précipite et se resserre...

C'est maintenant un ruissellement immense et monotone, un déversement qui semble devoir être sans fin et tout submerger !... Tout, depuis les cai-nhas dont les paillottes pleurent en larges filets jaunes avec un lent clapotement, jusqu'à la forêt qui craque, gémit et se tord en un vaste chuchotement de ressac...

Au versant de la montagne, des ruisseaux dévalent en longues coulées brunes, et toute la plaine, autour

de l'arroyo débordé, n'est plus qu'un vaste maré cage de boue rougeâtre...

Cela dure ainsi des heures et des heures... Et quand la nuit vient, de grands gouffres d'ombre s'ouvrent parmi lesquels tout disparaît et se noie, sauf le bruit, — ce bruit de chute d'eau sur les feuilles innombrables qui subsiste, uniforme et plat, et qui finit par vous bercer d'une vague torpeur et par vous endormir, tout doucement...

Les habitants ont revêtu leur tenue d'hivernage : ils portent le grand chapeau large et pointu et le manteau de paille de riz, semblable à un corselet d'abeille, sur lequel la pluie glisse et coule, sans prise...

Et ils vont, dans la lividité du jour, pareils à d'étranges et fantomatiques gnomes...

15

Et, peu à peu, l'existence avec laquelle Thi-Bâ a rompu durant ses mois d'absence, l'emprisonne à nouveau de ses liens journaliers. Le matin, il lui faut aller à la fontaine faire ses ablutions et chercher l'eau de ses repas ; ensuite elle doit moudre le riz, ranger son modeste intérieur, préparer les plats de son déjeuner. Cela lui prend toute sa matinée...

Les heures mortes de la sieste coulent en songerie et quand vient la fraîcheur du crépuscule, elle sort pour aller rejoindre ses amies et bavarder avec elles

sur le seuil des portes que le soleil dore d'un dernier rayon et qui sont encore tièdes. Deux fois déjà, même, elle est retournée sur la place du village les soirs de réunion, et comme jadis elle a regardé les chasseurs lutter entre eux... L'autrefois ressuscite et s'impose et Thi-Bâ retrouve son passé vivant !... Elle le retrouve tellement intact et si pareil à ce qu'il fut qu'elle a, par moments, l'impression de n'avoir jamais quitté Thua-Doÿ, de n'avoir pas vécu ces deux années à la ville dans la vieille maison, au milieu du grand jardin ombreux.

Autour d'elle, en effet, tout est demeuré immuable. Et il lui semble qu'elle est partie d'hier seulement et que son absence a très peu duré, — si peu duré que rien, ici, n'a eu le temps de changer !... Rien !...

. . . .

Si, pourtant. Une chose s'est introduite dans sa vie et dans son cœur, — une chose qui n'y était point jadis et qui change tout : le regret torturant des mois passés auprès de Raoul, l'amer regret des heures d'amour trop vite vécues !...

16

Et ce regret, hélas, ne meurt point avec le temps... Voici cinq mois que Raoul est parti, voici deux mois que Thi-Bâ est revenue au village, et qu'elle

est seule avec ses souvenirs... Les jours, en dérivant, n'ont fait qu'accroître sa tristesse. Son retour au hameau natal, dont elle s'était distraite et amusée durant les premières semaines, lui pèse maintenant.

Elle ne sort plus et préfère demeurer solitaire, réfugiée dans un coin de son jardin, à évoquer le fantôme des jours heureux et à ressasser sa peine.

A l'heure de la sieste, lorsqu'au ciel immensément bleu le soleil flamboie et arde, elle s'assoit sur son lit de camp, puis, éparpillant les lettres qu'elle a reçues de Raoul, elle les relit une à une. Elles sont peu nombreuses, hélas ! et chacune d'elles est un peu plus courte que la précédente, tandis que la tendresse des premières pages agonise doucement à mesure que diminuent le nombre des lignes, — comme un blessé aux artères ouvertes dont la vie s'épuise avec lenteur à chaque goutte de sang qui s'écoule...

Thi-Bâ songe à ce passé qui s'en est allé et qui ne revivra jamais. Ses doigts remuent les feuilles qui sont venues de si loin pour ne rien lui apporter, rien, sinon l'avertissement discret de l'indifférence prochaine... Un instinct obscur la prévient que l'oubli va bientôt arriver, qu'il est déjà en marche !... Elle éprouve une tristesse et une amertume à penser que Raoul lui échappe, que chaque minute qui fuit arrache du cœur et de l'esprit du jeune homme, pour les jeter aux vents, une parcelle de souvenir et un lambeau de tendresse, et que bientôt viendra l'heure

où de leur bel amour, émietté par le temps, il ne restera plus rien de vivant...

. . . .

Car de tout ce qui fut leur vie et leur bonheur, que demeure-t-il? Un simple coffret de laque rouge qui renferme quelques feuillets jaunis, où l'encre chaque jour pâlit et s'efface, — un coffret qui repose dans l'ombre d'un coin avec un air pitoyable de chose abandonnée, et qu'on n'ouvre que très rarement, comme si l'on craignait que s'évapore, tout à fait, le parfum du passé qui dort là, — ce parfum fade et subtil qu'exhalent les vieilleries.

Comme la vie est lourde, à ceux qui sont seuls !...

17

L'hiver avait passé... Le printemps était venu pour s'enfuir à son tour... Et maintenant, dans le village qui offre les toits de paille de ses cai-nhas à la morsure du soleil, c'est l'accablement des grandes chaleurs d'été.

Mais le temps a beau fuir, Thi-Bâ ne s'apaise point. Elle sent au contraire sa peine et son isolement lui peser plus lourdement.

Sans vouloir se l'avouer, elle souffre de se souvenir... Ce dernier mois surtout lui a paru long et si triste que, par instants, elle en pleure d'énervement et de désespérance. Elle erre, désœuvrée, à

travers le hameau, ou bien passe ses heures à rêver dans l'ombre bleue du plus grand tamarinier de son jardin.

Autour d'elle, sous le soleil qui flambe, implacable et brûlant, la vie se traîne nonchalante et veule. Les mêmes gestes nécessaires s'accomplissent, les mêmes travaux se continuent, mais avec une lenteur accablée. Sur les rizières, inondées et bourbeuses, les hommes se courbent en des poses de lassitude et de mollesse. Aux portes de leur cai-nha, les femmes prolongent leur flânerie et leurs bavardages. Les buffles, en regagnant leurs étables à l'heure crépusculaire et douce, soufflent bruyamment et avancent d'un pas lourd.

C'est le règne de l'été indo-chinois, — de l'été qui écrase comme un poids immense les corps amollis, flamboie invraisemblablement dans un ciel d'un bleu immaculé, vif et métallique, brûle la plaine, la montagne et la forêt et fait lever de toute cette terre tropicale surchauffée un parfum brutal, voluptueux et malsain : odeur de fleurs épanouies, odeur de glèbe marécageuse, et odeur des végétations millénaires qui pourrissent dans l'atmosphère tiède et moite des sous-bois vierges.

. . . .

La vie journalière ramène, aux mêmes heures, les mêmes spectacles qui sont comme le rite séculaire et sacré de l'existence dans ce coin du monde. Malgré tout, Thi-Bâ ne réussit plus à s'y intéresser;

car chaque jour qui passe la trouve plus lasse, plus triste et moins résignée...

18

Tous les matins, comme de coutume, elle s'éveille à l'aube. Dans le silence, le gong communal vibre longuement et achève de pointer la cinquième veille de la nuit.

C'est le moment où, d'ordinaire, les chasseurs escaladent la montagne, — le moment où ils s'enfoncent dans la forêt profonde sur laquelle planent encore le sommeil et la paix !... C'est l'instant propice entre tous où l'on surprend les bêtes qui, en leurs gîtes lourds de rosée, s'étirent avec un reste d'alanguissement et de torpeur nocturnes !... C'est l'heure confuse où se joignent et se confondent la nuit qui s'en va et le jour qui arrive...

Thi-Bâ, de la porte de son jardin, regarde passer et s'éloigner les chasseurs. Au lieu de s'exalter et de tressaillir à l'idée des aventures qu'ils vont courir là-haut, la jeune femme reste indifférente et lointaine. C'est que son âme n'est plus la même et que sa pensée est ailleurs.

Elle se contente de les saluer au passage d'un vœu amical et vague, puis, quand ils ont disparu au tournant de la sente, elle quitte à son tour sa maison et s'en va vers l'Étang-aux-Nénuphars...

Le lieu est presque toujours désert, car les enfants seuls y viennent, à la fin de la journée...

Alors elle s'étend à plat et, le visage enfoui parmi l'herbe grasse, elle suit machinalement la vie secrète des infiniment petits : chenille qui rampe, fourmi qui se glisse entre deux brindilles, araignée minuscule qui court le long d'une graminée et tisse sa toile d'argent !...

Elle reste là, longtemps. Par instants, un souffle d'air passe dans l'atmosphère lourde, et au-dessus d'elle les bambous qui la protègent de leur ombre mouvante, s'entrechoquent et bruissent, tandis que les eaux immobiles de l'étang se rident d'imperceptibles frissons !...

. . . .

Le silence est ici plus doux qu'ailleurs, et plus veloutée et plus fraîche la pénombre qui s'épand des arbres ! Une odeur fade flotte à travers l'espace. L'étang est comme un grand miroir immobile, moiré çà et là de vert par l'ombre d'une futaie qui se penche sur lui. Entre des branches d'arbres, un coin de ciel luit, comme un métal bleuâtre, fraîchement poli, et de temps à autre le cri d'une poule d'eau éclate, strident.

. . . .

Thi-Bâ se retourne... Allongée sur le dos, les mains sous la nuque et les yeux à demi fermés, elle s'enfonce dans l'herbe haute, s'écrase contre le sol et s'abandonne à la volupté de sentir peu à peu

pénétrer dans sa chair, jusqu'au creux de ses os, la tiédeur énervante, amère et délicieuse des matins d'été trop beaux que l'on est seul à vivre...

Elle songe au passé, — à ce passé déjà si lointain et pourtant si proche lorsqu'elle l'évoque ! Et elle reste là, prostrée, incapable du moindre effort, faible et lasse et misérable, infiniment...

Et quand vient le soir, sa cai-nha lui paraît plus triste que de coutume ; l'obscurité qui se recule dans les angles et qui s'amasse sous le plafond sans que la lueur incertaine du foyer parvienne à la disperser complètement, est soudain plus pesante à son cœur, qui la tourmente et la brise, à son triste cœur, que les nuits sans sommeil écrasent du poids de toutes leurs heures chargées de fièvre et de cauchemars...

19

Si tristes que soient ces jours endeuillés de resouvenances, il en est d'autres pourtant qui lui sont encore plus lourds à vivre...

Ce sont les jours où, malgré soi, Thi-Bâ évoque l'image étourdissante des joies révolues et des voluptés mortes... les jours où, tapie dans un recoin de son jardin, tandis qu'autour d'elle le soleil s'abat durement sur la terre et grésille au flanc des cai-nhas, elle revit les siestes d'été et les heures de

songerie parmi la chambre aux volets clos !...

Le goût des baisers, — ce goût âpre qui vous prend la gorge, vous fouille le cœur et les chairs — hante sa solitude. Le souvenir des caresses dont Raoul enveloppait son corps, des étreintes dont il pétrissait tout son être, — le souvenir des frémissements d'amour et des irréels délires de tendresse et de plaisir, jusqu'au grand frisson final parmi quoi chavire et agonise miraculeusement notre âme charnelle, — tous ces souvenirs d'un passé qui s'en est allé pour ne plus revenir poursuivent la jeune fille et lui font des soirs pleins de langueur et de défaillance, pleins de révolte et de prostation, — des soirs où elle va prendre le miroir ovale, entouré d'écaille, que Raoul lui a donné, et où, après une longue et muette contemplation, elle s'affole et se grise, les lèvres collées au reflet froid de sa bouche, en un irréalisable et torturant désir de ressusciter les baisers d'autrefois, les baisers d'amour et de fièvre dont le goût âpre vous prend la gorge et vous fouille le cœur et les chairs, divinement...

20

Des semaines continuent à passer...

Elle s'ennuie tant à présent, et les visions qui s'éveillent aux replis de sa mémoire finissent par tellement la harceler, qu'un matin sa décision est

prise : elle ira passer quelques jours à la ville. Elle ira voir Thi-Nam et par « Ong » Lebrais elle tentera d'avoir des nouvelles de Raoul...

Car le désir d'entendre parler de lui la torture et n'a jamais cessé de la torturer, et après avoir longtemps lutté, après s'être longtemps débattue contre l'emprise de l'idée fixe qui l'assiège sans répit, elle a fini par s'abandonner, vaincue.

Et maintenant elle veut, elle veut violemment, de toute sa volonté tendue, savoir ce qu'est devenu l'homme qu'elle aima...

21

Elle s'est mise en route le soir même, sans plus hésiter.

Tseu-le-Notable est venu l'accompagner jusqu'à l'appontement. C'est lui qui, galamment, a mis son sampan à la disposition de la congaï et tandis qu'elle s'éloigne sur la barque dont la voile blanche vient d'être hissée, il reste sur la rive à contempler la silhouette dont la ligne onduleuse et frêle éveille en son être racorni des désirs qu'il croyait oubliés...

Le voyage fut plus long que de coutume. Le vent étant brusquement tombé, il fallut avancer à la

rame, et le sampan n'atteignit la ville qu'assez tard, dans la matinée du lendemain.

Thi-Bâ avait hâte d'être arrivée. Elle éprouvait une impatience qui, par instants, la faisait tressaillir nerveusement. Accoudée à l'avant de la barque, elle regardait avec avidité la ville apparaître, grandir et préciser ses détails : les flèches de la cathédrale d'abord, puis les murs de la citadelle, enfin la blancheur de quelques maisons, la perspective d'une avenue et le toit de la Résidence...

Elle s'était levée. Le sampan à peine amarré, elle sauta sur la berge et s'enfonça, très vite, à travers les rues, les longues rues ombreuses qu'elle avait tant et tant de fois parcourues avec lui.

22

Elle avait mis sa tunique de soie mauve, celle des méditations de la pitié, et à son cou, à ses poignets et à ses chevilles elle avait passé les bracelets et les joncs d'or que Raoul lui avait donnés. Ainsi parée, elle était jolie, vraiment. Son visage, légèrement amaigri, s'était allongé, détachant avec plus de netteté l'ovale autrefois un peu empâté du menton et la ligne trop lourde du cou. Le grand chapeau de paille de riz, rond et plat, faisait autour de sa tête une grande tache de clarté qui lui éclairait le teint et avivait l'éclat de ses prunelles vertes.

Elle marchait vite. Une joie confuse la pénétrait, à se retrouver ainsi, après huit mois d'absence, dans ces rues qui lui étaient familières. Elle souriait doucement aux souvenirs qu'elle faisait lever sur sa route. Elle reconnaissait les magasins dont les devantures et les vitrines contenaient les mêmes objets que jadis... En traversant la rue passante de la ville, elle fut reprise par toute cette animation, par tout ce bruit et ce mouvement qui l'avaient séduite et grisée lors de son arrivée à la ville, la première fois...

Et par une sorte de retour instinctif, elle songeait à sa vie au village, aux heures mornes, paisibles et toutes pareilles, dont ses journées étaient faites, invariablement !... Comme l'existence là-bas était vide et terne !... Ah ! pouvoir revenir ici, pouvoir retrouver la vie d'autrefois avec Raoul !...

Et comme ce nom résonnait encore en elle, elle eut un sursaut : en face, sur l'autre trottoir, sortant du cercle, Pierre Lebrais venait de paraître. Thi-Bâ hâta le pas et le rejoignit. Le jeune homme la reconnut aussitôt et bien qu'ils fussent en pleine rue, il la salua très amicalement, sans éprouver de gêne, presque joyeux, au contraire, de la revoir...

Ils marchèrent côte à côte. Lebrais parlait, interrogeant la jeune femme, se faisant raconter sa vie. Qu'avait-elle fait depuis son retour au village? S'y était-elle définitivement installée? Etait-elle heureuse ?

Thi-Bâ baissa la tête, hésita, répéta :

— Heureuse?... Heureuse?...

Puis, brusquement, avec une sorte de détente nerveuse, elle avoua, des sanglots dans la gorge :

— Non, je ne suis pas heureuse. La vie là-bas est si triste, si petite !... Et puis je ne sais plus rien, je n'ai plus de nouvelles de Raoul. Qu'est-il devenu? Vous devez le savoir, « Ong » Lebrais, vous qui étiez son ami? Il a dû vous écrire ! Moi, voici cinq mois que je ne sais plus rien de lui...

Lebrais, la tête basse, songeait. Il mordillait sa moustache soucieusement. A la fin, il dit :

— Oui, de temps à autre, j'avais une carte, un billet. Mais depuis deux mois j'ai cessé de recevoir de ses nouvelles, parce que... il a été blessé, à la guerre, là-bas, en France !

Thi-Bâ le dévisagea profondément :

— Blessé? demanda-t-elle.

— Oui... très grièvement.

Et comme elle continuait à le regarder âprement, à fouiller ses yeux, tâchant d'y lire la vérité, il avoua, très bas :

— Il est... mort !

Elle eut un cri sourd, une sorte de gémissement étouffé, moitié sanglot, moitié appel :

— Mort?...

Elle avait l'impression atroce d'un effondrement, la sensation angoissante qu'un vide se creusait en

elle, entraînant son cœur vers des profondeurs incertaines !... Elle avait envie de pleurer...

Un besoin d'être seule à ruminer son désespoir la souleva violemment. Elle cria :

— Adieu, « Ong » Lebrais !...

Et avant que l'autre fût revenu de sa surprise, elle se jeta dans une ruelle de la ville indigène, tourna autour des échoppes, se lança dans des venelles obscures, se perdit dans la foule annamite...

23

Elle courait presque... et elle allait droit devant elle, au hasard. Des gens la bousculaient. Des bagias dont elle heurtait les éventaires, au passage, l'interpellaient de leur voix criarde. Elle ne s'en apercevait point. Elle avançait péniblement, en trébuchant. A force de tourner sur elle-même, elle finit par s'égarer. Elle se retrouva dans le quartier haut de la cité indigène, dans le quartier aux maisons basses où vivent les marchandes d'amours et de plaisirs faciles. Sur le seuil de leur cai-nhas, le visage fardé de trois couches de rouge et les lèvres peintes au carmin, les petites prostituées souriaient aux passants, de façon engageante et perverse. Thi-Bâ continuait à marcher, les yeux vagues, sans pensée nette. Sa tête était un chaos, son cœur une souffrance... Sur le pas de leur porte les courtisanes en

l'apercevant ricanèrent, puis quelques insultes éclatèrent et on l'injuria ignominieusement !

Mais elle ne s'en souciait guère. Son cerveau était comme une masse inerte et pétrifiée où surnageait seule, et comme figée, cette pensée :

— Comme j'ai mal !... comme j'ai mal !...

A la fin, pourtant, un peu de calme lui revint. Elle se sentait recrue de fatigue, et dans l'ensommeillement de son esprit une idée tout à coup venait de surgir, qui s'imposa, obsédante et tyrannique : rentrer au village, vite, et se tapir dans un coin sombre de sa caï-nha pour être seule et pouvoir gémir et sangloter de tout son désespoir, librement, sans contrainte, — comme une bête blessée qui revient à sa tanière pour y geindre et souffrir à son aise...

24

Mais avant de repartir, pour toujours peut-être, un désir brusque, une envie maladive, lui vinrent de revoir une dernière fois la demeure où elle avait vécu avec Raoul, — cette vieille demeure dont le toit moussu avait abrité tant de joies intimes, tant d'espérances réalisées, et tant de bonheurs souriants...

Elle y courut. Elle traversa de nouveau le grand pont qui enjambe la Rivière-des-Parfums et monta la petite rue ombreuse et tranquille, dans laquelle se trouvait la maison.

Arrivée devant la porte, elle colla son visage aux barreaux de bois et regarda... Le jardin était resté le même. Devant le perron d'entrée, en vieille pierre grise, le massif de palmiers éployait toujours ses branches immobiles et, de la grille jusqu'à la maison, la longue allée de pins fuyait, pleine d'ombre et de soleil... Sous la fenêtre du fumoir, les deux cerisiers du Japon étaient roses...

Mais à droite, près du massif de sureau, des enfants jouaient. Ils étaient trois : deux fillettes et un garçonnet, blonds tous trois, avec des chevelures ébouriffées.

C'était l'heure de la sieste. Autour de la maison, le silence planait, tandis qu'à travers le jardin régnaient le même grésillement chaud des grillons et des cigales, les mêmes jeux d'ombre et de lumière.

Et tout à coup la voix d'une femme qu'on ne voyait pas retentit, appelant :

— Raoul !

Thi-Bâ eut un sursaut ; dans son cœur se fit comme un silence de stupeur, elle se haussa sur la pointe des pieds, tendit le cou. Elle avait l'impression fantastique de vivre un cauchemar.

La même voix inconnue cria encore :

— Raoul !... Raoul !...

Thi-Bâ, les yeux flottants, les prunelles dilatées et la tête perdue, murmura :

— Je savais bien qu'il était encore là ! Ah ! la

fenêtre du premier qui s'ouvre... Il va répondre... Il va venir... Raoul !... Raoul !... Le voilà...

Mais, les volets poussés, ce fut une autre figure qui apparut, — la figure d'un homme qu'elle ignorait, qu'elle n'avait jamais vu et qui ne ressemblait pas à Raoul !

Elle demeurait pourtant là, immobile, regardant toujours, encore secouée par l'hallucinant espoir qui l'avait soulevée quelques instants plus tôt. Elle éprouvait un sentiment d'hébétude et d'écroulement qui la rivait à sa place, la maintenant devant cette porte, les mains crispées aux barreaux de bois et le visage collé contre la grille.

Puis, brusquement, la réalité lui apparut et, avec un bref gémissement, elle se rejeta en arrière, et s'enfuit...

25

Elle n'arriva au village que le soir, très tard, et harassée de fatigue. Son cœur, qui n'avait cessé de souffrir durant tout le trajet du retour, lui semblait lourd comme une chose morte.

Elle s'enferma dans sa cai-nha et le reste de la nuit s'écoula pour elle à fouiller parmi le passé pour en faire surgir des souvenirs, — tous les souvenirs possibles jusqu'aux plus infimes. Elle revécut ainsi les deux années qu'elle avait passées à la ville. Elle évoqua son arrivée, son entrée dans la maison, son

installation et son premier après-midi d'amour; elle revit les gestes familiers de Raoul, ses attitudes habituelles ; elle se rappela des phrases de lui, des expressions qui lui étaient coutumières, et mille petits détails qu'elle avait crus tout à fait oubliés et qu'elle s'étonnait de voir ressusciter ainsi, tout à coup.

Et toujours, en leit-motiv, la même interrogation lui revenait aux lèvres : « Que vais-je faire, maintenant? » Et chaque fois, elle demeurait muette, incapable de répondre à cette préoccupation qui l'assiégeait, incapable de se résoudre à prendre une décision, incapable de quoi que ce soit, sinon de rester accroupie sur sa natte et de songer douloureusement.

26

L'aube la trouva toujours à la même place et dans la même attitude. Brisée, elle s'était endormie alors que déjà, à travers les rainures de la porte, une nuit moins obscure filtrait jusque dans la pièce où elle s'était réfugiée. Mais elle se réveilla presque aussitôt. Une voix dans son sommeil avait crié : « Thi-Bâ », et il lui avait semblé reconnaître l'intonation de Raoul, sa façon à la fois caressante et appuyée de prononcer son nom, sa manière habituelle de lancer les deux syllabes en modulant à

peine la première et en faisant résonner la seconde, très haut.

Elle sursauta et, se levant, elle ouvrit sa porte. Au-dessus du hameau, une buée lumineuse flottait. Les étoiles une à une pâlissaient et s'effaçaient du ciel. Au loin, dans la vallée, parmi les palétuviers et les joncs, l'arroyo n'était encore qu'une vague ligne grise, à peine perceptible... Un peu de fraîcheur flottait dans l'air...

Alors elle voulut faire un pas pour sortir, mais un malaise l'envahit.

Elle se sentit brusquement très faible, une mollesse dans les jambes, une veulerie dans les bras. Et puis sa tête, doucement, se mit à tourner...

Le paysage, là-bas, tout au bout de la ruelle, dansa une lente sarabande...

Elle leva les bras, s'agrippa mollement aux portants, s'appuya. Une fadeur lui montait à la bouche ; il y avait dans tout son corps comme un aveulissement profond, une sorte de détente de tous les muscles, une inertie soudaine des nerfs, une lourdeur inusitée des chairs et des os, de sa carcasse humaine en somme.

L'esprit pourtant veillait encore, et vacillait durement parmi cette tête qui tournait... tournait... lui soulevant le cœur et lui martelant les tempes...

Et tout à coup elle ressentit un fléchissement dans les jambes. Elle se cramponna à l'encadrement

de sa porte, désespérément, ne voulant pas tomber et fermant les yeux pour ne plus voir la route danser, tournoyer, s'enrouler en une ronde qui lente, d'abord, s'accélérait maintenant en un tourbillon fantastique et farouche...

Et puis, brusquement, avec l'impression d'un gouffre noir, immense, sans fin, creusé autour d'elle et en elle, elle s'abattit en travers du seuil, la figure contre terre...

27

Quand elle s'éveilla, elle était toujours là. Il faisait grand jour... Sa bouche était amère. Une douleur lancinante lui rongeait la tête. Elle voulut se mettre debout. Mais elle ne put ni redresser son buste, ni soulever sa face où un mince filet de sang suintait d'une blessure que sa chute lui avait ouverte, au front. Elle eut un frisson plein d'épouvante, car l'idée lui traversa l'esprit qu'elle serait désormais comme les bêtes qui ne voient point le ciel et qui ont leur visage toujours tourné vers la terre...

Et d'effroi, elle tenta d'appeler...

Son cri s'éleva, haletant et rauque, et se perdit dans l'ombre de la haie qui gagnait vers elle...

Et elle sentit que son appel n'irait pas plus loin

que cette raie obscure qui rampait sur le sol, à quelques pas d'elle...

Elle demeura une minute prostrée, épuisée par la série d'efforts qu'elle venait de tenter. Elle avait ramené son bras et, la tête sur la main, pour que ses lèvres ne touchassent point la terre, elle regardait du côté du portillon en face d'elle, à l'autre bout du jardin, espérant que quelqu'un peut-être viendrait...

Mais à la fin, lasse, et comme l'ombre, l'ayant atteinte, l'enveloppait de froid, elle se traîna et rampa jusqu'à l'intérieur de sa cai-nha.

Elle fit un mètre, deux mètres... Des larmes lui venaient aux yeux. Un arrachement lui déchirait les reins, et partout, de ses talons au cou, elle avait mal, d'un mal inconnu et bizarre qu'elle n'avait encore jamais éprouvé. C'était comme une morsure, un broiement qui lui prenait les cuisses, les flancs, les épaules, et qui, d'une secousse sèche, lui rebrisait, à tout instant, la nuque...

Elle fit encore un mètre et atteignit sa natte. Puis, pour la seconde fois, elle s'évanouit.

28

Alors, elle fut très malade, d'une de ces maladies étranges que l'on soigne là-bas à force d'incantations aux Bouddhas protecteurs...

On déchira en son honneur d'innombrables

langues de papier rouge sur lesquels on avait inscrit les caractères favorables qui invoquent les bons génies et supplient les êtres mauvais qui se sont introduits dans le corps du patient de s'éloigner, de s'enfuir charitablement...

On brûla les herbes propitiatoires, dont les nuages épais, en flottant à travers la pièce, doivent chasser l'esprit malfaisant de la demeure où il règne...

Deux jours durant, la cai-nha fut pleine de fumée âcre et lourde, bouleversée de tumulte et d'agitation...

Et pourtant Thi-Bâ demeurait toujours en proie aux mêmes souffrances et aux mêmes maux, sans que rien la soulageât...

Elle ne cessait de geindre. Etendue sur le dos, elle demeurait inerte, les membres écrasés sur la natte, les yeux grands ouverts et comme vides de pensées... Et elle délirait...

Elle criait, par instants, une phrase, toujours la même, que Raoul lui avait dite, en riant, un jour :

— Petite fille impudique...

Et elle demeurait un long moment silencieuse, son regard vide fixé sur le mur.

Autour d'elle, les bonnes femmes du village s'agitaient, venaient prendre de ses nouvelles, se penchaient sur son petit visage clair, aminci et pâli encore par la maladie, puis s'en allaient en hochant la tête.

Les heures mortes passaient autour d'elle, sans qu'elle les sentît couler. Le jour se levait, rose, flambait ardent et doré, puis sombrait parmi l'ombre ; et la nuit envahissait la pièce...

Elle ne s'en rendait pas compte... Elle était toujours étendue sur le dos, inerte, son regard vide fixé sur le mur, et dans un petit hoquet qui lui montait à la gorge, en même temps qu'un spasme lui secouait tout le corps, elle répétait :

— ... Petite fille impudique...

. . . .

Et des visions incohérentes, des bribes de pensées innombrables lui traversaient l'esprit, fugitivement... Dans son salon, là-bas... Une ombre chaude... des caresses longues qui glissent le long de son corps... des baisers... cette chose inexprimable et occidentale qu'elle ignorait et qu'Il lui a révélée : des baisers sur les lèvres...

... Parmi la langueur du crépuscule d'été, un merle qui chante et le roucoulement d'une colombe... Comme la vie est douce, inoubliablement douce et voluptueuse !... Ensuite d'autres images défilent : Do-Phu qui grimace un sourire... Lebrais qui lui fait un salut, un grand salut en disant : « Raoul?... il est mort !... »

... Thi-Nam qui pleure sur une tombe... Puis la maison où ils vécurent ensemble à la ville et enfin — encore une fois cette chose inexprimable et occidentale qui la hante — cette chose si douce, si pro-

fonde, cette chose qui vous prend et descend en vous : un baiser sur les lèvres...

— ... Petite fille impudique...

29

Elle guérit, comme elle était tombée malade, brusquement, sans qu'on sût pourquoi...

Il y avait eu dans sa mémoire un gouffre noir.

Elle avait cessé de se souvenir un matin. Puis vint un autre matin, où elle se reprit à voir, à observer, à retrouver la vie, à recevoir de nouveau, du monde qui l'entourait, ses habituelles impressions de lumière et d'ombre, de chaleur et de froid, de tristesse et de plaisir.

Elle ne fut plus cette petite chose insensible et molle que l'on tournait et retournait, ainsi qu'un objet.

Un après-midi, en soulevant ses paupières, elle vit, pour la première fois depuis trois semaines, qu'elle était dans sa cai-nha, dans sa cai-nha dont elle reconnaissait les murs jaunes, et les poutres brunes enfumées par le foyer. Sur le sol, près de la porte, un rai de soleil tremblait, si lumineux !... et devant son lit de camp, sa grand'mère, la vieille Sao, somnolait, accroupie sur une natte.

Tout était silencieux et calme. Dans la chambre, envahie de pénombre chaude, la voix grelottante

d'un grillon, caché au creux d'un mur, quelque part, crissait avec monotonie. Thi-Bâ comprit que c'était l'heure de la sieste et elle ferma les yeux.

Le premier bruit qui frappa ses oreilles vers le soir fut une chanson, la chanson d'un inconnu qui passait au loin, sur la route, et qui chantait d'une voix profonde et vibrante, d'une grande voix sonore et pleine où l'on devinait toute la tièdeur et toute l'éclatante lumière de l'été qui planait.

Alors elle sourit et s'endormit, apaisée...

30

Elle entra ainsi, tout doucement, en une longue convalescence, pleine de charme, coupée de somnolences et de rêveries...

Elle revenait lentement à ses forces retrouvées. Elle redécouvrait la vie, avec un étonnement neuf, comme on redécouvre une chose précieuse et chère que l'on avait longtemps oubliée...

Elle restait des heures entières, assise au seuil de sa cai-nha... Elle était vide de pensées, dépourvue d'idées. Et c'était un état de béatitude heureuse auquel elle s'abandonnait avec joie.

Le soleil l'enveloppait de sa chaleur et de son or... Sous ses yeux, le village s'agitait et déroulait ses spectacles familiers. Tout maintenant l'amusait et l'intéressait. Les grands buffles roux qui rentrent

aux étables la journée terminée... les poules qui vont devant les jardins et le long des haies, grattant le sol et picorant... les chasseurs qui passent, en chantant... les filles qui descendent vers l'étang pour leur bain quotidien, et les enfants qui jouent et piaillent dans les ruelles...

Et puis, quand elle était lasse, et que l'ombre déjà descendait de la montagne et penchait vers le hameau, elle rentrait chez elle.

Allongée sur son lit de camp, elle demeurait longtemps les yeux ouverts et, avec la nuit, il semblait que son esprit, assoupi le jour, s'éveillât et se reprît à songer...

C'étaient encore des pensées tristes, mais qui n'avaient plus rien de désespéré, ni d'amer. Tout au plus étaient-elles encore voilées de mélancolie et grises comme des fins de jour, l'hiver...

Et elle dormait d'un bon sommeil, profond, sans rêve, d'un sommeil d'enfant et de bête, durant lequel son sang et sa chair — et tout son être vivace — se refaisaient et se rajeunissaient...

31

Elle était pourtant toujours très faible, et toute pareille à la petite fille qu'elle fut jadis.

Ses gestes étaient incertains. Elle ne pouvait encore marcher, et quand ses yeux avaient trop

longtemps suivi le vol zigzagant et vif d'une abeille, elle était obligée de fermer les paupières pour reprendre ses regards qui fuyaient...

Elle recevait beaucoup de visites. Tseu-le-Notable, surtout, venait souvent.

Un matin, très tôt, comme elle s'éveillait, elle le vit debout devant elle, qui la regardait. Elle avait dormi longtemps et elle s'éveillait dans un sentiment de renouveau, avec la sensation d'être toute fraîche, toute épanouie en son sang renouvelé, en sa chair rajeunie.

Bien qu'elle ne l'aimât point, elle lui sourit. Il vint s'asseoir sur le rebord de son lit de camp. Alors elle nota l'étrangeté de son attitude et un étonnement lui vint. Il avait une figure bizarre et toute gonflée, parmi laquelle ses rides, agitées d'un tic nerveux, grimaçaient étrangement. Ses yeux étaient luisants et comme vacillants.

Il se penchait lentement vers elle ; sa vieille barbe tremblait. Et comme elle se reculait tout à coup, effrayée, il l'enlaça et plaqua sa main contre sa bouche. Avec des saccades de reins, avec des ébrouements d'épaules, elle se débattit. Mais elle était très faible encore, et elle sentait qu'il la dominait, qu'il s'allongeait lentement contre elle. Au-dessus de sa tête, le visage sec et jaune ricanait et, sur son corps frêle et souple, le grand corps anguleux et roide pesait, l'écrasant et l'immobilisant peu à peu. Et tandis qu'elle luttait encore, elle éprouva sou-

dain, contre ses jambes nues, l'enlacement et l'écartement que deux autres jambes lui infligeaient avec violence.

Alors, prise d'une terreur et d'une répulsion sans nom, elle mordit de toutes ses forces la main qui étouffait ses cris... Un liquide tiède et fade lui englua la bouche, et tandis qu'un grognement de colère haletait à ses oreilles, elle cracha le sang qu'elle venait de faire gicler. Les lèvres enfin libérées, elle put appeler au secours, et sa voix éclata parmi le silence, stridente et forte...

D'un bond, Tseu se rejetait en arrière et gagnait la porte, mais sur le seuil, pendant qu'elle continuait à crier, il s'arrêta pour lui jeter avec fureur :

— Tu auras beau faire, je t'aurai !... Je t'aurai, entends-tu?... car je suis le Notable et tu n'es rien !...

Il répéta une fois encore et plus violemment :

— Rien...

Et elle fut de nouveau seule...

32

Un long moment, elle resta comme il l'avait laissée. Sa tunique déchirée découvrait son sein et ses cheveux défaits flottaient sur ses épaules, l'encadrant d'ombre luisante...

Le visage pâli et crispé, elle répétait la phrase de l'homme et sa menace :

— Il est le Notable.., et je ne suis rien !... C'est vrai, rien...

A la fin, elle se leva et gagna la porte en chancelant. Dehors, elle s'attarda longtemps, accotée au mur de sa cai-nha et regardant la plaine qui s'étalait à ses pieds, houleuse et blonde, car les riz étaient mûrs...

— Rien...

En même temps, elle songeait que ce coin de paysage lui avait toujours paru immense et magnifique, parce qu'il avait longtemps résumé, pour elle, le vaste monde où s'était déroulé sa jeunesse et le décor majestueux et paisible au milieu duquel, depuis plusieurs générations, tous les siens avaient vécu. Elle lui avait toujours gardé une tendresse inconsciente qui remontait à son enfance et aux visions qu'elle en avait eues, toute petite...

Mais aujourd'hui la plaine, avec le damier changeant de ses rizières, lui semblait monotone et plate ; le village, avec ses venelles étroites, lui apparaissait rapetissé, triste et étouffé dans l'ombre de la forêt proche ; la Montagne-Bleue, elle-même, soudainement dépouillée de son mystère et de sa majesté, ne lui faisait plus l'effet que d'une masse énorme et malsaine...

Et elle haussa les épaules avec lassitude...

— Je ne suis rien...

33

Sans prendre la peine de fermer sa porte, elle s'éloigna, allant vers l'Étang-aux-Nénuphars. Le ciel immobile et limpide se nuançait lentement de rose et l'air, en s'attiédissant, se gonflait peu à peu de lumière...

Elle descendait la sente qui courait au flanc de la montagne. Du fond de l'orient le jour naissant accourait. Au loin, les grandes dunes jaunes rampaient vers l'horizon transparent et léger. Quelques hommes s'en allaient vers les rizières dorées. Ils marchaient allègrement, parmi l'aube pâle, et en passant, ils saluèrent Thi-Bâ :

— Bonjour, sœur cadette...

— Bonjour, frère aîné, que la journée soit bonne à ton champ.

— Et qu'elle te soit douce, petite fille...

— Elle le sera, plus qu'aucun autre jour ne l'aura jamais été...

Elle avait jeté sa phrase, avec un sourire plein de mystère, un sourire heureux, qui saluait le soleil en train de se lever, la Montagne dont le flanc tout illuminé était comme un grand écran de saphir et d'or, et la plaine immense, au-dessus de laquelle flottait un brouillard blond.

Que ce pays, qui était le sien, était donc beau et qu'il était paisible !...

34

Maintenant, elle contournait les berges du lac et cherchait, parmi les buissons d'arums de la berge, un de ces esquifs ronds, faits d'écorces de bambou tressées et pareils à de grosses coquilles de noix, dans lesquels les gamins du village s'aventurent pour aller pêcher au milieu de l'étang. Près de l'endroit où elle s'était assise avec Raoul et où elle avait consenti à devenir sa congaï, elle en découvrit un. Il était vieux, usé ; par les fissures des tresses disjointes et mal calfatées, un peu d'eau avait filtré qui croupissait au fond de l'embarcation. Thi-Bâ la vida soigneusement, puis s'asseyant dans la coque fragile et brune, au-dessus de laquelle sa tête seule dépassait, elle donna une poussée, filant résolument vers le large. A coups de pagaie insensibles, tant était instable l'équilibre de sa barque, elle se dirigea entre les touffes de lentilles d'eau et de lotus, puis quand elle se jugea suffisamment éloignée des rives, elle s'arrêta, souleva légèrement la tête et regarda.

Parmi les derniers arbres descendus de la forêt, l'étang stagnait ; sa face dormante reflétait des coins de ciel, des blancheurs de nuage et des profils flottants d'arbres renversés. Le dominant et l'enserrant étroitement, les flancs de la Grande-Montagne

apparaissaient d'un bleu intense et profond, comme si tout l'azur nocturne, que chassait peu à peu l'aurore, fût venu se réfugier là...

Et, brusquement, d'un massif de palétuviers, trois aigrettes s'envolèrent, blanches et roses...

35

Elle donna encore deux ou trois petits coups de pagaie, tournoya sur elle-même et s'immobilisa de nouveau. Au-dessus de l'étang, une buée fine montait ; autour des arbres de la rive, des amas d'ombre flottaient, s'élevaient et se dispersaient. Un rayon de soleil filtra, étincelant, réfléchi par le miroir dormant des eaux. Thi-Bâ l'accueillit avec un visage pensif et grave. Elle ne ressentait ni angoisse, ni tristesse. A son désespoir avait succédé une immense résignation. Elle éprouvait un calme étrange, une sorte de grand apaisement serein qui était presque une douceur...

Elle regarda encore une fois autour d'elle, puis, d'une brusque secousse, elle chavira son esquif... Enlacée par les herbes flottantes, elle eut une agonie lente. Elle se débattit ; ses bras peu à peu s'enfonçaient ; ils furent dans l'eau jusqu'aux coudes, et après que sa tête eut disparu, jusqu'aux poignets, jusqu'aux mains frêles et roses qui se crispaient, éperdument...

Enfin elle coula et disparut tout entière, tandis que l'embarcation retournée dérivait en roulant...

De grandes ondes concentriques émergèrent, rayonnèrent et vinrent se perdre au milieu des joncs de la rive. Quelques vagues clapotèrent, puis l'eau, de nouveau, se figea...

. . . .

A l'horizon, le soleil se levait dans une lourdeur d'orage. Autour des massifs qui bordaient les berges, l'ombre se dissipait insensiblement. Les lignes grêles des arbres se dessinaient avec plus de netteté, et l'Étang,que jonchaient les feuilles rousses des grands nénuphars morts, était pareil à un champ de maïs un soir de moisson, tandis que sur ses rives, ocreuses et molles, les derniers bambous jaunissants de l'été continuaient à s'effeuiller dans l'eau croupissante et verdâtre...

ÉPILOGUE

... Et le Nirvana est tout, — au delà duquel rien d'autre n'existe
(*Les paroles du roi Mounda.*

I

Au pied d'un grand tamarinier centenaire, dont les branches largement étendues la protègent de leur ombre mouvante, Thi-Bâ repose !

On a fait à son corps étroit et long une tombe très simple, une tombe qu'aucun signe apparent ne saurait te révéler, ô étranger qui viens et qui passes. La jeune fille dort là, vêtue de sa tunique de satin mauve et de son ké-quan en soie de Nankin. Parée de ses colliers, de ses bracelets et de ses boucles d'oreille, elle sourit d'un sourire tendre et figé qui entr'ouvre légèrement ses lèvres avivées de carmin et laisse voir ses petites dents impudiquement blanches ! Elle sourit avec tendresse !...

Et pourtant, ses yeux étrangement clairs que les paupières abaissées voilent à jamais, n'erreront plus sur le doux paysage d'Annam et ne suivront plus, à la marche lente des ombres qui s'étirent le long des murs, la fuite des heures éblouissantes et

chaudes. Parmi le jour qui s'éteint et dans le ciel que bleuit insensiblement le crépuscule, elle ne verra plus la première étoile du soir s'allumer et trembler au-dessus du village...

Bercé par le chuchotement mystérieux et profond de la forêt proche, son pauvre cœur douloureux et tourmenté s'apaise et se perd dans l'immense sérénité du définitif oubli...

2

Et la brise, qui chaque nuit passe sur le hameau, lui apportera en vain l'odeur acide et sucrée des frangipaniers et des citronniers, qui sont en fleurs parmi les jardins endormis...

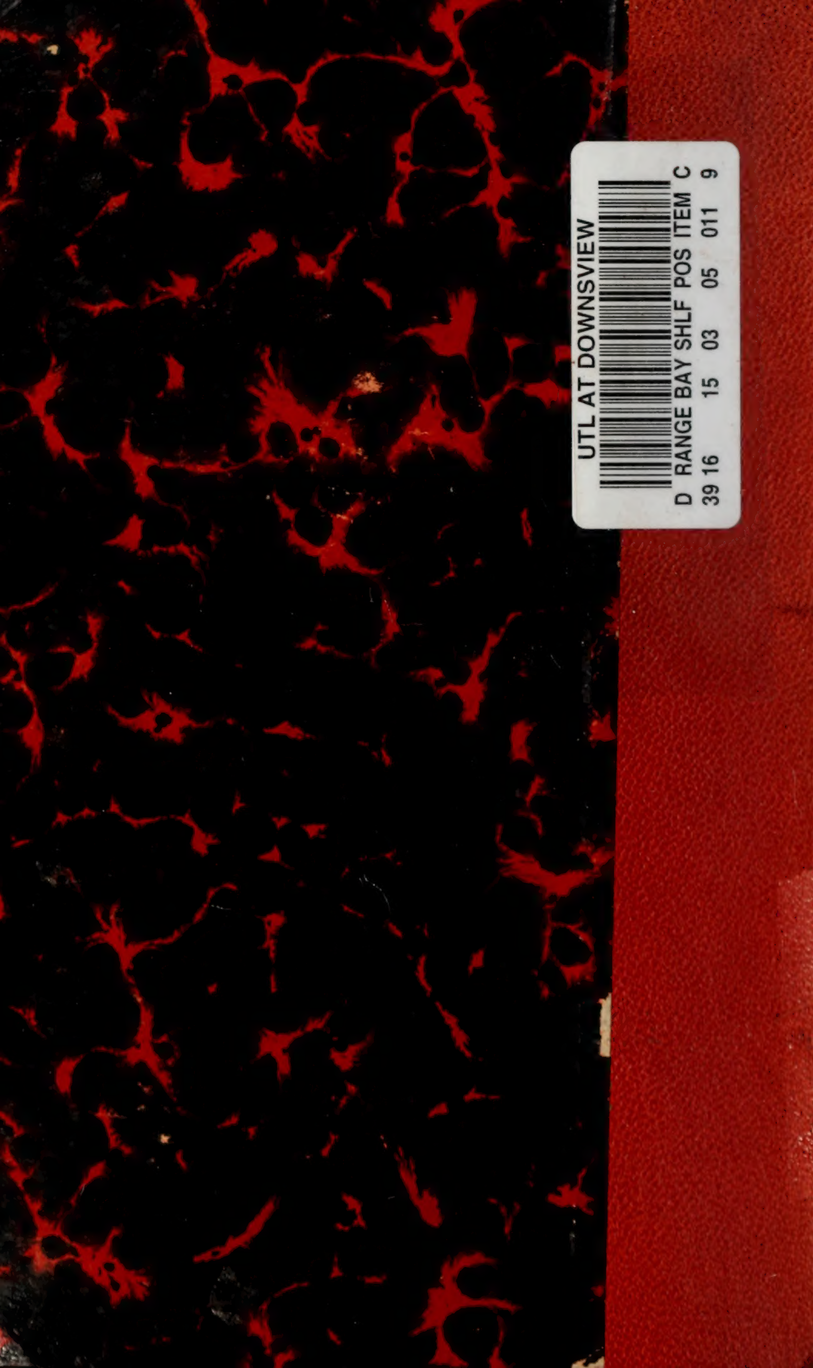
. . . .

FIN

CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 15 03 05 011 9